

ŒUVRES
DE
JEAN RACINE.
TOME TROISIÈME.

REVUE

DE

JEAN RACINE

STOM TROIS

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

AVEC LES NOTES GRAMMATICALES
de l'abbé D'OLIVET, de LOUIS RACINE et
de LUNEAU DE BOISGERMAIN.

TOME TROISIÈME.

LONDRES,

Chez { L. L'HOMME, N° 93, New-Bond Street;
A. DULAU et Co. N° 107, Wardour Street.

1799.

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE

AVANT LES NOTES GRAMMATICALES
DE L'ÉPÔQUE DE LOUIS RACINE



TOME TROISIÈME

LONDRES

Printed by J. Johnson, St. Paul's Church-Yard, London.

E S T H E R,

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1689.

Tome III.

B

W. E. B. DUBOIS

THE PHILADELPHIA

1892-1893

PRÉFACE.

LA célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeller. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant : on met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes ; et cela leur sert sur-tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut

amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellens vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet ; d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucunes des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture-Sainte, ce qui seroit à mon avis une espèce de sacrilège, je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'apperçus qu'en

travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit; qui étoit de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les payens employoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensois guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grace, tant de modestie, et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sorte qu'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété, qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus : car j'ai suivi

le sentiment de plusieurs savans interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hydaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi-bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfans en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans

PRÉFACE.

7

rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la pièce. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient, si, ce péril étant passé, elles lui en avoient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur le champ par de fort longs cantiques ; témoin ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

A C T E U R S.

ASSUÉRUS, roi de Perse.

ESTHER, reine de Perse.

MARDOCHÉE, oncle d'Esther.

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre officier d'Assuérus.

ÉLISE, confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES du roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes filles israélites.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

DU séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu (1) par la Grace habité :
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asyle plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix. (moire !
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mé-
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !
Tu m'écoutes : ma voix ne t'est point étrangère ;
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore :
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné ;
Et confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,

(1) La maison de Saint-Cyr.

S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie ;
La discorde en fureur frémit de toutes parts ;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi ;
Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil ;
Ils viennent se briser contre le même écueil :
Déjà rompant par tout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander ;
Un fils qui, comme lui suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis :
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit, Pars, il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.

Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes in-
Vous qui goûtez ici des délices si pures, (jures,
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce héros ;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCÈNE I.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

EST-CE toi, chère Élise ? O jour trois fois
heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux !
Toi, qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue ;
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion !
Combien ce tems encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
Quand tout-à-coup, madame, un prophète divin :
" C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse,
" Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse :

“ Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
“ Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
“ Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées.
“ Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
“ Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
“ Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.”
Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indomté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours :
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité ;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis ;

Je vins : mais je cachai ma race et mon pays.
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
 Que formoit en ces lieux ce peuple de rivaies,
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
 Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages :
 L'une d'un sang fameux vantoit les avantages ;
 L'autre, pour se parer de superbes atours,
 Des plus adroites mains empruntoit le secours :
 Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
 De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.

Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
 Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
 Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puis-
 santes ;

Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
 De mes foibles attraits le roi parut frappé,
 Il m'observa long-tems dans un sombre silence ;
 Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce tems-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
 Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
 Soyez reine, dit-il ; et, dès ce moment même,
 De sa main sur mon front posa son diadème. (1)
 Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
 Il combla de présens tous les grands de sa cour ;
 Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
 Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins ! (2)
 Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise ;
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise :

(1) Il faudroit, pour l'exactitude, il posa.

(2) Mr. l'Abbé d'Olivet prétend que l'expression *quelle étoit ma honte et mes chagrins !* est irrégulière ; mais que Racine l'a préférée à celle-ci, *quels étoient ma honte et mes chagrins !* afin de

toutes les femmes. Nous croyons que Racine n'a point été déterminé par une pareille raison ; il a pensé que la première manière de s'exprimer seroit plus élégante et plus agréable que la seconde et qu'à quelque irrégularité près, il valoit beaucoup mieux dire l'un que l'autre.

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
 Voit de son temple saint les pierres dispersées !
 Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
 Celui par qui le ciel règle ma destinée
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée ? He ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
 Absent, je le consulte ; et ses réponses sages
 Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
 Un père a moins de soin du salut de son fils.
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
 Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.

Cependant mon amour pour notre nation
 A rempli ce palais de filles de Sion :
 Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,
 Je mets à les former mon étude et mes soins ;
 Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,

Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
 Et goûter le plaisir de me faire oublier.
 Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
 Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
 Compagnes autrefois de ma captivité,
 De l'antique Jacob jeune postérité.

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, *chantant derrière le théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons :
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR,

entrant sur la scène par plusieurs endroits différens.

La reine nous appelle :

Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens ?
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'univers admiroit ta splendeur ;

Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
 Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
 Puissé-je demeurer sans voix,
 Si dans mes chants ta douleur retracée
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
 Sacrés monts, fertiles vallées
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAËLITE, *seule*.

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts,
 Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
 Quand verrai-je de toutes parts
 Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
 Sacrés monts, fertiles vallées
 Par cent miracles signalées !
 Du doux pays de nos aïeux
 Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE,
 LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
 Que vois-je ! Mardochée ! O mon père, est-ce vous ?
 Un ange du seigneur sous son aile sacrée.
 A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
 Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
 Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus ! et c'est fait d'Israel !

ESTHER.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés ;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés ;
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit ;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature :
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux ! éclairerez-vous cet horrible carnage !
Le fer ne connoîtra ni le sexe ni l'âge ;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautour :
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères ;
Il faut les secourir : mais les heures sont chères ;
Le tems vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères loix
 Aux timides mortels cachent ici les rois ?
 Au fond de leur palais leur majesté terrible
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
 Et la mort est le prix de tout audacieux
 Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,
 Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
 Ni le rang, ni le sexe ; et le crime est égal.
 Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
 Je suis à cette loi, comme une autre, soumise ;
 Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
 Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse ap-
 peller.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
 Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !
 Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
 N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?
 Songez-y bien ; ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
 En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :

ACTE I, SCÈNE III.

19

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'univers :
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère,
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil ramenera le jour,
Contente de périr s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée

Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles ;
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidelles
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'appaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

Toute cette scène est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidelles compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours :
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles alarmes !

Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

ESTHER.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père !
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclorre :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Hé quoi ! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense. (1)

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges ;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans,
Avec eux chantent tes louanges ;

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Armé-toi, viens nous défendre :

Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.

(1) On dit *prendre la défense* de quelqu'un, on dit aussi *prendre* quelqu'un sous sa protection ; mais *prendre sous sa défense* a-t-il été reçu par l'usage ? Rien de plus commun, selon Mr. l'Abbé d'Oli-

vet, que des termes qui paroissent synonymes, et qui ne peuvent être mis l'un pour l'autre, soit avec les mêmes prépositions, soit avec les mêmes verbes.

Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

*Le théâtre représente la chambre où est le trône
d'Assuérus.*

SCÈNE I.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

HÉ quoi ! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ;
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères,
Le roi d'un noir chagrin paroît enveloppé ;
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours ;
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours ;
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche ;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.

Tome III.

C

Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
 Enfin, las d'appeller un sommeil qui le fuit,
 Pour écarter de lui ces images funèbres,
 Il s'est fait apporter ces annales célèbres
 Où les faits de son règne, avec soin amassés,
 Par de fidelles mains chaque jour sont tracés;
 On y conserve écrits le service et l'offense :
 Monumens éternels d'amour et de vengeance.
 Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
 D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel tems de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tout ces tems si remplis de sa gloire,
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
 Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
 Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
 Lire en un songe obscur les volontés des cieux...
 Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous
 agite ?

Votre ame en m'écoutant paroît tout interdite :
 L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
 Haï, craint, envié, souvent plus misérable
 Que tous les malheureux que mon pouvoir accable !

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
 Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme... un vil es-
 clave,

ACTE II, SCÈNE I.

27

D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur ! d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révere à genoux les glorieuses marques ;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiège la porte :
A quelque heure que j'entre, Hydaspes, ou que je
sorte,

Son visage odieux m'afflige et me poursuit ;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé convert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
 Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
 Le roi promit alors de le récompenser :
 Le roi, depuis ce tems, paroît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
 J'ai su de mon destin corriger l'injustice :
 Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
 Je gouverne l'empire où je fus acheté ;
 Mes richesses des rois égalent l'opulence ;
 Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal ;
 Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
 Mais Mardochée, assis aux portes du palais
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
 Et toute ma grandeur me devient insipide,
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
 La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce tems est long à mon impatience !
 C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
 C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
 Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
 C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime :
 La vengeance trop foible attire un second crime.
 Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
 Il faut des châtimens dont l'univers frémisses ;
 Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice :
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
 Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;

ACTE II, SCÈNE I.

29

Répandus sur la terre ils en couvroient la face :
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur
 rage,
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé :
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie :
Je les peignis puissans, riches, séditions ;
Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire ?
Étrangers dans la Perse, à nos loix opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et détestés par-tout détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts ;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis ; et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
Assure, me dit-il, le repos de ton roi ;
Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi.
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.

Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois, comme moi, ce prince inexorable :
Tu sais combien terrible en ses soudains transports
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,
SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidelle,
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur roi ?
Qu'on me laisse ; et qu'Asaph seul demeure avec
moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide

J'avois presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laissèrent la vie :
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe :
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe ;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidelle,
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance !
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,

Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif ? Oh ciel ! sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans !
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans !
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'im-
porte.
Holà, quelqu'un.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPHE.

Seigneur ?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte ;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH,

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme;
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours;
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance ;
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *à part.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer :
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN :

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques Persans la conduite et l'usage :
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous ;
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous ?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle :
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené :

Que, pour comble de gloire et de magnificence,
 Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
 Enfin de votre empire après vous le premier,
 Par la bride guidât son superbe coursier ;
 Et lui-même marchant en habits magnifiques
 Criât à haute voix dans les places publiques :
 “ Mortels, prosternez-vous : c’est ainsi que le roi
 “ Honore le mérite, et couronne la foi.”

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t’inspire :
 Avec mes volontés ton sentiment conspire.
 Va, ne perds point de tems ; ce que tu m’as dicté,
 Je veux de point en point qu’il soit exécuté :
 La vertu dans l’oubli ne sera plus cachée.
 Aux portes du palais prends le Juif Mardochée,
 C’est lui que je prétends honorer aujourd’hui :
 Ordonne son triomphe, et marche devant lui ;
 Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
 Sortez tous.

AMAN. *à part.*

Dieux !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS.

Le prix est sans doute inoui ;
 Jamais d’un tel honneur un sujet n’a joui :
 Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
 Plus même de ce Juif la race est odieuse,
 Plus j’assure ma vie, et montre avec éclat
 Combien Assuérus redoute d’être ingrat.
 On verra l’innocent discerné du coupable :
 Je n’en perdrai pas moins ce peuple abominable ;
 Leur crime...

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
UNE PARTIE DU CHŒUR.

*(Esther entre s'appuyant sur Élise : quatre Israélites
soutiennent sa robe.)*

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes... C'est vous, Esther ? quoi ! sans être at-
tendue ?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs. *(Elle tombe évanouie.)*

ASSUÉRUS :

Dieux puissans ! quelle étrange pâleur
De son teint tout-à-coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon ame fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte ;
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi :
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre

J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui sortoient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle...

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeaux de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même ; et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes états vous donner la moitié ?

ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres ;
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez : de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore !
Un intérêt pressant veut que je vous implore :
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon desir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence ;
Et j'ai pour m'expliquer besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

(à ceux de sa suite.)

Vous, que l'on cherche Aman ; et qu'on lui fasse
entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savans Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée :
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.

Tome III.

D

Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE IX.

Cette scène est partie déclamée et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

(sommes ?

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous
D'Esther, d'Aman qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile :
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux, vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidelle,
Écoutant nos discours, nous alloit déceler !

ÉLISE.

Quoi ! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler !
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,

A blasphémer le nom du Tout-puissant
Vouloit forcer votre bouche timide !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime !
J'adorerois un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même !

LE CHŒUR *chante*.

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous
implorent

Ne seront jamais entendus :
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE *chante*.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans,
L'or éclate en ses vêtemens ;
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens ;

ACTE II, SCÈNE IX.

41

Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens ;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAËLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité ;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(Tout le reste est chanté.)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAËLITE, seule.

Pour contenter ses frivoles desirs
L'homme insensé vainement se consume :

Il trouve l'amertume

Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :

Il erre à la merci de sa propre inconstance.

Ne cherchons la félicité

Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

O douce paix !

O lumière éternelle !

Beauté toujours nouvelle !

Heureux le cœur épris de tes attraits !

O douce paix !

O lumière éternelle !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !

O lumière éternelle !

Beauté toujours nouvelle !

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ESTHER.

LA MÊME, *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit ; (1)
 Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
 Le glaive au dehors le poursuit,
 Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
 L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
 Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
 Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR,

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, *sans chanter.*

(chaine.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre pro-
 On nous appelle ; allons rejoindre notre reine.

(1) Mr. l'abbé d'Olivet désap-
 prouve ici, *il la cherche*. Il dit,
 avec Vaugelas, qu'on ne doit pas
 mettre le pronom relatif après

nulle paix, *deux mots insépara-
 bles, qui ne sont ni ne peuvent
 être suivis d'un article.*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.

SCÈNE I.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'EST donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin ?
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
Les rois craignent sur-tout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
Ressemblez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrît ; que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Il est des contretems qu'il faut qu'un sage essuie :
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut être effacée !

Un exécration Juif, l'opprobre des humains,
 S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains ;
 C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
 Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire !
 Le traître ! il insultoit à ma confusion ;
 Et tout le peuple même, avec dérision
 Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
 De ma chute certaine en tiroit le présage.
 Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais !
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
 Il croit récompenser une bonne action.
 Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
 Qu'il en ait si long-tems différé le salaire ?
 Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil ;
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil :
 Vous êtes après lui le premier de l'empire.
 Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
 J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur :
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance
 J'ai fait taire les loix et gémir l'innocence ;
 Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
 J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction :
 Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,
 Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
 Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
 Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
 Entre nous avoient-ils d'autre objet que vous-même ?
 Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
 N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...

Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
 Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
 Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi :
 Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre ;
 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
 De ce léger affront songez à profiter.
 Peut-être la fortune est prête à vous quitter ;
 Aux plus affreux excès son inconstance passe :
 Prévenez son caprice, avant qu'elle se lasse.
 Où tendez-vous plus haut ? je frémis quand je voi
 Les abymes profonds qui s'offrent devant moi :
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible :
 Regagnez l'Hellespont et ces bords écartés
 Où vos aïeux errans jadis furent jetés,
 Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
 Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite ;
 Sur-tout de vos enfans j'assurerai la fuite.
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.
 Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
 La mer la plus terrible et la plus orageuse
 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
 Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un mar-
 C'est Hydaspe.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courois vous chercher.
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
 Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
 Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
 Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
 Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
 On a payé le zèle, on punira le crime ;
 Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
 Je me trompe, ou vos vœux, par Esther secondés,
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savans devins entendu la réponse :
 Ils disent que la main d'un perfide étranger
 Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
 Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux ;
 Il faut craindre sur-tout leur chef audacieux.
 La terre avec horreur dès long-tems les endure ;
 Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu :
 Sans doute leur concert va commencer la fête.
 Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même; et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant, ne le connoître pas!
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie :
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dant les yeux une barbare joie
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi ;
A la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables ;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse,
Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos
chants

Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse !

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité !

*Les quatre stances suivantes sont chantées alternativement
par une voix seule et par le chœur.*

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit par-tout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

ACTE III, SCÈNE III.

49

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages :
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémissé,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère ;

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père ;

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

Il est tems que tu t'éveilles :

Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent qu'ils soient en un moment soumis ;

Que de ton bras la force les renverse ;
 Que de ton nom la terreur les disperse :
 Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
 Comme d'enfans une troupe inutile ;
 Et si par un chemin il entre en tes états,
 Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
 LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des graces secrètes :
 Une noble pudeur à tout ce que vous faites
 Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
 Quel climat renfermoit un si rare trésor ?
 Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
 Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
 Mais dites promptement ce que vous demandez :
 Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés ; (1)
 Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
 Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
 Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
 Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(Elle se jette aux pieds du roi.)
 J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
 Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné
 Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN, *à part.*

Je tremble.

(1) On remplit des desirs, on accorder des desirs ?
 les fait naître ; mais peut-on dire

ACTE III, SCÈNE IV.

51

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père:
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur!
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours!
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière:
Mais je demande au moins que, pour grace dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères. (1)

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'éternel est son nom; le monde est son ouvrage:
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux loix,
Et du haut de son trône interroge les rois:
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

(1) Mr. l'Abbé d'Olivet remarque ici fort judicieusement, au sujet du mot *prospères*, qu'il

ne se dit presque plus en prose, mais qu'il est toujours beau en vers.

Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser ;
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appella par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.

Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos loix et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un roi règne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau prince on vantoit la clémence.
Les Juifs par-tout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée !
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté :
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ! moi ! Ciel ! le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui ; c'est ce ministre infidelle et barbare
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoya-

ble,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
Par-tout l'affreux signal en même tems donné
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites :
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adoptâ pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon père étoit son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,

Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
 De là contre les Juifs et contre Mardochée
 Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
 A la porte d'Aman est déjà préparé
 D'un infâme trépas l'instrument exécration ;
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable
 Des portes du palais par son ordre arraché,
 Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame !
 Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
 J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.
 Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.
(Assuérus s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre !

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

AMAN, à *Esther*.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé :
 J'en atteste du ciel la puissance suprême,
 En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
 Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
 Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
 Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête ;
 Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête,
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
 Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
 Victimes de la foi que ma bouche vous jure,

De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi :
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance :
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble : son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

(Il se jette aux pieds d'Esther.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux :
Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE,
LE CHŒUR, GARDES.

ASSUÉRUS.

Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies !
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Appaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(Aman est emmené par les gardes.)

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à *Mardochée*.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie;
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu;
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis :
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther
adore.

Rebâissez son temple, et peuplez vos cités :
Que vos heureux enfans dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste (1)

(1) M. l'Abbé d'Olivet remarque avec raison qu'on dit très-bien donner en spectacle, mais

que le substantif étant joint au verbe, par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un

ACTE III, SCÈNE VIII.

57

De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler ;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre il cachoit dans les cieux
Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

adjectif ; qu'ainsi on ne peut pas
dire *donner en spectacle funeste*,
parce que ces locutions *donner
en spectacle, regarder avec pitié*,

n'admettent point d'épithète et
ne forment, pour ainsi dire, qu'un
seul verbe composé.

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à *Mardochée*.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu;
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis :
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther
adore.

Rebâtitsez son temple, et peuplez vos cités :
Que vos heureux enfans dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste (1)

(1) M. l'abbé d'Olivet remarque avec raison qu'on dit très-bien donner en spectacle, mais

que le substantif étant joint au verbe par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un

ACTE III, SCÈNE VIII.

57

De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler ;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre il cachoit dans les cieux
Son front audacieux ;
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

adjectif ; qu'ainsi on ne peut pas
dire *donner en spectacle funeste*,
parce que ces locutions *donner*
en spectacle, *regarder avec pitié*,

n'admettent point d'épithète et
ne forment, pour ainsi dire, qu'un
seul verbe composé.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :
 Incapables de tromper,
 Ils ont peine à s'échapper
 Des pièges de l'artifice.
 Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
 La bassesse et la malice
 Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur est embrasé ;
 Au péril d'une mort funeste
 Son zèle ardent s'est exposé ;
 Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans :
 La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
 Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
 Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX *ensemble*.

Esther a triomphé des filles des Persans :
 La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Ton Dieu n'est plus irrité,
 Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;
 Quitte les vêtemens de ta captivité,

ACTE III, SCÈNE IX.

59

Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts ;
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.
Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.
Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré : (1)
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques :
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.
Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'alégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

(1) *D'être pour à être*. Mr. l'Abbé d'Olivet relève cette faute, mais son observation n'est applicable qu'à la prose. Il n'y a personne en effet, comme le re-

marque l'Abbé Desfontaines, qui ne sache que le choix de ces prépositions *de* ou *à* est indifférent en poésie.

UNE AUTRE.

Que le seigneur est bon ! que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !
 Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
 Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
 Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
 Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'appaise, il pardonne ;
 Du cœur ingrat qui l'abandonne
 Il attend le retour ;
 Il excuse notre foiblesse ;
 A nous chercher même il s'empresse :
 Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
 Une mère a moins de tendresse.
 Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
 Que l'on célèbre ses ouvrages
 Au-delà des tems et des âges ;
 Au-delà de l'éternité.

F I N.

A T H A L I E,
TRAGÉDIE.

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

1691.

THE LIFE

OF

THE

1801

PRÉFACE.

TOUT le monde sait que le royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam, composoient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoient de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés : car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs ; et tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres, ou schismatiques.

Au reste ces prêtres et ces lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour-à-tour dans le temple, d'un jour de sabbat à l'autre. Les prêtres étoient de la famille d'Aaron : et il n'y avoit que ceux de cette famille lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoient subordonnés, et avoient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi

que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple étoit environné et qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelloit en général le lieu saint : mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étoient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition ; et cette partie étoit encore distinguée du saint des saints où étoit l'arche, et où le grand-prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante que la montagne sur laquelle le temple fut bâti étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône ; et j'aurois dû, dans les règles, l'intituler JOAS : mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'ATHALIE, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce.

Voici une partie des principaux événemens qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnoit en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même

construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui étoit le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfans, à la réserve d'Ochozias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes, pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Ochozias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabet, sœur d'Ochozias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les princes ses neveux, trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des Paralipomènes, que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la

huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais, quand j'aurois été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand-prêtre qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfans des Juifs, que de la plupart des nôtres : on leur apprenoit les saintes lettres, non seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de S. Paul, dès la mamelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois ; et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit, en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les réparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand-prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de

l'écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Joseph, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de prêtres et de lévites, aussi-bien que les cinq centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces interprètes, tout devoit être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devoit naître le Messie. " Car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit aussi être fils " de David et de tous les rois de Juda." De là vient que l'illustre et savant prélat (1) de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes: et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la lampe qu'il lui avoit promise. Or cette lampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le mont Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne

(1) C'étoit le célèbre Bossuet, évêque de Meaux.

pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelloit le CORYPHÉE. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vuide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand-prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. Ou prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des an-

cêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens; témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux; et témoin Élisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad, **ADDUCITE MIHI PSALTEM.** Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différens mouvemens où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

ACTEURS.

JOAS, roi de Juda, fils d'Ochozias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, autrement JOÏADA, grand-prêtre.

JOSABET, tante de Joas, femme du grand-prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS, ISMAEL, et les TROIS AUTRES CHEFS
des prêtres et des lévites.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE de prêtres et de lévites.

SUITE d'Athalie.

LA NOURRICE de Joas.

CHŒUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOAD, ABNER.

ABNER.

OUI, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
Je viens, selon l'usage antique et solennel
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les tems sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné par-tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques ;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices :
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;

Tome III.

* E

Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères,
 Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher, (1)
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD,

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ;
 Dès long-tems elle hait cette fermeté rare
 Qui rehaussé en Joad l'éclat de la tiare :
 Dès long-tems votre amour pour la religion
 Est traité de révolte et de sédition.
 Du mérite éclatant cette reine jalouse
 Hait sur-tout Josabet votre fidelle épouse :
 Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabet est la sœur.
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège ;
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce lévite à Baal prête son ministère ;
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
 Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il
 n'invente :
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous
 vante ;
 Il affecte pour vous une fausse douceur ;
 Et, par-là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable ;
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,

(1) Pour que cette construction
 soit exacte, il faudroit, *je tremble,*
à ne vous rien cacher, qu'Atha-

lie,... mais en poésie peut-on être
 si exact, sans devenir lâche et
 froid ?

Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
 Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux ;
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater ;
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchans arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
 crainte.

Cependant je rends grace au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfans de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu lève son bras perfide :
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;
 Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche ;

Tome III.

F

“ Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
 “ Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 “ Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 “ Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 “ Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 “ Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
 “ Du milieu de mon peuple exterminatez les crimes :
 “ Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.”

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains :
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son
 pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point
 voir,
 Peuple ingrat ? quoi ! toujours les plus grandes
 merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces,
 Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,

Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems,
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse ;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par-tout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusques dans ses racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah ! si dans sa fureur elle s'étoit trompée ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ? que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...

Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
 Déplorable héritier de ces rois triomphans,
 Ochozias restoit seul avec ses enfans :
 Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
 Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point : mais quand l'astre du jour
 Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
 Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
 Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
 Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits
 Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
 Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
 L'illustre Josabet porte vers vous ses pas :
 Je sors, et vais me joindre à la troupe fidelle
 Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les tems sont accomplis, princesse : il faut parler ;
 Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
 Abusant contre lui de ce profond silence,
 Accuse trop long-tems ses promesses d'erreur :
 Que dis-je ? le succès animant leur fureur,
 Jusques sur notre autel votre injuste marâtre
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
 Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
 Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
 De nos princes hébreux il aura le courage,
 Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD,

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avois su tirer !
Dans quel péril encore il est près de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Sur-tout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander,
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?

De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour
Athalie,

Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
Doutez vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour
nous ?

Dieu, qui de Porphelin protège l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezrael
Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un tems suspendu,

Sur cette race impie est toujours étendu ?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace ?

Hélas l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie :
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidelle David c'est le précieux reste :
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer un reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel :
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveuglé en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidelles Hébreux

Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux :
 Autant que de David la race est respectée,
 Autant de Jézabel la fille est détestée.
 Joas les touchera par sa noble pudeur,
 Où semble de son sang reluire la splendeur :
 Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
 Deux infidelles rois tour-à-tour l'ont bravé :
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
 L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
 Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
 Il doive de David abandonner la trace :
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
 Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile,
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
 Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis ;
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle !
 Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
 Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
 De la chute des rois funeste avant-coureur !

L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
 Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
 LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,
 De votre auguste père accompagnez les pas.

O filles de Lévi, troupe jeune et fidelle,
 Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,

Qui venez si souvent partager mes soupirs,
 Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
 Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos
 têtes,
 Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes :
 Mais, hélas ! en ce tems d'opprobre et de douleurs,
 Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
 J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
 Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
 Tandis que je me vais préparer à marcher,
 Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
 Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais :
 Son empire a des tems précédé la naissance ;
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposeroit silence ;
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
 Tout l'univers est plein de sa magnificence ?
 Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR *répète,*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
 Il fait naître et mûrir les fruits ;
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :
 Le champ qui les reçut les rend avec usure.

ATHALIE.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
 Et la lumière est un don de ses mains :
 Mais sa loi sainte, sa loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
 De ce jour à jamais auguste et renommé,
 Quand, sur ton sommet enflammé,
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
 Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
 Ces trompettes et ce tonnerre :
 Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
 Sur ses antiques fondemens
 Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
 De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
 Il venoit à ce peuple heureux
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
 O justice, ô bonté suprême !
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
 Il nous donne ses loix, il se donne lui-même :
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;

D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux ;
Il nous donne ses loix, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX *seule.*

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage :
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

FIN DU PREMIER ACTE,

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

MES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques ;
Il est tems de nous joindre aux prières publiques :
Voici notre heure ; allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH,
LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je ! Mon fils, quel sujet vous ramène ?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien ? quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

ACTE II, SCÈNE II.

85

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes ;
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servoit en long habit de lin ;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient le peuple et l'assemblée :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout-à-coup les yeux et les esprits.
Une femme... peut-on la nommer sans blasphème !
Une femme... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts.
Mon père... ah ! quel courroux animoit ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
" Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
" D'où te bannit ton sexe et ton impiété.
" Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ? "
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée ;
Ses yeux, comme effrayés, n'osoient se détourner :
Sur-tout Éliacin paroisoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc ! Éliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
 Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés :
 Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés,
 On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
 Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
 Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
 Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
 Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seroient-ils menacés ?

SALOMITH.

Auroit-il de la reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons : il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER,

SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ?
 Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
 Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
 Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
 A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma foiblesse.
 Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.

ACTE II, SCÈNE III.

Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!
(Elle s'assied.)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre :
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi ! vous de nos rois et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
Ignorez-vous nos loix ? et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan ; je vous laisse avec lui.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferme votre temple aux autres nations ;
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois :
Demeurez.

SCÈNE V.

ATHALIE, MATHAN, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?

Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie :
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'Altier Philistin par d'éternels ravages
Comme au tems de vos rois désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie ;
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse :
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devois-je inquiéter d'un songe !)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
Je l'évite par-tout ; par-tout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée :
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
" Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;

“ Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 “ Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 “ Ma fille”. En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
 Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
 Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage :
 Moi-même quelque tems honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon ame possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée ;
 Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
 Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
 J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :

Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
 Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
 Quel est-il ? de quel sang ? et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère ;
 L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère ;
 L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.
 Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures,
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;
 Que la seule équité règne en tous mes avis :
 Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
 Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
 Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
 Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais sur la foi d'un songe,
 Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se
 plonge ?

ACTE II, SCÈNE V.

91

Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sureté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les tems de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.

Je puis, quand je voudrai, parler en souverain.
 Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
 Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
 Et ne m'irrite point par un second outrage.
 Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté ;
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
 Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
 Reine, n'attendez pas que le nuage crève.
 Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour :
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
 Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
 Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
 Soit son fils, soit quelque autre ?

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux :
 Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
 Mais je veux de mon doute être débarrassée :
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
 Vous cependant, allez, et, sans jeter d'alarmes,
 A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE,
ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES,
LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABET, *aux deux lévites.*

Ô vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma
garde. (1)

ATHALIE.

Oh ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(*montrant Joas.*)

Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui! lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère,

(*montrant Zacharie.*)

Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?

Jeune enfant, répondez. (2)

JOSABET:

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

(1) Dans ce sens, *assurez-vous* n'est pas le mot propre; c'est *rassurez-vous*.

(2) Nous ne croyons pas qu'on puisse dire, *un jeune enfant*; on est *jeune*, après avoir été *enfant*; mais quand on dit *enfant*, l'épithète de *jeune* est tout au moins

inutile. Dans un sens métaphorique on dit très-bien *un vieil enfant*: Racine s'est même servi très-heureusement de cette expression dans *Britannicus*, Acte I. Scène II.

Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.

ATHALIE, à *Josabet*.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, à *part*.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serois sensible à la pitié !

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire ;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
 Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
 Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
 Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
 A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue et bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
 Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;
 J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
 Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-tems plus doux ?
 Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
 Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux point contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame; et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils?

JOSABET.

Hé madame! excusez

Un enfant...

ATHALIE, à *Josabet*.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier:
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père

Je quitterois! et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, à *Josabet*.

Sa mémoire est fidelle ; et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrètes :
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux !
Où serois-je aujourd'hui, si, domtant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis long-tems votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, *à Josabet.*

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis ;
Je vous l'avois promis ;

SCÈNE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE,
ABNER, SALOMITH, LÉVITES,
LE CHŒUR.

JOSABET, *à Joad.*

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout et plaignois votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(à Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage !
Je reconnois, Abner, ce service important :
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière,
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
 Il brave le faste orgueilleux,
 Et ne se laisse point séduire
 A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
 Chacun court encenser l'autel,
 Un enfant courageux publie
 Que Dieu lui seul est éternel,
 Et parle comme un autre Élie
 Devant une autre Jésabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
 Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
 Croître à l'ombre du tabernacle :
 Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
 Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
 L'enfant que le seigneur aime,
 Qui de bonne heure entend sa voix,
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
 Loin du monde élevé, de tous les dons des cieus
 Il est orné dès sa naissance ;
 Et du méchant l'abord contagieux
 N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance

ACTE II, SCÈNE IX.

101

Que le seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX, *seule.*

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu ! qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une ame qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre,

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans
Où David t'exprimoit ses saints ravissements,

Et benissoit son Dieu, son seigneur, et son père ;
 Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
 Louer le dieu de l'impie étrangère,
 Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX *seule*.

Combien de tems, Seigneur, combien de tems encore
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
 Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver :
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
 Combien de tems, Seigneur, combien de tems encore
 Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
 De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie :
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
 Promenons nos desirs.
 Sur l'avenir insensé qui se fie.
 De nos ans passagers le nombre est incertain :
 Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
 Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de
 crainte
 Ces malheureux qui de ta cité sainte
 Ne verront point l'éternelle splendeur.
 C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
 Tes clartés immortelles,
 C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX *seule*.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,
 Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
 Dont on a reconnu l'erreur.
 A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur !)

ACTE II, SCÈNE IX.

103

Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL.

Hé quoi! tout se disperse et fuit sans vous répondre.

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer :
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel :
Et devant le Seigneur maintenant prosternée
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.

C'est votre illustre mère à qui je veux parler : (1)
 Je viens ici chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
 Mais que veut Athalie en cette occasion ?
 D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
 Par l'insolent Joad ce matin offensée,
 Et d'un enfant fatal en songe menacée,
 Elle alloit immoler Joad à son courroux,
 Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
 Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
 Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
 Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
 Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
 Élevée au-dessus de son sexe timide,
 Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
 Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix :
 La peur d'un vain remords trouble cette grande ame :
 Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme.
 J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
 Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
 M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence :
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
 De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme ;

(1) Ce vers est la critique de celui de Boileau, qui n'est pas français.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler. Satyre 9.
 Remarque de Louis Racine.

J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
 Et déjà remettant sa vengeance à demain,
 Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
 " Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 " Ai-je dit ; on commence à vanter ses aïeux :
 " Joad de tems en tems le montre aux factieux,
 " Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
 " Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise."
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front :
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
 " Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
 " Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
 " Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
 " Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
 " Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 " Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage."

NABAL.

Hé bien, pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible. (1)
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël

(1) *Attache* pour *attachement* ne s'emploie guère dans le style noble.

Je ne sers ni Baal ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoit s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir ;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon dés-
espoir ?

Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois ;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices :
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse ;
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.

Enfin, au dieu nouveau qu'elle avoit introduit
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux :
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise ;
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur :
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !
Mais voici Josabet.

SCÈNE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine

Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Ioad, a censé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services,
De Ioad contre moi je sais les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu. (1)

JOSABET.

Éliacin ?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :

(1) Qu'elle dit qu'elle a vu.
Cette petite cacophonie n'est
point agréable en vers ; mais, ou

en trouve-t-on moins que dans
Racine ? Louis Racine auroit mieux
aimé, qu'elle dit avoir vu.

D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte. (1)
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y : vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine :
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemi,

(1) Faire compte de quelque chose n'est pas exact ; on dit faire cas de quelque chose, et en tenir compte.

Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur :
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !
Mais voici Josabet.

SCÈNE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la reine.

Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joab, a causé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services
De Joab contre moi je sais les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu. (1)

JOSABET.

Éliacin ?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte :

(1) *Quelle dit qu'elle a vu.*
Cette petite cacophonie n'est
point agréable en vers ; mais, où

en trouve-t-on moins que dans
Racine ? Louis Racine auroit mieux
aimé, *qu'elle dit avoir vu.*

D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte. (1)
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABET.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?
Songez-y: vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine:
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemi,

(1) Faire compte de quelque chose n'est pas exact; on dit faire cas de quelque chose, et en tenir compte.

Josabet livreroit même sa propre vie
 S'il falloit que sa vie à sa sincérité
 Coûtât le moindre mot contre la vérité.
 Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
 Une profonde nuit enveloppe sa race ?
 Et vous même ignorez de quels parens issu,
 De quelles mains Joad on ses bras l'a reçu ?
 Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
 Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée ?
 Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
 Où le mensonge règne et répand son poison ;
 Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? de Babel ne vois-je pas le prêtre ?
 Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
 Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez
 pas
 Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
 Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
 Respecter une reine, et ne pas outrager
 Celui que de son ordre elle a daigné charger.

ACTE II, SCÈNE V.

1111

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de siôt ?
Quel sera l'ordre affreux qu'elle apporte ?

MATHAN.
J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.
Ses vœux de devant moi, monstre d'impléte,
De toutes ses horreurs, va, rombe la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, et Dathan, Doëg, Achitophel :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN.
Avant la fin du jour, on verra qui de nous
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.
Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.
Le drage se déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.
Au perfide Mathan qui l'auroit révélé
Votre trouble à Mathan m'a-t-il point trop parlé ?
JOSABET.
J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.

Cependant croyez-moi, seigneur, le péril presse.
 Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.
 Tandis que les méchans délibèrent entre eux,
 Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
 Une seconde fois souffrez que je le cache;
 Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
 Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
 Je suis prête; je sais une secrète issue
 Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue,
 De Cédron avec lui traversant le torrent,
 J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
 Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
 David d'un fils rebelle évita la poursuite.
 Je craindrai moins pour lui les lions et les ours.
 Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
 Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
 On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
 Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
 Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
 De David à ses yeux le nom est favorable.
 Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
 A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
 Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
 Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
 En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
 A ses desseins sacrés employant les humains,
 N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
 Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits:
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,

Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non; c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée:
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, SUIVI DU
CHŒUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.

Tout a fui, tous se sont séparés sans retour.

Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;

Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.

Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,

Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,

Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.

Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?

Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel (1),
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple at-
taqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô Sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites, (2)
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois, (3)
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint
effroi ?

Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux
s'ouvrent,

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des
instrumens,*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin

(1) Juges, ch. 4.

(2) Le mot, *mérites* au pluriel
n'est consacré qu'à la dévotion,
et seroit mal placé dans un autre
sens.

(3) Nous ne croyons pas que l'on
puisse dire, *jurer un serment* ; on
ne dit pas mieux *un serment juré*,
c'est un pléonasme.

ACTE III, SCÈNE VII.

115

Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton seigneur sommeille.
Pêcheurs, disparaissez; le seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vill'or purs'est-il changé?... (1)
Quel est dans le lieu saint ce pontife égaré?... (2)
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...

Où menez-vous ces enfans et ces femmes?... (3)
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur.
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes,
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes.
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle.

(1) Joad. (2) Zacharie.

(3) Captivité de Babilone.

Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle :

Peuples de la terre, chantez.

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle : (1)

D'où lui viennent de tous côtés

Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés ? (2)

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;

Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :

Les rois des nations, devant toi prosternés,

De tes pieds baisent la poussière :

Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur

Sentira son ame embrasée !

Cieux, répandez votre rosée,

Et que la terre enfante son sauveur...

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,

Si les rois de qui doit descendre ce sauveur...

IQAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème

Que sur son front sacré David porta lui-même.

(aux lévites.)

Et vous, pour vous armer suivez-moi dans ces lieux

Où se garde caché, loin des profanes yeux,

Ce formidable amas de lances et d'épées

Qui du sang philistin jadis furent trempées,

Et que David vainqueur d'ans et d'honneurs chargé,

fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.

Peut-on les employer pour un plus noble usage ?

Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !

(1) L'Eglise.

(2) Les Gentile.

Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres loix
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler ;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX.
Sion ne sera plus ; une flamme cruelle
Détruirá tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX :

Dieu protège Sion ; elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérans sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,

ACTE III. SCÈNE VIII.

119

Et ne se cherche jamais.

Sur la terre, dans le ciel même,

Est-il d'autre bonheur que la tranquillité ?

D'un cœur qui s'aimé ?

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion ; elle a pour fondemens

Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux

LA SECONDE.

Toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans son gouffre profond Sion est descendue

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux

LA PREMIÈRE.

Quel triste apaisement !

ACTE III. SCÈNE VIII.

Quelle immortelle gloire

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour

Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révêtons sa colère ;

Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui s'aimé.

Mon Dieu, qui peut troubler la paix

Il cherche en tout sa volonté supérieure.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,

UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'UN pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.

Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous
deux ?

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ? (1)

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

(1) Il n'y a que la poésie
qui puisse hasarder une pareille
image, un glaive qui marche,

c'est ainsi qu'on relève les moins
détails ; cet art appartient
singulièrement à Racine.

ACTE IV, SCÈNE I.

121

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah princesse ! gardez d'en profaner la gloire !
Du roi qui Va porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABET, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephthé,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux. (1)
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces
lieux.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils !

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit même avant tous

(1) Pour *voici* celui qui vous cette manière de parler, *voici* dira. Louis Racine prétend que *voici* est une manière de parler qui n'est pas de son temps.

Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur

Vous. Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle ;
Il est tems de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même, (1)
Sur la richesse et l'or ne met point son appui ;
Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses loix, ses jugemens sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroît des grands rois le plus parfait modèle,

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidelle Joram, l'impie Ochozias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !

(1) Deut. ch. 17.

ACTE IV, SCÈNE II.

123

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?
 Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
 De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

Joas ! moi ?

Vous saurez par quelle grace insigne,
 D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
 Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
 Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage,
 Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
 Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,
 A vous faire périr sa cruauté s'attache.
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
 Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
 Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
 Entrez, généreux chefs des familles sacrées
 Du ministère saint tour-à-tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, TROIS
 AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
 Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

Quoi ! c'est éliacin ?

Quoi ! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
 Dernier né des enfans du triste Ochozias,
 Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
 De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé :
 Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
 Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
 Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
 Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
 Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
 Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.

Voilà donc votre roi, votre unique espérance :
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ;
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
 Instruite que Joas voit encor la lumière,
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
 Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage :
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
 Venger vos princes morts, relever votre loi,
 Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
 L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse ;
 J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-
 breux

De hardis étrangers, d'infidelles Hébreux :
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide. (1)

(1) Il faudroit, à ce que nous
 croyons, *ma force est dans le
 Dieu* ; car Joad n'entend pas ici

que sa force est à Dieu, mais que
 Dieu fait toute sa force. Re-
 marques de Louis Racine.

Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler :
 Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler :
 Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
 Couronnons, proclamons Joas en diligence !
 De là, du nouveau prince intrépides soldats,
 Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
 Et, réveillant la foi dans les cœurs endormis,
 Jusques dans son palais cherchons notre ennemi.
 Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
 Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple !
 Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son
 temple ;

Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
 Conduisant au combat les enfans de Lévi,
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,
 Les armes au seigneur par David consacrées !
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur !
 Dans l'infidelle sang baignez-vous sans horreur ;
 Frappez et Tyriens et même Israélites !
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
 Rendit dans le désert un culte criminel,
 De leurs plus chers parens saintement homicide,
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
 Jurez donc avant tout sur cet anguste livre,
 A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le
 livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
 De rétablir Joas au trône de ses pères,
 De ne poser le fer entre nos mains remis,
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse ;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus !

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidelle !

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes ;
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, et d'abyme en abyme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité.
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
Que sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour
juge ;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux or-
phel n.

ACTE IV, SCÈNE III.

127

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne !

JOAD.

Venez ; de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet ; vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALO-
MITH, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES
CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, *embrassant Joas.*

O roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !

Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

(Zacharie se jette aux pieds de Joas.)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

Quoi ! c'est là...

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, ISMAEL,
TROIS AUTRES CHEFS DES LÉ-
VITES, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite ;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts ;
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée ;
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par-tout investi ;
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire
entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu :
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabét.

Quoi ! vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,

N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent,
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismael en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
Vous, le côté de l'ourse, et vous, de l'occident ;
Vous, le midi. Qu'aucun par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le tems et ne se précipite ;
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage ;
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le roi.

(à Jéas.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(à un lévite.)

Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.

(au chœur.)

Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *chante.*

Partez, enfans d'Aaron, partez :
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfans d'Aaron, partez :

C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre ;
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints ; renversons ses autels ;
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois !
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au ber-
ceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;

ACTE IV, SCÈNE VI.

121

Où si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,

Et d'horreur j'en frissonne.

Courons, fuyons, retirons-nous

A l'ombre salutaire

Du redoutable sanctuaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

CHER Zacharie, hé bien ? que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière :
Peut-être nous touchons à notre heure dernière ;
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné :
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
Oh ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau :
On voit paroître aussi sa fidelle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuroient de joie et de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'âlégresse.
Lui, parmi ces transports affable et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil ;
Juroit de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelloit tous ses pères ou ses frères.

ACTE V, SCÈNE I.

133

SALOMITH.

Ce secret au-dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encoꝛ renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain :
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente !
Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt sur l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le roi de tems en tems la presse entre ses bras,
La flatte... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
Le temple est-il forcé ?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes ;
Dieu nous envoie Abner.

Tome III.

I

SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES,
LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner ? quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?
On disoit que d'Achab la fille sacrilège
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage ;
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que, le temple en cendre consumé, (1)
De tant de flots de sang non encore assouvi,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grace ?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe ;
Elle m'a fait venir ; et d'un air égaré :
" Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
" Dit-elle ; un feu vengeur va le réduire en cendre,
" Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
" Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,

(1) Doit-on mettre de suite
deux participes qui appartiennent
à deux substantifs différens ?
Le mot *consumé* qui se rapporte

au temple, et *assouvi* qui se
rapporte à Athalie, jettent de
l'obscurité dans la phrase.

“ A deux conditions peuvent se racheter.
 “ Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
 “ Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance,
 “ Par votre roi David autrefois amassé,
 “ Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
 “ Va, dis leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.”

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit
 suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
 Vous gardiez de David quelque trésor secret ;
 Et tout ce que des mains de cette reine avare
 Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
 Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
 Et, portant sur notre arche une main téméraire,
 De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux
 De livrer au supplice un enfant malheureux,
 Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
 Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
 Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
 Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
 Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
 Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
 Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?
 Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
 Pour obéir aux loix d'un tyran inflexible,
 Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
 Se vit, presque en naissant, à périr condamné :
 Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
 Fit par le tyran même élever son enfance.
 Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin ;

Et si, lui préparant un semblable destin,
 Il n'a point de pitié déjà rendu capable
 De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
 Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,
 Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
 J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(à Josabet.)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence.
 Hé quoi ! pour un enfant qui vous est étranger
 Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
 Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
 Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
 Que feriez-vous de plus si des rois vos aïeux
 Ce jeune enfant étoit un reste précieux ?

JOSABET, *bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse !
 Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas tems, princesse.

ABNER.

Le tems est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
 Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
 Mathan près d'Athalie étincelant de rage
 Demande le signal et presse le carnage.
 Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
 Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
 Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
 Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
 De ce coup imprévu songeons à nous parer.
 Donnez-moi seulement le tems de respirer ;
 Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
 Pour assurer le temple et venger ses injures.
 Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
 Pour vous persuader sont un foible secours ;
 Votre austère vertu n'en peut être frappée :
 Hé bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque
 épée ;

Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'em-
brasse :

De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité ;
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilans cachotent à la lumière :
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter ; nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée,
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur :
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfans lui feroient-ils quelque
ombre ?

De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui :
Ne craignez rien... Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
ISMAEL, DEUX LÉVITES,
LE CHŒUR.

JOAD,

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie !

Ismael, écoutez. *(Il lui parle bas.)*

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime !

JOAD.

Allez, sage Ismael, ne perdez point de tems ;
Suivez de point en point ces ordres importants.
Sur-tout qu'à son entrée, et que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas ;
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidelle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.
(à un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi :
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,
SALOMITH, AZARIAS, TROUPES
DE PRÊTRES ET DE LÉVITES,
LE CHŒUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,

Par-tout sans vous montrer environnez ce lieu,
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance:
Mais ne la craignez point, songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre!
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse!

JOSABET.

Ah ! sans pâlir

Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse
escorte...

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS, JOAD, JOSABET,

ABNER, SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,

De ligue, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?

Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie.
 Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie
 Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
 Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter :
 Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
 Où sont-ils ?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite ;
 Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

*(Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ;
 sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias,
 l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près
 de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les
 degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la
 main, sont rangés sur les côtés.)*

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
 Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
 Reine ? de ton poignard connois du moins ces mar-
 ques.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
 Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joas.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle
 Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
 Il fut par Josabet à ta rage enlevé :
 Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
 Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Tà fourbe à cet enfant, traître, sera funeste,
 D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi !

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi !

ACTE V, SCÈNE V.

141

(Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée,

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats !
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes
pas !

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître !

ATHALIE.

Lui Joas ! lui ton roi ? Songez, méchants, songez
Que mes armes eneor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCÈNE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE,
ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉD.

ISMAEL, *à Joas.*

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis ;

L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
 Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
 La voix du Tout-puissant a chassé cette armée.
 Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
 D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
 Ont conté son enfance au glaive dérobée,
 Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
 Par-tout en même tems la trompette a sonné :
 Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
 Ont répandu le trouble et la terreur subite
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
 Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
 Ont, par divers chemins, disparu les premiers :
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
 Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joie,
 Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie :
 Tous chantent de David le fils ressuscité.
 Baal est en horreur dans la sainte cité ;
 De son temple profane on a brisé les portes ;
 Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !
 Oui, c'est Joas : je cherche en vain à me tromper ;
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper ;
 Je vois d'Ochozias et le port et le gîte ;
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ;
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage !
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !

Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je souhaiter ! je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidelle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

(Athalie sort, les lévites la suivent.)

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit enmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER,

ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉD.

JOAS, *descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux lévites.*

Appellez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnais-
sance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE VIII.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD,
ET TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉD.

JOAD, *au lévite.*

Hé bien, de cette impie a-t-on puni l'audace ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-tems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

F I N.

SCÈNE VIII.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD.

ET TOUTS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

JOAD, au Peuple.

Hé bien, de cette impie s'est-on puni ?

LE LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs

Jérusalem, long-temps en proie à ses fureurs.

De son joug odieux s'il n'a soulagé,

ce joie en son sang la regarda plongée.

JOAD.

ŒUVRES DIVERSES

EN VERS ET EN PROSE.

OF THE
DIVISION
IN THE

ŒUVRES DIVERSES

EN VERS ET EN PROSE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

A LA REINE.

ODE.

GRANDE REINE, de qui les charmes
S'assujettissent tous les cœurs,
Et, de nos discordes vainqueurs,
Pour jamais ont tari nos larmes;
Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et, faisant son destin, faites celui du monde,
Régnez, belle THÉRÈSE, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la nymphe de la Seine;
C'est moi dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendoient l'Espagne si vaine.
Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour;
Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour;
Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire:
Je reçois les tributs de cent fleuves divers;
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt sur mon rivage
 On verra luire de beaux jours !
 Oh ! combien de nouveaux Amours
 Me viennent des rives du Tage !
 Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !
 Que je vois après vous de grâces et d'appas
 Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
 L'air sera toujours calme et le ciel toujours clair ;
 Et près d'une saison si belle
 L'âge d'or seroit pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes
 Il est agréable de voir
 Que les Aquilons, sans pouvoir,
 N'osent plus gronder sur nos têtes !
 Que le repos est doux après de longs travaux !
 Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
 Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !
 Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
 Qui n'auroit point senti d'alarmes
 Pourroit-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avois perdu toute espérance,
 Tant chacun croyoit mal-aisé
 Que jamais le ciel appaisé
 Dût rendre le calme à la France :
 Mes champs avoient perdu leurs moissons et leurs
 fleurs ;
 Je roulois dans mon sein moins de flots que de pleurs ;
 La tristesse et l'effroi dominoient sur mes rives ;
 Chaque jour m'apportoit quelques malheurs nou-
 veaux ;
 Mes nymphes pâles et craintives
 A peine s'assuroient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée,
 Je parus un jour sur mes bords,
 Pensant aux funestes discords
 Qui m'ont si long-tems outragée ;

Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des cieux
Amour, qui me flattant de la voix et des yeux :
Triste nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine ;
Je te prépare un sort si charmant et si doux,
Que bientôt je veux que la Seine
Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

Je t'amène, après tant d'années,
Une paix de qui les douceurs
Sans aucun mélange de pleurs
Feront couler tes destinées.

Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,
Une reine viendra, sur les pas de la paix,
Comme on voit le soleil marcher après l'aurore.
Des rives du couchant elle prendra son cours ;
Et cet astre surpasse encore
Celui que l'orient voit naître tous les jours.

Non que j'ignore la vaillance
Et les miracles de ton roi !
Et que, dans ce commun effroi,
Je doive craindre pour la France.
Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards ;
Que livrer des combats et forcer des remparts
Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes :
Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux ;
Et que plusieurs de nos dieux mêmes
Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Mais c'est trop peu pour son courage
De tous ces exploits inouis :
Il faut désormais que Louis
Entreprenne un plus grand ouvrage.
Il n'a que trop tenté le hasard des combats ;
L'Espagne sait assez la valeur de son bras ;
Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire :
Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour ;
Et que pour dernière victoire
Elle fournisse encore un myrte à son amour.

THÉRÈSE est l'illustre conquête
 Où doivent tendre tous ses vœux :
 Jamais un myrte plus fameux
 Ne sauroit couronner sa tête.

Le ciel qui les avoit l'un pour l'autre formés,
 Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.
 Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle :
 Des reines et des rois chacun est le plus grand ;
 Et jamais conquête si belle
 Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.]

A son exemple, tous les princes
 Ne songeront plus désormais
 Qu'à faire refleurir la paix
 Et le calme dans leurs provinces.
 L'abondance par-tout ramènera les jeux ;
 Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux ;
 Toutes craintes seront pour jamais étouffées.
 Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
 Ou bien se verront en trophées
 Par les mains de la paix consacrés à l'Amour.

Cependant LOUIS et THÉRÈSE
 Passeront leur âge en ces lieux ;
 Et plus satisfaits que les dieux,
 Boiront le nectar à leur aise.
 Je leur ferai cueillir, par de longues faveurs,
 Tout ce que mon empire a de fruits et de fleurs,
 Je bannirai loin d'eux tout sujet de tristesse.
 Je serai dans leur cœur, je serai dans leurs yeux ;
 Et c'est pour les suivre sans cesse
 Que tu me vois quitter la demeure des cieux.

Les plaisirs viendront sur mes traces
 Charmer tes peuples réjouis :
 La Victoire suivra LOUIS ;
 THÉRÈSE amènera les Graces.
 Les dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.
 Ton repos en durée égalera ton cours.

Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves;
La gloire de ton nom remplira l'univers;
Et la Seine sur tous les fleuves
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Mais il est tems que je me rende
Vers le bel astre de ton roi;
Adieu, nymphe, console-toi
Sur une espérance si grande.

THÉRÈSE va venir, ne répands plus de pleurs;
Prépare seulement des lauriers et des fleurs;
Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême.
Ainsi finit Amour, me laissant à ces mots :
Et je courus, à l'heure même,
Conter mon aventure aux nymphes de mes flots.

O dieux ! que la seule pensée
De voir un astre si charmant
Leur fit oublier promptement
Toute leur misère passée !

Que le Tage souffrit ! quels furent ses transports
Quand l'Amour lui ravit l'ornement de ses bords !
Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre !
Ses nymphes, de regret, prirent toutes le deuil ;
Et si leurs jours pouvoient s'éteindre,
La douleur auroit pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages
Dont nos jours étoient obscurcis
Devant vous furent éclaircis,
Et n'enfantèrent plus d'orages.

Nos maux de votre main eurent leur guérison ;
Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horison ;
La terre, sous vós pas, devint même fertile ;
Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
Eut peur de se voir inutile,
Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente Renommée,

Ne pouvant cacher ses transports,
 Vint m'entretenir sur ces bords
 De l'objet qui l'avoit charmée.

Oh dieux ! que ses discours accrurent mes desirs !
 Que je sentis dès lors de joie et de plaisirs
 A vous ouïr nommer si charmante et si belle !
 Sa voix seule arrêta la course de mes eaux ;
 Les zéphirs en foule autour d'elle
 Cessèrent pour l'ouïr, d'agiter mes roseaux.

Tout l'or dont se vante le Tage,
 Tout ce que l'Inde sur ses bords
 Vit jamais briller de trésors,
 Sembloit être sur mon rivage.
 Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
 Dès qu'on jetoit les yeux sur l'éclat nompareil
 Dont vos seules beautés vous avoient entourée ?
 Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
 Et moins digne d'être adorée,
 Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Régnez donc, princesse adorable,
 Sans jamais quitter le séjour
 De ce beau rivage où l'Amour
 Vous doit être si favorable.
 Si l'on en croit ce dieu, vous y devez cueillir
 Des roses que sa main gardera de vieillir,
 Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence ;
 Tandis qu'un nouveau Mars, sorti de votre sein,
 Ira couronner sa vaillance
 De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

LA RENOMMÉE

AUX MUSES

O D E.

ON alloit oublier les Filles de mémoire ;
Et parmi les mortels
L'ignorance et l'erreur alloient ternir leur gloire,
Et briser leurs autels :

Il falloit qu'un héros de qui la terre entière
Admire les exploits
Leur offrit un asyle, et fournît de matière
A leurs divines voix.

Elles étoient au ciel ; et la nymphe qui vole
Et qui parle toujours
Ne les vit pas plutôt qu'elle prit la parole,
Et leur tint ce discours :

Puisqu'un nouvel Auguste aux rives de la Seine
Vous appelle en ce jour,
Muses, pour voir LOUIS, abandonnez sans peine
Le céleste séjour.

Aussi-bien voyez-vous que plusieurs des dieux même,
De sa gloire éblouis,
Prisent moins le nectar que le plaisir extrême
D'être auprès de LOUIS.

A peine marchoit-il, que la fille sacrée
Qui se plaît aux combats,
Et Thémis qui préside aux balances d'Astrée,
Conduisirent ses pas.

Les Vertus, qui dès-lors suivirent leur exemple,
Virent avec plaisir
Que le cœur de Louis étoit le plus beau temple,
Qu'elles pussent choisir.

Aussi prompt que tout, nous vîmes la Victoire
Suivre ses étendards,
Jurant qu'à si haut point elle mettroit sa gloire,
Qu'on le prendroit pour Mars.

On sait qu'elle marchoit devant cet Alexandre;
Et que plus d'une fois,
Elle arrêta la Paix toute prête à descendre
Sur l'empire françois.

Mais enfin ce héros, plus craint que le tonnerre,
Après tant de hauts faits,
A trouvé moins de gloire à conquérir la terre
Qu'à ramener la Paix.

Ainsi près de Louis cette aimable déesse
Établit son séjour;
Et de mille autres dieux, qui la suivent sans cesse,
Elle peupla sa cour.

Entre les déités dont l'immortelle gloire
Parut en ces bas lieux,
On vit venir THÉRÈSE ; et sa beauté fit croire
Qu'elle venoit des cieux.

Vous-même, en la voyant, avouerez que l'Aurore
Jette moins de clartés,
Eût-elle tout l'éclat et les habits encore
Dont vous la revêtez.

Mais quoique dans la paix Louis semble se plaire,
Quel orgueil aveuglé
Osera s'exposer aux traits de sa colère,
Sans en être accablé ?

Ah ! si ce grand héros vous paroît plein de charmes
Dans le sein de la paix,
Que vos yeux le verront terrible sous les armes,
S'il les reprend jamais !

Vous le verrez voler, plus vite que la foudre,
Au milieu des hasards,
Faire ouvrir les cités, ou renverser en poudre
Leurs superbes remparts.

Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles
Et de faits inouis !
Et qu'en si beau sujet vous plairez aux oreilles
Des peuples de LOUIS !

Songez de quelle ardeur vous serez échauffées,
Quand, pour vous écouter,
Vous trouverez ce prince à l'ombre des trophées
Qu'il viendra de planter.

Ainsi le grand Achille, assis près des murailles
Où l'on pleuroit Hector,
De ses braves aïeux écoutoit les batailles,
Et les siennes encor.

Quoi que fasse LOUIS, soit en paix, soit en guerre,
Il peut vous inspirer
Des chants harmonieux, qui de toute la terre
Vous feront admirer.

Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Eurydice ;
Quoi qu'on dise de lui,
Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
Voir encore aujourd'hui.

Je vous promets bien plus : la Fortune, sensible
A des charmes si doux,
Laissera désormais la rigueur inflexible
Qu'elle eut toujours pour vous

En vain de vos lauriers on se paroît la tête ;
Et vos chantres fameux
Étoient les plus sujets aux coups de la tempête,
Et les plus malheureux.

C'est en vain qu'autrefois les lions et les arbres
Vous suivoient pas à pas ;
La Fortune, toujours plus dure que les marbres,
Ne s'en émouvoit pas.

Mais ne la craignons plus : Louis, contre sa haine,
Vous protège aujourd'hui :
Et près de cet Auguste un illustre Mécène
Vous promet son appui.

Les soins de ce grand homme appaiseront la rage
De vos fiers ennemis ;
Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
Qu'il ne vous a promis.

Venez donc, puisqu'enfin vous ne sauriez élire
Un plus charmant séjour
Que d'être auprès d'un roi dont le mérite attire
Tant de dieux à sa cour.

Moi-même auprès de lui je ferois ma demeure,
Si ses exploits divers
Ne me contraignoient pas de voler, à toute heure,
Au bout de l'univers.

Là finit son discours : et la troupe immortelle
Qui l'avoit écouté
Voulut voir le héros que la nymphe fidelle
Leur avoit tant vanté.

Sa présence effaçâ dans leur ame charmée
Le souvenir des cieux ;
Et, dans le même instant, la prompte Renommée
L'alla dire en tous lieux.

IDYLLE

SUR LA PAIX.

UN plein repos favorise vos vœux ;
Peuples, chantez la Paix, qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs :
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la Guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère ;
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-tems unie à son époux aimé ;
De son retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé ;
Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
 A rappelé du ciel cette Paix adorable ?
 Quel dieu sensible aux vœux de l'univers
 A replongé la Discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
 Par qui sont brisés les remparts ;
 Déjà marchoit devant les étendards
 Bellone, les cheveux épars,
 Et se flattoit d'éterniser les guerres
 Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine Paix, apprends-nous par quels charmes
 Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
 Un roi victorieux vous a fait ce loisir.
 Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
 Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
 Vaincus cent fois, et cent fois supplians,
 En leur fureur de nouveau s'oublians,
 Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux
 Qui menaçoient d'armer la terre entière ?
 Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière :
 Ils ont vu ce roc sourcilleux, (1)
 De leur orgueil l'espérance dernière,
 De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
 Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore :
 La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,

(1) Luxembourg.

Et sur les bords par le soleil brûlés
 De son courroux vengeur sur le rivage moré
 La terre fume encore.
 Malheureux les ennemis
 De ce prince redoutable !
 Heureux les peuples soumis
 A son empire équitable !

Chantons, bergers, et nous réjouissons :
 Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
 Le calme dont nous jouissons
 N'est plus sujet aux tempêtes.
 Chantons, bergers, et nous réjouissons :
 Qu'il soit le sujet de nos fêtes ;
 Le bonheur dont nous jouissons
 Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

De ces lieux l'éclat et les attraits,
 Ces fleurs odorantes,
 Ces eaux (1) bondissantes,
 Ces ombrages frais,
 Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
 De ces lieux l'éclat et les attraits
 Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages ;
 Nos jardins ne lui déplaisent pas.
 Arbres épais, redoublez vos ombrages ;
 Fleurs, naissez sous ses pas.
 O ciel, ô saintes destinées,
 Qui prenez soin de ses jours florissans,
 Retranchez de nos ans
 Pour ajouter à ses années.

Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours ;
 Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire :
 Que le cours de ses ans dure autant que le cours
 De la Seine et de la Loire.
 Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours ;
 Qu'il vive autant que sa gloire.

(1) La cascade de Sceaux.

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR L'IPHIGÉNIE DE LE CLERC.

ENTRE le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : La pièce est de mon crû.
Le Clerc répond : Elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

II.

Un ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère :
C'est seulement chose très-claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

III.

SUR le GERMANICUS DE PRADON.

QUE je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus !
Persécuté par le cruel Tibère,

Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

IV.

Sur le SÉSOSTRIS DE LONGEPIERRE.

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

V.

Sur ANDROMAQUE.

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et D'OLONNE et CRÉQUI.
CRÉQUI dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'OLONNE, qu'Andromaque aime trop son
mari.

VI.

Sur la MÊME TRAGÉDIE.

CRÉQUI prétend qu'Oreste est un pauvre
homme
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur;
Et CRÉQUI de ce rang connoît bien la splendeur:
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à
Rome.

VII.

Sur la JUDITH DE BOYER.

A sa JUDITH, Boyer, par aventure,
Étoit assis près d'un riche caissier :

Bien aise étoit, car le bon financier
 S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
 Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
 Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
 A vous saisir pour une baliverne.
 Lors le Richard, en larmoyant, lui dit :
 Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,
 Si méchamment mis à mort par Judith.

VIII.

L'ORIGINE DES SIFFLETS.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
 Un chroniqueur émut la question
 Quand dans Paris commença la méthode
 De ces sifflets qui sont tant à la mode.
 Ce fut, dit l'un, aux pièces de BOYER.
 Gens pour PRADON voulurent parier.
 Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
 Que par degrés je vais vous débrouiller.
 BOYER apprit au parterre à bâiller :
 Quant à PRADON, si j'ai bonne mémoire,
 Pommes sur lui volèrent largement ;
 Mais quand sifflets prirent commencement,
 C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidelle,)
 C'est à l'ASPAR (1) du sieur de FONTENELLE.

IX.

*Sur les complimens que le roi reçut au sujet de sa
 convalescence.*

GRAND Dieu, conserve-nous ce roi victorieux
 Que tu viens de rendre à nos larmes ;
 Fais durer à jamais des jours si précieux :
 Que ce soient là nos dernières alarmes.

(1) Cette tragédie fut jouée en 1680. Elle n'eut que trois représentations.

Empêche d'aller jusqu'à lui
Le noir chagrin, le dangereux ennui,
Toute langueur, toute fièvre ennemie,
Et les vers de l'académie.

X.

POUR le PORTRAIT DE M. ARNAUD.

SUBLIME en ses écrits, doux et simple de cœur,
Puisant la vérité jusqu'à son origine,
De tous ses longs travaux ARNAUD sortit
vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.
De la grace il perça les mystères obscurs ;
Aux humbles pénitens traça des chemins sûrs ;
Rappella le pécheur au joug de l'évangile :
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constans ;
L'église n'eut jamais, même en ses premiers tems,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

XI.

ÉPITAPHE DE M. ARNAUD.

HAÏ des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers,
ARNAUD vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave cen-
seur ;
L'erreur, d'ennemi plus terrible ;
L'église, de plus ferme et plus grand défenseur.

H Y M N E S

TRADUITES DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

LE LUNDI A MATINES.

Somno refectis artubus, etc.

TANDIS que le sommeil réparant la nature
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure !
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux ; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur ; tes bontés sont nos
armes ;
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

SOURCE ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Éternel contemple sa beauté ;
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière ;
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté.

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les tems,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfans.

Donne-nous un ferme courage,
Brise la noire dent du serpent envieux ;
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage :
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre ame dans ta route ;
Rends notre corps docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur ;
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jésus qui tout entier est dans son divin père,
Comme son divin père est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MARDI A MATINES.

Consorts paterni luminis. etc.

VERBE, égal au Très-haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grace puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;
Dissipe ce sommeil d'une ame languissante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.

O Christ! sois favorable à ce peuple fidelle,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle ;
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Père saint, notre ardente prière, etc.

A LAUDES.

Ales diei nuncius, etc.

L'OISEAU vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'ame qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'ame attentive,
Veillez ; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux ;
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Écarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ, ô soleil de justice !
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MERCREDI A MATINES.

Rerum Creator optime, etc.

GRAND DIEU, par qui de rien toute chose est
formée,

Jette les yeux sur nos besoins divers,
Romps ce fatal sommeil par qui l'âme charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.

Daigne, ô divin Sauveur, que notre voix implore;
Prendre pitié des fragiles mortels;
Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore;
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'est là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes;
Nous confessons tous nos crimes secrets;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos
larmes:
Que ta bonté révoque tes arrêts.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin;
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règles au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Nox, et tenebræ, et nebula, etc.

SOMBRE nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche, et l'olympé blanchit :
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres,
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure ;
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur et l'ame à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés ;
Notre esprit t'est soumis ; entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre ame criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire, s'endort :
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE JEUDI A MATINES.

Nox atra rerum contegit, etc.

DE toutes les couleurs que distinguoit la vue
L'obscur nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu
Consumes pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudroient se relever :
Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire
Qui dès long-tems les tient enveloppés ;
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règles au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Lux ecce surgit aurea, etc.

LES portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatans :
Loin de nous cette nuit dont nos ames couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si long-tems.

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime ;
Que nos langues, nos mains, nos yeux, soient inno-
cens ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux loix de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure,
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne sauroit nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours ;
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE VENDREDI A MATINES.

Tu, Trinitatis unitas, etc.

AUTEUR de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique ;
Écoute-nous, et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;
Que par l'impression du vice qui nous flatte
Tes feux sacrés n'y soient point affaiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumières célestes,
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces pièges funestes
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière. etc.

A LAUDES.

Æterna cæli gloria, etc.

ASTRE que l'olympé révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Père,
Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc.

Affermis l'ame qui chancelle ;
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle
Et les biens dont ta grace a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore
Du soleil qui s'approche annonce le retour ;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour.

Sois notre inséparable guide :
Du siècle ténébreux perce l'obscuré nuit ;
Défends-nous en tous tems contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité ;
Que sur ce fondement l'espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE SAMEDI A MATINES.

Summa Deus clementia, etc.

O TOI qui d'un œil de clémence
Vois les égaremens des fragiles humains,
Toi dont l'être un en trois et le même en puissance
A créé ce grand tout soutenu par tes mains.

Éteins ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés ;
Et que puisse ta grace, où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurés !

Brûle en nous de tes saintes flammes
Tout ce qui de nos sens excite les transports,
Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos
ames
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

A LAUDES.

Aurora jam spargit polum, etc.

L'AUREORE brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même aurent fini leur cours.

LE LUNDI A VÊPRES.

Immense cœli conditor, etc.

(matière,
GRAND DIEU, qui vis les cieux se former sans
A ta voix seulement,
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barrière
Le vaste firmament,

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui contre les chaleurs portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs ;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés ;
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des tems l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE MARDI A VÊPRES.*Telluris ingens conditor, etc.*

TA sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée,
Débrouilla le chaos,
Et fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par-là, son sein fécond de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grace à notre ame abattue
Goûter les fruits heureux ;
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Éteindre en nous les feux !

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
Suivent tes volontés ;
Qu'innocens à tes yeux ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés !

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE MERCREDI A VÊPRES.

Cæli Deus sanctissime, etc.

GRAND DIEU, qui fais briller sur la voûte étoilée,
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le cintre des cieux.

Par toi roule à nos yeux sur un char de lumière
 Le clair flambeau des jours ;
 De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
 Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
 Par d'immuables loix ;
 Ainsi tu fais connoître, à des marques certaines,
 Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
 Guéris nos maux divers ;
 Que ta main secourable, au démon si funeste,
 Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE JEUDI A VÊPRES.

Magnæ Deus potentia, etc.

(fécondes
 SEIGNEUR, tant d'animaux par toi des eaux
 Sont produits à ton choix,
 Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
 Ou les airs, ou les bois.

Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule,
 Ceux-ci de l'eau des cieux,
 Et de la même source ainsi sortis en foule
 Occupent divers lieux.

Fais, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fidèles,
 A ta grace soumis,
 Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
 De leurs fiers ennemis.

Que, par toi soutenus, le joug pesant des vices
 Ne les accable pas ;
 Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
 N'engage point leurs pas.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE VENDREDI A VÊPRES.

Plasmator hominis, Deus, etc.

(maître
 CRÉATEUR des humains, grand Dieu, souverain
 De ce vaste univers,
 Qui du sein de la terre, à ton ordre, vis naître
 Tant d'animaux divers.

A ces grands corps sans nombre et différens d'espèce ;
 Animés à ta voix,
 L'homme fut établi par ta haute sagesse
 Pour imposer ses loix.

Seigneur, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée
 Règne dans notre cœur ;
 Que nul excès honteux, que nulle impure idée
 N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle ;
 Guide toujours nos pas ;
 Fais d'une paix profonde à ton peuple fidelle
 Goûter les doux appas.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE SAMEDI A VÊPRES.

O lux, beata Trinitas, etc.

SOURCE éternelle de lumière,
Trinité souveraine et très-simple unité,
Le visible soleil va finir sa carrière,
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges
Notre voix et commence et finisse le jour ;
Et que notre ame enfin chante avec tes saints anges
Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Père suprême,
Principe sans principe, abyme de splendeur ;
Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même ;
L'Esprit, des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.

CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER,

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

Tiré de S. Paul, I. aux Corinthiens, ch. 13.

LES méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;

Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste Charité.

En vain je parlerois le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abymes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe, dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ;
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas ;

Tome III.

M

Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière ;
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon hé-
ritage

Aux pauvres feroient le partage ;
Quand même, pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes ;
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grace !
Avec toi marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience, inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup-d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
 Le don des langues, des miracles,
 La science aura son déclin :
 L'amour, la charité divine,
 Éternelle en son origine,
 Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres :
 Mais Dieu sans voiles et sans ombres
 Nous éclairera dans les cieux ;
 Et ce soleil inaccessible,
 Comme à ses yeux je suis visible,
 Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
 De notre céleste édifice
 La foi vive est le fondement ;
 La sainte espérance l'élève ;
 L'ardente charité l'achève,
 Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
 Au sein de la lumière même,
 Le cantique de mes soupirs ;
 Et, toujours brûlant pour ta gloire,
 Toujours puiser et toujours boire
 Dans la source des vrais plaisirs !

CANTIQUE II.

Sur le bonheur des justes, et sur le malheur des réprouvés.

Tiré de la Sagesse, ch. 5.

HEUREUX qui, de la sagesse
 Attendant tout son secours,
 N'a point mis en la richesse
 L'espoir de ses derniers jours !

La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son ame, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés,
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abyme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

Infortunés que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits !
Voilà, diront-ils, ces hommes
Vils objets de nos mépris :
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphans,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre ame en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
 Quel fruit nous est-il resté ?
 Où sont les titres augustes
 Dont notre orgueil s'est flatté ?
 Sans amis et sans défense,
 Au trône de la vengeance
 Appelés en jugement,
 Foibles et tristes victimes.
 Nous y venons de nos crimes
 Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,
 Exprimera ses remords
 La pénitence tardive
 Des inconsolables morts.
 Ce qui faisoit leurs délices,
 Seigneur, fera leurs supplices :
 Et, par une égale loi,
 Tes Saints trouveront des charmes
 Dans le souvenir des larmes
 Qu'ils versent ici pour toi.

CANTIQUE III.

*Plainte d'un Chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve
 au-dedans de lui-même.*

Tiré de S. Paul aux Romains, ch. 7.

MON DIEU, quelle guerre cruelle !
 Je trouve deux hommes en moi :
 L'un veut que, plein d'amour pour toi,
 Mon cœur te soit toujours fidelle ;
 L'autre, à tes volontés rebelle,
 Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
 Vent qu'au ciel sans cesse attaché,

Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même ;
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grace, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domtant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

CANTIQUE IV.

Sur les vaines occupations des gens du siècle.

Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

QUEL charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de tems que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

Dé la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :

Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaîsse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant !

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment :
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre ;
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,

Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'ame, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des cîternes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

PLAN DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE vient avec une captive grecque,
“ qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si elle
“ est affligée de ce que la fête de Diane se passera
“ sans qu'on immole aucun étranger.” Tu peux
croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne
de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés
depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je
me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené
aucun Grec pour cette journée, et je triomphois de
la douleur commune qui est répandue dans cette île,
où l'on compte pour un présage funeste de ce que
nous manquons de victimes pour cette fête. Mais
je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis
occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai
cru que j'étois à Mycènes dans la maison de mon
père : il m'a semblé que mon père et ma mère na-
geoient dans le sang, et que moi-même je tenois un
poignard à la main pour en égorger mon frère Oreste.
Hélas ! mon cher Oreste !—Mais, madame, vous
êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'ac-
complissement de votre songe.—Et ce n'est pas
aussi ce que je crains : mais je crains avec raison
qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille :
les rois sont sujets à de grands changemens. Ah ! si
je t'avois perdu, mon cher frère Oreste, sur qui
seul j'ai fondé mes espérances ! Car enfin j'ai plus
sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille : tu

ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avoit condamnée dans l'Aulide ; tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours.— Mais, madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? Que ne répondez-vous à l'amour du prince ?—Eh ! que me serviroit de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant : car ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on alloit la sacrifier pour le salut de la Grèce, fut la fille du général de la Grèce ? Mais voici ce prince.

SCÈNE II.

Qu'avez-vous, prince ? d'où vient ce désordre et cette émotion ?—Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde... Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île ; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation ; et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier.—Comment, seigneur ?—On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer : je les ai trouvés à la porte du temple qui vendoient chèrement leur vie, et qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même : j'ai désarmé le peuple, et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole : on les a amenés malgré moi à mon

père ; et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon père.

SCÈNE III.

Quoi ! madame, vous êtes encore ici ! ne devriez-vous pas être dans le temple pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

SCÈNE IV.

“ Iphigénie sort, et le prince fait quelques efforts
 “ pour obtenir de son père la vie des deux Grecs,
 “ afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le
 “ roi le maltraite, et lui dit que ce sont là les sentimens qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ;
 “ il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave.”
 Et qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave ?—
 Et quelle autre qu'une esclave, dit le roi, auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ?—Quoi ! ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel ? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eu ; et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. “ Le
 “ prince sort, déplorant sa malheureuse générosité,
 “ qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire
 “ perdre plus cruellement.”

SCÈNE V.

“ Le roi témoigne à son confident qu’il se fait
“ violence en maltraitant son fils.” Mais quelle
apparence de donner les mains à une passion qui le
deshonore ? Allons, et demandons à la déesse, par-
mi nos prières, qu’elle donne à mon fils des senti-
mens plus dignes de lui.

PREMIÈRE LETTRE DE M. RACINE

A l'auteur des Hérésies imaginaires et des
deux Visionnaires.

MONSIEUR,

JE vous déclare que je ne prends point de parti entre M. Desmarêts et vous ; je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusqu'ici vos lettres avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'auteur (1) des petites lettres : mais je remarquois en même tems que vous étiez beaucoup au-dessous de lui, et qu'il y avoit une grande différence entre une provinciale et une imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec MM. Chamillart (2) et Desmarêts. Où est cette fierté, disois-je, qui n'en vouloit qu'au pape, aux archevêques et aux jésuites ? Et j'admirois en secret la conduite de ces pères, qui vous ont fait prendre le change, et qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos : au contraire, si j'ai à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiés trop loin, et d'intéresser, dans le démêlé que vous avez avec Desmarêts, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

(1) Des lettres provinciales.

(2) Docteur de Sorbonne.

Et qu'est-ce que les romans et les comédies peuvent avoir de commun avec le jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, et horrible devant Dieu ? Faut-il, parce que Desmarêts a fait autrefois un roman et des comédies, que vous preniez en aversion tout ceux qui se sont mêlés d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis : pourquoi en chercher de nouveaux ? Oh ! que le provincial étoit bien plus sage que vous ! Voyez comme il flatte l'académie dans le tems même qu'il persécute la sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras ; il a ménagé les faiseurs de romans : il s'est fait violence pour les louer ; car, Dieu merci, vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et, croyez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étoient favorables.

Mais, si vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots *d'empoisonneurs publics* (1) et de gens horribles parmi les chrétiens. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non, non, monsieur ; on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius ; cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes ; vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé ! monsieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre

(1) *D'empoisonneurs publics*, etc. Voyez le passage de la première visionnaire. " Ces qualifiés, de faire des romans et des pièces de théâtre, qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, sont

" horribles étant considérées selon les principes de la religion chrétienne et les règles de l'évangile. Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes, etc."

monde ; ne réglez point les récompenses de celui-ci : vous l'avez quitté il y a long-tems. Laissez-le juger des choses qui lui appartiennent. Plaignez-le, si vous voulez, d'aimer les bagatelles, et d'estimer ceux qui les font ; mais ne leur enviez point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé.

Aussi-bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter : ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle, Euripide, Térence, Homère et Virgile nous sont encore en vénération, comme ils l'ont été dans Athènes et dans Rome. Le tems, qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous, et les temples mêmes qu'on a élevés à quelques uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vint jusqu'à nous. Notre siècle, qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses, nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris ; et, malgré toutes ces maximes sévères que toujours quelque passion vous inspire, il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez, sans doute, qu'il est bien plus honorable de faire des (1) *Enluminures*, des *Chamillardes*, et des *Onguens pour la brûlure*. Que voulez-vous ? tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes ; tout le monde ne peut pas écrire contre les jésuites : on peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais, direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire à composer des romans et des comédies : ce que les païens ont honoré est devenu horrible parmi les chrétiens. Je ne suis pas un théologien comme vous : je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'église ne nous défend point de lire les poètes,

(1) Des *Enluminures*, des *Chamillardes*, etc. ce sont les titres de quelques livres que MM. de

Port-Royal écrivoient en ce tems-là contre leurs adversaires.

qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur lecture, que les anciens pères se sont formés. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la passion de Notre-Seigneur en tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez saint Augustin.

Je sais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie, et d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, et ne plus aller à la comédie ? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'église. Est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'église ?

Et vous autres, qui avez succédé à ces pères, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en françois les comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des empoisonneurs.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez dans ce tems-là ? Point du tout ; mais en ce tems-là Desmarêts n'avoit pas écrit contre vous : le crime du poëte vous a irrités contre la poësie. Vous n'avez pas considéré que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Desmarêts : vous les avez tous enveloppés dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que mademoiselle de Scudery avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clélie. Cependant j'avois ôui dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parloit de vous : il y courut de

main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des *provinciales*? et n'est-ce pas elle que l'auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître?

Mais, monsieur, si je m'en souviens, on a loué même Desmarêts dans ces lettres. D'abord l'auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux apologies des jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part : aussitôt il fut loué comme un homme d'honneur et comme un homme d'esprit.

Tout de bon, monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des jésuites? Vous les accusez de n'envisager dans les personnes, que la haine ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vus de tout tems louer et blâmer le même homme, selon que vous étiez contents ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous ferai souvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis : elle marque assez bien votre caractère.

Il disoit qu'un jour deux capucins arrivèrent à Port-Royal, et y demandèrent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les religieux y étoient reçus. Mais enfin il étoit tard, et l'on ne put pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, et on leur porta à souper. Comme ils étoient à table, le diable, qui ne vouloit pas que ces deux bons pères soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos messieurs que l'un de ces capucins étoit un certain père Maillard qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la bulle du pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la

mère (1) Angélique. Elle accourt au parloir avec précipitation, et demande qu'est-ce qu'on a servi aux capucins, quel pain et quel vin on leur a donnés. La tourière lui répond qu'on leur a donné du pain blanc et du vin des messieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur ôte, et que l'on mette devant eux du pain des valets et du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons pères, qui avoient bu chacun un coup, sont bien étonnés de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, et se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser. Comme ils la disoient, M. de Bagnols entra dans l'église, et fut bien surpris de trouver le visage d'un capucin de ses parens dans celui que l'on prenoit pour le père Maillard. M. de Bagnols avertit la mère Angélique de son erreur, et l'assura que ce père étoit un fort bon religieux, et même dans le cœur assez ami de la vérité. Que fit la mère Angélique ? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les capucins furent conduits avec honneur de l'église dans le réfectoire, où ils trouvèrent un bon déjeuner qui les attendoit ; et qu'ils mangèrent de fort bon cœur, bénissant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, monsieur, comme vous avez traité Desmarêts, et comme vous avez toujours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le désordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils se disoient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut : s'ils vous étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appréhendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas assez, pour être savant,

(1) Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal. Elle étoit sœur

de M. Arnauld, docteur de sorbonne, et de M. d'Andilli.

d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs ; il falloit avoir lu Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions.

Je ne doute point que vous ne vous justifiez par l'exemple de quelque père : car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les pères ? Vous nous direz que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami ; et qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant de son siècle, depuis qu'il se fut jeté dans le parti d'Origène. Mais vous m'avouerez que ce n'est pas cette inégalité de sentimens qui l'a mis au rang des saints et des docteurs de l'église.

Et, sans sortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des romans, et qui confesse, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardiesse d'écrire sur les matières de la religion ! Dites-moi, monsieur, que faisoit dans le monde M. le Maître ? Il plaidoit, il faisoit des vers. Tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une lettre, qu'il a été dans le dérèglement, et qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matières de la grace ? Ho, ho ! direz-vous, il a fait auparavant une longue et sérieuse pénitence ; il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prés, à laver les vaisselles ; voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de saint Augustin. Mais, monsieur, vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarêts ; peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près, s'il avoit écrit en votre faveur. C'étoit là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par des romans et des comédies.

Enfin, je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages nous

sont défendus. Encore faut-il que l'esprit se délasse quelquefois. Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres. Et puis, à vous dire la vérité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient : il y a long-tems que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius ! Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos disquisitions, vos dissertations, vos réflexions, vos considérations, vos observations, on n'y trouvera aucune chose, sinon que les propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé ! messieurs, demeurez-en là : ne le dites plus. Aussi bien, à vous parler franchement, nous sommes résolus d'en croire plutôt le pape et le clergé de France, que vous.

Pour vous, monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussez votre ennemi à toute rigueur : examinez chrétiennement ses mœurs et ses livres : feuillotez les registres du châtelet : employez l'autorité de saint Bernard, pour le déclarer visionnaire : établissez de bonnes règles pour nous aider à reconnoître les fous ; nous nous en servirons en tems et lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur-tout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les *lettres provinciales*. Ce seroit une étrange vision que celle-là. Je vois bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire. L'enjouement de M. Pascal a plus servi à votre parti que tout le sérieux de M. Arnauld. Mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère. Vous retombez dans les froides plaisanteries des *enluminures*. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable, quand vous dites, sur une exclamation que fait M. Chamillard, que *son grand O n'est qu'un o en chiffre*, et quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, *de peur d'être un docteur*

à la douzaine. On voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant : mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez-vous donc sur le sérieux ; remplissez vos lettres de longues et doctes périodes ; citez les pères ; jetez-vous souvent sur les injures, et presque toujours sur les antithèses. Vous êtes appelé à ce style. Il faut que chacun suive sa vocation.

Je suis, etc.

PREMIÈRE RÉPONSE
A LA LETTRE PRÉCÉDENTE,

Par M. DUBOIS.

MONSIEUR,

J'AI lu ce que vous répondez à l'auteur des *Hérésies imaginaires* et des *Visionnaires*. Vous déclarez d'abord que vous ne prenez point de parti entre lui et Desmarêts. Je vous déclare aussi que je n'y en prends point; mais je ne veux pas dire, comme vous, *que je laisse à juger au monde quel des deux est visionnaire*. Je ne voudrois pas que le monde crût que je ne susse pas faire un jugement si aisé; et que voyant d'un côté l'auteur des lettres qui ne cite que les saints pères, comme vous lui reprochez, et de l'autre côté Desmarêts qui ne dit que des folies, je ne pusse pas discerner que c'est ce dernier qui est le *visionnaire* et le fanatique. Mais cela ne doit pas vous faire croire que je *prends parti*, puisque c'est au contraire une preuve que je n'en prends point, et que je suis seulement pour la vérité.

Je vous dirai donc, sans aucun intérêt particulier, que le monde rit de vous entendre parler si négligemment d'un ouvrage qui a été généralement approuvé, et qui ne pouvoit pas manquer de l'être sous le nom de tant de saints pères qui le remplissent de leurs plus beaux sentimens. " J'ai vu vos lettres, dites-vous, avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me

“ sembloient bien ou mal écrites.” C’est-à-dire, selon que vous étiez de bonne ou mauvaise humeur. Mais je ne m’arrête point à cela, et je crois que c’est seulement un préambule pour venir à votre but, qui est de venger la *poésie* d’un affront que vous prétendez qu’elle a reçu. “ Le crime du poète, dites-vous “ à tout Port-Royal, vous a irrités contre la poésie.”

Mais, monsieur, s’il se trouvoit qu’en effet on ne l’eût point offensée, n’auroit-on pas grand sujet de se moquer des efforts que vous faites pour la défendre? Voyez donc tout à loisir si on peut lui avoir fait quelque outrage, puisqu’on n’a pas seulement parlé d’elle. On n’a pas nommé la *poésie* dant toute la lettre; et tout ce qu’on y dit ne regardant que les poètes de théâtre, si c’est une injure, elle ne peut offenser que la comédie seulement, et non pas la poésie. Croyez-vous que ce soit la même chose, et prenez-vous ainsi l’espèce pour le genre?

On voit bien dès-là que vous êtes un poète de théâtre, et que vous défendez votre propre cause; car vous auriez vu plus clair dans celle d’un autre, et vous n’auriez pas confondu deux choses qui sont aussi différentes que le bien et le mal. Mais enfin, puisqu’on a seulement parlé des poètes de théâtre, qu’a-t-on dit contre eux qui puisse vous mettre si fort en colère? On les a appelés *empoisonneurs des âmes*. C’est ce qui vous offense, et je ne sais pourquoi; car jusqu’ici les poètes n’ont point accoutumé de s’en offenser. Peut-être avez-vous oublié, en écrivant votre lettre, que la comédie n’a point d’autre fin que d’inspirer des passions aux spectateurs, et que les passions, dans le sentiment même des philosophes païens, sont les maladies et les poisons des âmes.

Au moins apprenez-moi comme il faut agir avec vous; car je vois qu’on vous fâche quand on dit que les poètes *empoisonnent*; et je crois qu’on vous fâcheroit encore davantage, si l’on vous disoit que vous *n’empoisonnez point*; que votre muse est une innocente;

qu'elle n'est pas capable de faire aucun mal ; qu'elle ne donne pas la moindre tentation ; qu'elle ne touche pas seulement le cœur, et qu'elle le laisse dans le même état où elle le trouve.

Ce discours vous devoit flatter bien sensiblement, puisqu'il est tout contraire à celui qui vous a si rudement choqué. Mais, si je ne me trompe, il vous déplaît encore plus que tout ce qu'a pu dire l'auteur des lettres ; et peut-être voudriez-vous à présent ne vous être pas piqué si mal à propos de ce qu'il a dit que les poètes de théâtre sont des *empoisonneurs d'ames*.

Je ne pense pas aussi que ces poètes s'en offensent, et je crois qu'après vous il n'y en a point qui ne sachent que l'art du théâtre consiste principalement dans la composition de ces *poisons spirituels*. N'ont-ils pas toujours nommé la comédie *l'art de charmer* ? et n'ont-ils pas cru, en lui donnant cette qualité, la mettre au-dessus de tous les arts ? Ne voit-on pas que leurs ouvrages sont composés d'un mélange agréable d'intrigues, d'intérêts, de passions et de personnes, où ils ne considèrent point ce qui est véritable, mais seulement ce qui est propre pour toucher les spectateurs, et pour faire couler dans leurs cœurs des passions qui les *empoisonnent* de telle sorte, qu'ils s'oublient eux-mêmes, et qu'ils prennent un intérêt sensible dans des aventures imaginaires ?

Mais cet *empoisonnement* des cœurs qui les rend ou gais ou tristes, au gré des poètes, est le plus puissant effet de la comédie ; et les poètes n'ont garde de s'offenser, quand on leur dit qu'ils *empoisonnent*, puisque c'est leur dire qu'ils excellent dans leur art, et qu'ils font tout ce qu'ils veulent faire.

Pourquoi donc trouvez-vous si mauvais ce que tous les autres ne trouvent point désagréable ? Et pourquoi n'avez-vous pu souffrir que l'auteur des lettres ait dit en passant que les pièces de théâtre sont horribles, *étant considérées selon les principes de la religion chrétienne et les règles de l'évangile* ? Il me semble que la vérité et la politique devoient vous

obliger de souffrir cela patiemment. Car enfin, puisque tout le monde sait que l'esprit du christianisme n'agit que pour éteindre les passions, et que l'esprit du théâtre ne travaille qu'à les allumer, quand il arrive que quelqu'un dit assez rudement que ces deux esprits sont contraires, il est certain que le meilleur pour les poètes, c'est de ne point répondre, afin qu'on ne réplique pas ; et de ne point nier, afin qu'on ne prouve pas plus fortement ce qu'on avoit seulement proposé.

Est-ce que vous croyez que l'auteur des lettres ne puisse prouver ce qu'il avance ? Pensez-vous que dans l'évangile, qui condamne jusqu'aux paroles oisives, il ne puisse trouver la condamnation de ces paroles enflammées, de ces accens passionnés, et de ces soupirs ardents qui font le style de la comédie ? Et doutez-vous qu'il ne soit bien aisé de faire voir que le christianisme a de l'horreur pour le théâtre, puisque d'ailleurs le théâtre a tant d'horreur pour le christianisme ?

L'esprit de pénitence qui paroît dans l'évangile ne fait-il pas peur à ces esprits enjoués qui aiment la comédie ? Les vertus des chrétiens ne sont-ce pas les vices de vos héros ? Et pourroit-on leur pardonner une patience et une humilité évangélique ? La religion chrétienne, qui règle jusqu'aux desirs et aux pensées, ne condamne-t-elle pas ces vastes projets d'ambition, ces grands desseins de vengeance, et toutes ces aventures d'amour, qui forment les plus belles idées des poètes ? Ne semble-t-il pas aussi que l'on sorte du christianisme, quand on entre à la comédie ? On n'y voit que la morale des païens, et l'on n'y entend que le nom des faux dieux.

Je ne veux pas pousser ces raisons plus loin ; ce que j'en ai dit est seulement pour vous faire connoître à quoi vous vous exposez d'écrire contre l'auteur des lettres, qui peut bien en dire davantage, lui qui sait les pères, et qui les cite si à propos.

Vous eussiez mieux fait sans doute de ne point re-

lever ce qu'il a dit, et de laisser tout tomber sur Desmarêts, à qui on ne pouvoit parler moins fortement, puisqu'il est assez *visionnaire* pour dire lui-même qu'il a fait les aventures d'un roman avec l'esprit de la grace, et pour s'imaginer qu'il peut traiter les mystères de la grace avec une imagination de roman.

Vous deviez, ce me semble, penser à cela, et prendre garde aussi à qui vous aviez à faire, parce qu'il y a des gens de toute sorte. Ce que vous dites seroit bon de poëte à poëte ; mais il n'est rien de moins judicieux que de le dire à l'auteur des lettres, et à ceux que vous joignez avec lui.

Ce sont des *solitaires*, dites-vous, *des austères qui ont quitté le monde* ; et parce qu'ils ont écrit cinq ou six mots contre la comédie, vous invectivez aussitôt contre eux, et vous irritez cette austérité chrétienne, qui pourroit vous dire des vérités dont vous seriez peu satisfait.

Je ne comprends point par quelle raison vous avez voulu leur répondre, et il me semble qu'un poëte un peu politique ne les auroit pas seulement entendus. Est-ce que vous ne voulez pas qu'il soit permis à qui que ce soit de parler mal de la comédie ? Entreprenez-vous tous ceux qui ne l'approuveront pas ? Vous aurez donc bien des apologies à faire, puisque tous les jours les plus grands prédicateurs la condamnent publiquement aux yeux des chrétiens, et à la face des autels.

Mais vous n'avez pas songé à tant de choses ; et vous êtes venu dire tout d'un coup : " Qu'est-ce que " les romans et les comédies peuvent avoir de commun avec le jansénisme ? " Rien du tout, monsieur ; et c'est pourquoi vous ne devez pas trouver fort étrange si le jansénisme n'approuve pas la comédie. Ce n'est pas, après tout, que l'auteur des lettres ait rien dit que vous ne disiez encore plus fortement ; et vous prouvez positivement tout ce qu'il avance, quoique vous ayez dessein de prouver le contraire.

Il dit que les poètes de théâtre ne travaillent pas selon les règles de l'évangile, et vous soutenez qu'on leur a bâti des temples, dressé des autels, et élevé des statues ; il faut donc conclure que les poètes ont rendu les peuples idolâtres, et qu'eux-mêmes ont été les idoles. Peut-on dire plus fortement qu'ils sont des *empoisonneurs publics*, et que leurs ouvrages sont *horribles*, étant considérés selon les principes de la religion et les règles de l'évangile ?

Tout ce que vous dites ensuite, vos raisonnemens, vos comparaisons, vos histoires et vos railleries sont des preuves particulières de ce que l'auteur des lettres n'a dit qu'en général ; et il n'y a personne qui n'en pût dire bien davantage, s'il vouloit juger des autres poètes par vous-même.

Que pensez-vous qu'on puisse croire de votre esprit, quand on vous entend parler des saints pères avec un esprit si outrageant, et quand vous dites à tout le Port-Royal : " Qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les pères ? " Comme si les pères étoient de faux témoins, et qu'ils fussent capables de dire toutes choses ! Ils ne disent pourtant pas que la comédie soit une occupation chrétienne, et vous ne trouverez pas non plus dans leurs livres cette manière méprisante dont vous traitez les saints que l'église honore. Mais vous croyez avoir grande raison, et vous apportez l'exemple de saint Jérôme, comme si ceux de Port-Royal avoient dessein de s'en servir pour justifier une prétendue contradiction dont vous accusez leur conduite. " Vous nous direz, leur dites-vous, que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus " savant homme de son siècle, tant qu'il a été son " ami ; et qu'il traita le même Rufin comme le plus " ignorant homme de son siècle, depuis qu'il se fut " jeté dans le parti d'Origène. " Vous devinez mal, ils ne vous diront point cela ; ce n'est point leur pensée ; c'est la vôtre : mais quand ils auroient voulu dire une si mauvaise raison, et d'une manière si injurieuse à saint Jérôme, vous deviez attendre qu'ils

l'eussent dite ; et alors vous auriez eu raison de vous railler d'eux, au lieu qu'ils ont raison de se moquer de vous.

Après ce raisonnement, vous en faites un autre pour justifier la comédie, et il y a plaisir de vous le voir pousser à votre mode. Vous croyez qu'il est invincible ; et parce que vous n'en voyez pas la réponse, vous ne pouvez concevoir qu'il y en ait. Vous la demandez hardiment à l'auteur des lettres, comme s'il ne pouvoit la donner, et comme s'il étoit impossible de savoir ce que vous ne savez pas. “ Saint Augustin, dites-vous, s'accuse de s'être laissé attacher à la comédie ; qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut point aller à la comédie ? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir au chant de l'église : est-ce à dire qu'il ne faut point aller à l'église ? ”

Ce raisonnement prouve invinciblement ce que vous dites six ou sept lignes plus haut, que vous n'êtes point théologien. On ne peut pas en douter après cela ; mais on doutera peut-être si vous êtes chrétien, puisque vous osez comparer le chant de l'église avec les déclamations du théâtre.

Qui ne sait que la divine psalmodie est une chose si bonne d'elle-même qu'elle ne peut devenir mauvaise que par le même abus qui rend quelquefois les sacremens mauvais ? Et qui ne sait au contraire que la comédie est naturellement si mauvaise, qu'il n'y a point de détour d'intention qui puisse la rendre bonne ?

Avec quel esprit avez-vous donc joint deux choses plus contraires que n'étoient l'arche d'alliance et l'idole de Dagon, et qui sont aussi éloignées que le ciel l'est de l'enfer ? Quoi ! vous comparez l'église avec le théâtre, les divins cantiques avec les cris des bacchantes, les saintes écritures avec des discours impudiques, les lumières des prophètes avec des imaginations de poètes, l'esprit de Dieu avec le dé-

mon de la comédie ? Ne rongissez-vous pas et ne tremblez-vous pas d'un excès si horrible ?

Non, vous n'en êtes pas seulement ému, et votre muse n'a point peur de cette effroyable impiété, ni des effets malheureux qu'elle peut produire. " Nous ne trouvons pas étrange, dites-vous, que vous damniez les poètes ; ce qui nous surprend, c'est " que vous voulez empêcher les hommes de les honorer." C'est-à-dire, que ce misérable honneur que vous cherchez parmi les hommes vous est plus précieux que votre salut. Vous ne trouvez pas étrange qu'on vous damne, vous ne pouvez souffrir qu'on ne vous estime pas. Vous renoncez à la communion des saints, et vous n'aspirez qu'aux partages des *Sophocles* et des *Virgiles*. Qu'on dise de vous tout ce qu'on voudra, mais qu'on ne dise point que vous n'avez pas quelques étincelles de ce feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité. Vous ne craignez point de mourir comme eux, après avoir vécu comme eux, et vous ne pensez pas au misérable état de ces malheureux génies que vous regardez avec tant d'envie et d'admiration. Ils brûlent perpétuellement où ils sont, et on les loue seulement où ils ne sont pas.

C'est ainsi que les saints pères en parlent : mais il vous importe peu de ce qu'ils disent ; ce ne sont point vos auteurs, et vous ne les citez que pour les accuser. Vous n'avez cité saint Jérôme que pour faire voir qu'il avoit l'esprit inégal ; vous n'avez cité saint Augustin que pour faire voir qu'il avoit le cœur trop sensible ; et vous ne citez saint Grégoire de Nazianze que pour abuser de son autorité en faveur de la comédie. " Saint Grégoire de Nazianze, dites-vous, n'a pas fait difficulté de mettre la passion de " Notre-Seigneur en tragédie." Mais, quoi qu'il en soit, si vous prétendez vous servir de cet exemple, il faut vous résoudre à passer pour un poète de la passion, et à renoncer à toute l'antiquité païenne. Voyez donc ce que vous avez à faire. Voulez-vous quitter ces grands héros ? Voulez-vous abandonner

ces fameuses héroïnes ? Si vous ne le faites, saint Grégoire de Nazianze ne sera rien pour vous, et vous l'aurez cité contre vous-même. Si vous ne suivez son exemple, vous ne pouvez employer son autorité, et vous ne sauriez dire que, parce qu'il a fait une tragédie sainte, il vous est permis d'en faire de profanes. Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que la poésie est bonne d'elle-même ; qu'elle est capable de servir aux divins mystères ; qu'elle peut chanter les louanges de Dieu, et qu'elle seroit très-innocente, si les poètes ne l'avoient point corrompue.

Cette seule raison détruit tous les faux raisonnemens que vous faites, et que vous concluez, en disant à tous les gens de Port-Royal, *que le crime du poète les a irrités contre la poésie*. On voit bien que vous avez voulu faire une pointe : mais vous l'avez faite de travers, et vous deviez dire au contraire que le crime de la poésie les a irrités contre le poète ; car ils n'ont parlé que des poètes profanes, qui abusent de leur art, et ils n'ont rien dit qui pût offenser la poésie. Ils savent qu'elle n'est point mauvaise de sa nature, et qu'elle est sanctifiée par les prophètes, par les patriarches, et par les pères. David, Salomon, saint Prosper, ont fait des poésies ; et, à leur exemple, ceux de Port-Royal en font aussi. Ils ont mis en vers français les plus augustes mystères de la religion chrétienne, les plus saintes maximes de la morale chrétienne, les hymnes, les proses, les cantiques de l'église, et ils ont fait de saints concerts, que les fidèles chantent, et que les anges peuvent chanter.

Il n'y a donc point de conséquence ni de proportion de ce qu'ils font avec ce qu'ils condamnent ; et c'est vainement que vous tâchez d'y en trouver, et que vous comparez la conduite de M. le Maître avec celle de Desmarêts. En vérité, vous ne pouvez rien faire de plus contraire à cette gloire que vous poursuivez si ardemment : car quelle estime peut-on avoir pour vous, quand on voit que vous comparez

si injustement deux personnes dont les actions sont autant opposées qu'elles le peuvent être.

Tout le monde sait que M. le Maître a fait des plaidoyers que les jurisconsultes admirent, où l'éloquence défend la justice, où l'écriture instruit, où les pères prononcent, où les conciles décident. Et Et vous comparez ces plaidoyers aux romans de Desmarêts, qu'on ne peut lire sans horreur, où les passions sont toutes nues, et où les vices paroissent effrontément et sans pudeur.

Pour qui pensez-vous donc passer, et quel jugement croyez-vous qu'on fasse de votre conduite, quand vous offensez tous les juges en comparant le palais avec le théâtre, la jurisprudence avec la comédie, l'histoire avec la fable, et un très-célèbre avocat avec un très-mauvais poëte ?

Pouvez-vous dire que M. le Maître a fait dans sa retraite *tant de traductions des pères*, et le comparer avec Desmarêts qui fait gloire de ne rien traduire, et qui ne produit que des visions chimériques ? Il faut pourtant que vous acheviez cette comparaison si odieuse à tout le monde ; et parce que Desmarêts avoue des crimes qu'il ne peut nier, vous en accusez aussi M. le Maître ; vous abusez indignement de son humilité qui lui a fait dire qu'il avoit été dans le dérèglement, et vous ne prenez pas garde que ce qu'il appelle dérèglement, c'est ce que vous appelez souverain bien ; c'est cet honneur du siècle que vous cherchez avec tant de passion, et qu'il a fui avec tant de force. Il s'est dérobé à la gloire du monde qui l'environnoit ; et il est vrai que, pour s'en éloigner davantage, il a fait toutes les actions qui lui sont le plus contraires.

Mais s'il a *béché la terre*, comme vous dites, avec quel esprit osez-vous en parler comme vous faites ? Et quel sentiment pouvez-vous avoir des vertus chrétiennes, puisque vous raillez publiquement ceux qui les pratiquent ? Vous parleriez sérieusement et avec éloge de ces anciens Romains qui savoient cul-

tiver la terre et conquérir les provinces, que l'on voyoit à la tête d'une armée, après les avoir vus à la queue d'une charrue ; et vous vous moquez d'un chrétien qui a *béché la terre* avec la même main dont il a écrit les vies des saints et les traductions des pères. Vous ne sauriez voir, sans rire, un homme véritablement chrétien, véritablement humble, et véritablement savant de cette science qui n'enfle point, qui n'empêchoit pas l'apôtre de travailler de ses mains au même tems qu'il prêchoit l'évangile.

Mais, après que vous avez bien raillé d'une *longue et sérieuse pénitence*, vous dites, pour achever votre comparaison, que Desmarêts *a peut-être plus fait que tout cela*. Je voudrois de tout mon cœur le pouvoir dire ; mais je me tromperois, et je le démentirois en le disant. Il n'a garde de se repentir d'avoir fait des romans, puisqu'il assure lui-même qu'il les a faits avec l'esprit de Dieu. Il proteste, en parlant de son roman (1) en vers, qui est rempli de fables impertinentes et de fictions impures, *que Dieu l'a si sensiblement assisté pour lui faire finir ce grand ouvrage, qu'il n'ose dire en combien peu de tems il l'a achevé*. Il attribue au Saint-Esprit tous les égaremens de son imagination. Il prend pour des grâces divines les corruptions, les profanations, et les violemens qu'il fait de la parole divine. Si on le veut croire, ce n'est plus lui qui parle, c'est Dieu qui parle en lui ; il est l'organe des vérités célestes et adorables : *c'est un David*, c'est un *prophète*, c'est un *Michaël*, c'est un *Eliacim*, c'est enfin tout ce qu'un fou s'imagine. Mais il ne se l'imagine pas seulement, il l'écrit, il l'imprime, il le publie ; et on le peut voir dans les endroits de ses livres que l'auteur des lettres a cités.

Si vous aviez fait réflexion sur toutes ces choses, je ne pense pas que vous eussiez pu comparer Desmarêts avec aucun des mortels. Il est sans doute incomparable, et il le dit lui-même ; et, s'élevant plus

(1) Clovis, ou la France chrétienne.

haut que l'apôtre n'a jamais été, il parle bien plus hardiment que lui des choses divines; il ne s'écrie point, *o altitudo!* rien ne l'épouvante, et il entre sans crainte dans les mystères incompréhensibles de l'Apocalypse. C'est son livre, il se plaît à dissiper par ses lumières les ombres mystérieuses que Dieu a répandues sur ces saintes vérités; et comme avec l'ombre et la lumière on fait toutes sortes de figures, aussi Desmarêts, avec le feu de son imagination et l'obscurité de l'Apocalypse, forme toute sorte de visions et de fantômes.

C'est ainsi qu'il a fait cette grande armée de *cent quarante-quatre mille personnes*, dont il parle tant dans *les avis du Saint-Esprit au roi*; et c'est ainsi qu'il a formé toutes ces conceptions chimériques et monstrueuses que l'auteur des lettres a rapportées, et que vous témoignez avoir lues.

Mais, en vérité, pouvez-vous les avoir lues, et parler de Desmarêts comme vous faites, le défendre publiquement, et inventer pour lui tant de fausses raisons? Ne craignez-vous point qu'on dise que vous êtes un soldat de son armée, et qu'on mette dans le rang de ses visions la comparaison que vous faites de M. le Maître avec lui? Je vois bien que tout vous est égal, la vérité et le mensonge, la sagesse et la folie, et qu'il n'y a rien de si contraire que vous n'ajustiez dans vos comparaisons.

Pour vos histoires, ellés sont poétiques; vous les avez accommodées au théâtre; et il n'y a personne qui ne sache que vous avez changé un cordelier en capucin. Mais cette fausseté, qui est si publiquement reconnue, et qui ôte la vraisemblance à tout le reste, décrédite encore moins votre histoire, que la conduite que vous attribuez à la mère Angélique. On voit bien que ce n'est pas elle qui parle, et que cette sainte religieuse étoit bien éloignée de penser à ce que vous lui faites dire dans un conte si ridicule. Aussi n'empêcherez-vous jamais par de telles suppositions, qu'il ne soit véritable que tous les religieux

ont toujours été bien reçus à Port-Royal ; et l'on n'a que trop de témoins de la charité et de la générosité avec laquelle on y a reçu les jésuites mêmes dans un tems où il sembloit qu'ils n'y étoient venus que pour voir les marques funestes des maux qu'ils y ont faits, et pour insulter à l'affliction de ces pauvres filles. On ne peut pas demander une plus grande preuve de l'hospitalité de Port-Royal, ni souhaiter une conviction plus forte de la fausseté de votre histoire. Je ne pense pas aussi que vous l'ayez dite pour la faire croire, mais seulement pour faire rire ; et vous n'avez été trompé qu'en ce que vous croyiez qu'on riroit de l'histoire, et qu'on ne rit que de celui qui l'a inventée.

On jugera si vos reproches sont plus raisonnables ; voici le plus grand que vous faites à ceux de Port-Royal, et pour lequel vous prétendez les rendre coupables des mêmes choses qu'ils condamnent dans les poètes de théâtre. “ De quoi vous êtes-vous avisés, leur dites-vous, de mettre en françois les comédies de Térence ? ” Ils se sont avisés, monsieur, d'instruire la jeunesse dans la langue latine, qui est nécessaire pour les plus justes emplois des hommes, et de donner aux enfans une traduction pure et chaste d'un auteur qui excelle dans la pureté de cette langue. Mais, vous-même, *de quoi vous êtes-vous avisé* de leur reprocher cette traduction plutôt que celle des autres livres de grammaire qu'ils ont donnés au public, puisqu'ils ont tous une même fin, qui est l'instruction des enfans, et qu'ils viennent d'un même principe, qui est la charité ?

Vous voulez abuser du mot de *comédies*, et confondre celui qui les fait pour le théâtre avec celui qui les traduit seulement pour les écoles : mais il y a tant de différence entre eux, qu'on ne peut pas tirer de conséquence de l'un à l'autre. Le traducteur n'a dans l'esprit que des règles de grammaire qui ne sont point mauvaises par elles-mêmes, et qu'un bon dessein peut rendre très-bonnes : mais le poète a bien

d'autres idées dans l'imagination ; il sent toutes les passions qu'il conçoit, et il s'efforce même de les sentir, afin de les mieux concevoir. Il s'échauffe, il s'emporte, il se flatte, il s'offense, et se passionne jusqu'à sortir de lui-même, pour entrer dans le sentiment des personnes qu'il représente. Il est quelquefois Turc, quelquefois Maure, tantôt homme, tantôt femme : et il ne quitte une passion que pour en prendre une autre. De l'amour il tombe dans la haine, de la colère il passe à la vengeance, et toujours il veut faire sentir aux autres les mouvemens qu'il souffre lui-même ; il est fâché quand il ne réussit pas dans ce malheureux dessein ; il s'attriste du mal qu'il n'a pas fait.

Quelquefois ses vers peuvent être assez innocens ; mais la volonté du poète est toujours criminelle : les vers n'ont pas toujours assez de charmes pour *empoisonner* ; mais le poète veut toujours qu'ils *empoisonnent* ; il veut toujours que l'action soit passionnée, et qu'elle excite du trouble dans le cœur des spectateurs.

Quel rapport trouvez-vous donc entre un poète de théâtre et le traducteur de Térence ? L'un traduit un auteur pour l'instruction des enfans, qui est un bien nécessaire ; l'autre fait des comédies, dont la meilleure qualité est d'être inutiles. L'un travaille à éclaircir la langue de l'église ; l'autre enseigne à parler le langage des fables et des idolâtres. L'un ôte tout le poison que les païens ont mis dans leurs comédies ; l'autre en compose de nouvelles, et tâche d'y mettre de nouveaux poisons. L'un enfin fait un sacrifice à Dieu, en travaillant utilement pour le bien de l'état et de l'église ; et l'autre fait un sacrifice au démon, comme dit Saint Augustin, en lui donnant des armes pour perdre les âmes. Cependant vous égalez ces deux esprits ; vous ne mettez point de différence entre leurs ouvrages, et vous obligez toutes les personnes justes de vous dire avec saint Jérôme, qu'il n'est rien de plus honteux que

de confondre ce qui se fait pour le plaisir inutile des hommes, avec ce qui se fait pour l'instruction des enfans : *Et quod in pueris necessitatis est, crimen in se facere voluptatis.*

Reconnoissez donc, monsieur, que la traduction de Térence est bien différente des comédies de Desmarêts, et qu'une traduction si pure, qui est une preuve de doctrine et un effet de charité, ne sauroit jamais être un fondement raisonnable du reproche que vous faites à ceux que vous attaquez.

Mais vous les accusez encore avec plus d'injustice et plus d'imprudence, quand vous leur dites : "En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius !" N'est-ce pas là un reproche bien judicieux ? Vous ne dites point que cette histoire soit fausse ; vous ne dites point qu'ils la rapportent mal, et vous les accusez seulement de l'avoir souvent rapportée. Mais je vous demande qui est le plus coupable, ou celui qui prêche toujours la vérité, ou celui qui résiste toujours à la vérité ; et qui doit-on accuser, ou le Port-Royal qui a dit tant de fois une histoire véritable, ou les ennemis de Port-Royal qui n'ont jamais répondu à cette histoire, et qui bien souvent ont fait semblant de ne la pas entendre ?

N'est-ce point cette surdité politique que vous trouvez si admirable dans les jésuites, et qui vous fait dire, "J'admirois en secret la conduite de ces pères, qui vous ont fait prendre le change, et qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles ?" On ne peut pas vous répondre plus doucement, qu'en disant qu'il est très-faux que les jésuites aient fait prendre le change à Port-Royal, et qu'au contraire le Port-Royal a toujours eu une constance invincible, en défendant la vérité contre tous ceux qui l'attaquent. Que si depuis quelque tems les écrits ne s'adressent pas directement aux jésuites, et s'ils ne sont plus, comme vous dites, que les spectateurs du combat, c'est parce qu'on les

a mis hors d'état de combattre. On a ruiné leur dessein ; on a découvert leur secret ; on a éclairci leurs équivoques ; on les a enfin réduits à ne plus répondre, et assurément vous n'avez rien à reprocher au Port-Royal de ce côté-là.

Vous tournez d'un autre, et vous dites à l'auteur des *Imaginaires* qu'il a affecté le style des *Provinciales*. C'est par là que vous commencez, et que vous finissez votre lettre. " Vous prétendez, lui dites-
" vous, prendre la place de l'auteur des petites lettres : je vois bien que vous voulez attraper ce
" genre d'écrire ; mais cet enjouement n'est point
" du tout votre caractère." Je ne vous réponds pas ce que tout le monde sait, que les sujets sont bien différens, et qu'un enjouement perpétuel seroit peut-être un aussi grand défaut dans les *Imaginaires*, comme il est une grande grace dans les *Provinciales*. Je vous demande seulement pourquoi vous jugez des intentions d'un auteur qui vous sont cachées, et pourquoi vous n'avez pas voulu juger des actions et des livres de Desmarêts qui sont visibles à tout le monde. Ce ne peut être que par une raison fort mauvaise pour vous. N'obligez personne à la découvrir, et ne dites point de vous-même que l'auteur des lettres a voulu écrire comme M. Pascal. Il n'a voulu faire que ce qu'il a fait ; il a voulu convaincre ses lecteurs de la fausseté d'une prétendue hérésie, et il les a convaincus d'une manière qui, sans comparaison, est forte, évidente, agréable, et très-facile.

On peut en juger par les efforts que vous avez faits contre lui, puisque vous avez été chercher des railleries jusques dans l'écriture sainte. " Jetez-
" vous sur les injures, lui dites-vous ; vous êtes appellé à ce style, et il faut que chacun suive sa vocation." Vous pensez donc que la vocation porte au mal et aux injures ? La Sorbonne diroit absolument que c'est une erreur : mais pour moi je dis seulement que c'est une mauvaise raillerie ; et peut-

être que vous serez plus touché d'avoir fait un mensonge ridicule, que d'avoir outragé la vérité.

Il paroît assez par la profession que vous faites, et par la manière dont vous écrivez, que vous craignez moins d'offenser Dieu, que de ne plaire pas aux hommes; puisque, pour flatter la passion de quelques uns, vous vous moquez de l'écriture, des conciles, des saints pères, et des personnes qui tâchent d'imiter leurs vertus.

Pour justifier la comédie, qui est une source de corruption, vous raillez la pénitence, qui est le principe de la vie spirituelle; vous riez de l'humilité que saint Bernard appelle la vertu de JESUS-CHRIST, et vous parlez, avec une vanité de païen, des actions les plus saintes et des ouvrages les plus chrétiens. Vous pensez qu'en nommant seulement les livres de Port-Royal, vous les avez entièrement détruits; et vous croyez avoir suffisamment répondu à tous les anciens conciles, en disant seulement qu'ils ne sont pas nouveaux.

Désabusez-vous, monsieur, et ne vous imaginez point que le monde soit assez injuste pour juger selon votre passion; il n'y a personne au contraire qui n'ait horreur de voir que votre haine va déterrer les morts, et outrager lâchement la mémoire de M. le Maître et de la mère Angélique par des railleries et des calomnies ridicules.

Mais, quoi que vous disiez contre des personnes d'un mérite si connu dans le monde et dans l'église, ce sera par leur vertu qu'on jugera de vos discours; on joindra le mépris que vous avez pour elles, avec les abus que vous faites de l'écriture et des saints pères; et l'on verra qu'il faut que vous soyez étrangement passionné, et que ceux contre qui vous écrivez soient bien innocens, puisque vous n'avez pu les accuser, sans vous railler de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, et de plus inviolable parmi les hommes, et sans blesser en même tems la raison, la justice, l'innocence et la piété.

SECONDE RÉPONSE

A LA LETTRE DE M. RACINE,

Par M. BARBIER D'AUCOURT.

MONSIEUR,

JE ne sais si l'auteur des *Hérésies imaginaires* jugera à propos de vous faire réponse. Je connois des gens qui auroient sujet de se plaindre, s'il le faisoit. Ils ont souffert avec patience qu'on ait répondu à M. Desmarêts, et je ne m'en étonne pas; un prophète mérite quelque préférence. Mais vous, monsieur, qui n'avez pas encore prophétisé, il y auroit de l'injustice à vous traiter mieux qu'on ne les a traités. Pour moi qui ne suis point de Port-Royal, et qui n'ai de part à tout ceci qu'autant que j'y en veux prendre, je crois que, sans vous faire d'affaire avec le père du Bosc, ni avec M. de Marandé, je vous puis dire un mot sur le sujet de votre lettre. J'espère que cela ne sera pas inutile pour en faire connoître le prix. Le monde passe quelquefois trop légèrement sur les choses; il est bon de les lui faire remarquer.

Vous avez grand soin, pour vous mettre bien dans l'esprit du lecteur, de l'avertir, avant toutes choses, que vous ne prenez point le parti de M. Desmarêts. C'est fort prudemment fait. Vous avez bien senti qu'il n'y a point d'honneur à gagner. Il commence à être connu dans le monde, et vous savez ce qu'on en a dit en assez bon lieu. Mais, sans mentir, cette prudence ne dure guère. Et comment peut-on dire dans les trois premières lignes d'une lettre, qu'on

ne se déclare point pour Desmarêts, et qu'on laisse à juger au monde lequel est le *visionnaire*, de lui ou de l'auteur des *Hérésies imaginaires* ? En vérité, tout homme qui peut parler de cette sorte est bien déclaré.

Cela n'étoit pas difficile à voir : mais l'envie de dire un bon mot vous a emporté ; et cette manière de dire à celui que vous attaquez, qu'il est *visionnaire*, vous a paru si heureuse et si galante, que vous n'avez su vous retenir.

Mais, monsieur, croyez-vous qu'il n'y ait qu'à dire des injures aux gens ? Et ne savez-vous pas qu'il y a un choix d'injures comme de louanges ; qu'il faut que les unes et les autres conviennent, et qu'il n'y a rien de si misérable que de les appliquer au hasard ? On a pu traiter Desmarêts de *visionnaire*, parce qu'il est reconnu pour tel, et qu'il a eu soin d'en donner d'assez belles marques. Vous voudriez bien lui faire avoir sa revanche ; mais la voie que vous prenez ne vous réussira pas. On dira que vous ne vous connoissez pas en *visionnaires*, et que si jamais vous le devenez, il y a sujet de craindre que vous ne le soyez long-tems avant que de vous en appercevoir. Tout le monde convient, jusqu'aux ennemis de Port-Royal, et aux jésuites mêmes, que l'auteur des *Hérésies imaginaires* n'a rien qui ressente la *vision*. On ne s'est encore guère avisé de l'attaquer sur cela ; et ceux mêmes qui l'ont accusé d'hérésie, se sont bien gardés de l'accuser d'extravagance. Car, en matière d'hérésie, il est plus aisé d'en faire accroire, et sur-tout quand il s'agit d'une hérésie aussi mince et aussi difficile à appercevoir que celle qu'on reproche aux jansénistes. Il y a peu de gens capables de démêler les choses ; on dispute, on embrouille ; l'accusateur se sauve dans l'obscurité. Mais, en matière de folie, dès qu'il y a une accusation formée, il est sûr qu'il y aura quelqu'un de condamné. Le monde s'y connoît ; il juge, il fait justice : mais il veut des preuves, et

des preuves qui concluent ; sinon votre accusation sans preuve devient une preuve contre vous.

Vous voilà donc, monsieur, réduit à la nécessité de prouver ce que vous avez avancé contre l'auteur des *Hérésies imaginaires* ; autrement vous voyez bien où cela va, et vous n'en serez pas quitte pour dire que vous n'avez point jugé, que vous vous êtes contenté de laisser à juger aux autres, et que vous n'avez point appliqué les règles que vous voulez qu'on établisse. Le monde entend ce langage ; et si vous n'avez que cela pour vous sauver, je vous tiens en grand danger.

Mais ce n'est pas votre manière que d'entrer dans le détail, et de vous embarrasser à chercher des preuves ; et cela est aisé à voir quand vous dites à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, que vous avez lu ses lettres, *tantôt avec plaisir, tantôt avec dégoût, selon qu'elles vous sembloient bien ou mal écrites*. Je vois bien ce que vous voulez qu'on entende par-là ; c'est-à-dire que vous louez ce qu'il y a de bon, et que vous blâmez ce qu'il y a de mauvais. Cette sorte de critique est fort prudente. Tant que vous parlerez comme cela, vous ne vous commettrez point. Toutefois vous prenez courage ; et pour faire voir que vous êtes homme de bon goût, et que vous vous y connoissez, vous vous avancez jusqu'à dire qu'il y a grande différence entre les *Imaginaires* et les *Lettres au provincial*. Voilà un grand effort de jugement, et qui vous a bien coûté ! Mais encore, monsieur, ne nous direz-vous rien de plus précis, et ne marquerez-vous point ce que vous trouvez à redire dans les *Hérésies imaginaires* ? Vous nous le faites attendre long-tems, et vous ne vous expliquez là-dessus que vers la fin de votre lettre. Mais enfin vous faites bien voir que vous savez approfondir quand il vous plaît. Veut-on donc savoir ce qu'il y a de mauvais dans les lettres de l'*Hérésie imaginaire* ? Le voici ; c'est que *les bons mots des Chamillards ne sont d'ordinaire que de basses allusions*,

comme quand on dit que le grand O de M. Chamillard n'est qu'un o en chiffre, et qu'il ne doit pas suivre le grand nombre, de peur d'être docteur à la douzaine. Il n'y a personne qui n'y fût attrapé ; et on ne se seroit jamais avisé qu'on pût trouver qu'il y a trop de pointes dans les épigrammes de Catulle, parce que celles de Martial en sont pleines. Quoi donc ! monsieur, est-il possible que vous n'ayez pas connu la différence qu'il y a des *Imaginaires* aux *Chamillards* ? et comment avez-vous pu croire qu'elles fussent du même auteur, et même que ces dernières vinssent de Port-Royal ? Faut-il donc que vous soyez si malheureux, que tous les efforts que vous avez faits contre les *Imaginaires* se réduisent à faire voir que vous n'êtes pas capable de connoître une différence aussi visible et aussi marquée que celle-là ? Je ne sais si cela ne feroit point entrer les gens en soupçon sur les louanges que vous donnez aux *Provinciales* : on croira que vous les louez sur la foi d'autrui, et que vous seriez peut-être aussi embarrassé à en marquer les beautés, que vous avez été peu heureux à trouver les défauts des *Hérésies imaginaires*. Quiconque aura bien senti les graces des premières, aimera celles-ci, et verra bien que s'il y a quelque chose qui se puisse soutenir auprès des *Provinciales*, ce sont les *Hérésies imaginaires*.

Il est certain que les *Petites lettres* sont inimitables. Il y a des graces, des finesses, des délicatesses qu'on ne sauroit assez admirer ; mais il est vrai aussi qu'il n'y a pas eu de sujet plus heureux que celui de M. Pascal. On n'en trouve pas toujours qui soient capables de ces sortes d'agréments ; et quoique ce soit une extravagance insigne que de prétendre qu'on soit obligé à la créance intérieure du fait de Jansénius, et qu'on puisse traiter comme hérétiques ceux qui n'en sont pas persuadés, cela ne se fait pas sentir et ne divertit pas comme les décisions des casuistes. C'est une grande faute de jugement de demander par-tout le même caractère et le même air ; et c'est

avec beaucoup de raison que l'auteur des *Hérésies imaginaires*, bien loin de vouloir attraper ce genre d'écrire, comme vous lui reprochez à perte de vue, a pris une manière plus grave et plus sérieuse. Cependant, lorsqu'il lui tombe quelque chose entre les mains, qui mérite d'être joué, peut-on s'y prendre plus finement, et y donner un meilleur tour ? Et quelque sujet qui se présente, peut-on démêler les choses embrouillées avec plus d'adresse et de netteté ? Peut-on mieux mettre les vérités dans leur jour ? Peut-on mieux pénétrer les replis du cœur humain, et en faire mieux connoître les ruses ?

Je ne prétends pas marquer tout ce qu'il y a de beau dans les lettres de l'*Hérésie imaginaire* ; cela seroit fort superflu pour les gens qui ont le goût bon, et fort peu utile pour les autres. Et pour vous, monsieur, je ne sais si vous en profiteriez. C'est une mauvaise marque de finesse de sentiment, que d'avoir confondu les *Chanillards* avec les *Hérésies imaginaires*, et les *Enluminures* avec l'*Onguent à la brûlure* ; et si vous avez en si peu de discernement en cela, il est difficile que vous en ayez beaucoup en d'autres choses.

D'ailleurs, je crois qu'on auroit de la peine à vous faire entendre raison sur le sujet de l'auteur des *Hérésies imaginaires* ; il vous a touché par où vous étiez le plus sensible. Le moyen de souffrir que l'on maltraite ainsi impunément les faiseurs de romans et les poètes de théâtre ? Il est aisé à voir que vous plaidez votre propre cause, et que ce que vous dites sur ce sujet ne vous a guère coûté. Cette tirade d'éloquence, ou plutôt ce lieu commun de deux pages, représente parfaitement un poète qui se fâche. Mais encore est-il bon de savoir pourquoi. Dites-nous donc, monsieur, prétendez-vous que les faiseurs de romans et de comédies soient des gens de grande édification parmi les chrétiens ? Croyez-vous que la lecture de leurs ouvrages soit fort propre à faire mourir en nous le vieil homme, à éteindre les

passions, et à les soumettre à la raison ? Il me semble qu'eux-mêmes s'en expliquent assez, et qu'ils font consister tout leur art et toute leur industrie à toucher l'ame, à l'attendrir, à imprimer dans le cœur de leurs lecteurs toutes les passions qu'ils représentent, c'est-à-dire, à rendre semblables à leurs héros ceux qui doivent regarder JÉSUS-CHRIST comme leur modèle, et se rendre semblables à lui. Si ce n'est là tout le contraire de l'Évangile, j'avoue que je ne m'y connois pas ; et il faut entendre la religion, comme Desmarêts entend l'Apocalypse, pour trouver mauvais qu'un théologien, étant obligé de parler sur cette matière, appelle ces gens-là des *empoisonneurs publics*, et tâche de donner aux chrétiens de l'horreur pour leurs ouvrages.

Mais bien loin que cela les offense, n'y trouvent-ils pas même quelque chose qui les flatte ? Et n'est-ce pas les louer selon leur goût, que de leur reprocher de faire ce qu'ils prétendent ? Les injures n'offensent que lorsqu'elles nous exposent au mépris, ou des autres, ou de nous-mêmes. Or personne ne croit qu'on ait droit de le mépriser, ni de se mépriser soi-même, pour pécher contre les règles contraires à celle qu'il s'est proposé de suivre. Ainsi nous voyons que ceux qui cherchent à s'agrandir dans le monde, ne s'offensent point des injures que leur disent les philosophes contemplatifs qui prêchent la vie retirée ; ils les regardent dans un ordre dont ils ne sont pas, et où l'on juge autrement des choses.

Voilà donc les bons poètes hors d'intérêt. Les autres devroient prendre peu de part à cette injure ; car ils *n'empoisonnent* guère ; ils ne sont coupables que par l'intention. Cependant ils murmurent par un secret dépit de voir qu'ils n'ont part qu'à la malédiction du péché, et qu'ils n'en recueillent point le fruit. On les reconnoît par là ; et je crois qu'on peut presque établir pour règle, que, dès qu'on en voit quelqu'un qui fait ces sortes de plaintes, on peut lire ses ouvrages en sûreté de conscience.

Que s'il y a quelque gloire à bien faire des comédies et des romans, comme il y en peut avoir, en mettant le christianisme à part, et à ne considérer que cette malheureuse gloire que les hommes reçoivent les uns des autres, et qui est si contraire à l'esprit de la foi, selon les paroles de JESUS-CHRIST, l'auteur des *Hérésies imaginaires* ne veut point la ravir à ceux à qui elle est due, quoiqu'à dire vrai, cette gloire consiste plutôt à se connoître à ces choses, et à être capable de les faire, qu'à les faire effectivement; elle ne mérite pas qu'on y emploie son tems et son travail; et s'il étoit permis d'agir pour la gloire, ce n'est pas celle-là qu'il faudroit se proposer. La véritable gloire, s'il y en a parmi les hommes, est attachée à des occupations plus sérieuses et plus importantes; car ils ont eu cette justice de régler les récompenses selon l'utilité des emplois, et ils savent bien faire la différence de ceux qui leur procurent des biens réels et solides, et de ceux qui ne contribuent qu'à leur divertissement. C'est ce qu'a voulu dire l'auteur des *Hérésies imaginaires*, quand il a dit que cette occupation étoit peu honorable, même devant les hommes.

Mais enfin il n'empêche pas qu'on ne connoisse ce qu'il y a de beau dans les ouvrages de Sophocle, d'Euripide, de Térence et de Corneille, et qu'on ne l'estime son prix. On peut même dire qu'il s'y connoît, qu'il sait les règles par où il en faut juger. Il n'ignore pas que ce qu'il y a de plus fin dans l'éloquence, les graces les plus naturelles, les manières les plus tendres et les plus capables de toucher, se trouvent dans ces sortes d'ouvrages. Mais c'est pour cela même qu'ils sont dangereux. Plus ceux qui les composent sont habiles, plus on a droit de les traiter d'*empoisonneurs*; et plus vous vous efforcez de les louer, plus vous les rendez dignes de ce reproche.

Que voulez-vous donc dire, et que prétendez-vous par cette grande exagération qui fait la moitié

de votre lettre ? Que signifient tous ces beaux traits :
 “ Que les romans et les comédies n’ont rien de com-
 “ mun avec le jansénisme ; qu’on se doit contenter
 “ de donner les rangs en l’autre monde, sans régler
 “ les récompenses de celui-ci ; qu’on ne doit point
 “ envier à ceux qui s’amuse à ces bagatelles, de
 “ misérables honneurs auxquels on a renoncé, etc.”
 pour ne rien dire du reste ; car il faudroit tout copier. En vérité, le zèle de la poésie vous emporte. Il est dangereux de s’y laisser aller ; on n’en revient pas comme on veut ; cela n’aide pas à penser juste ; et toute votre lettre se ressent de cette émotion qui vous a pris dès le commencement. Car, dites-moi, monsieur, à quoi songez-vous, quand vous avancez que si l’on concluoit “ qu’il ne faut pas aller à la
 “ comédie, parce que saint Augustin s’accuse de s’y
 “ être laissé attendrir, il faudroit aussi conclure de
 “ ce que le même saint s’accuse d’avoir trop pris de
 “ plaisir aux chants de l’église, qu’il ne faut plus
 “ aller à l’église ?” Quoi ! s’il faut quitter les choses qui sont mauvaises, et dont nous ne saurions faire un bon usage, faut-il aussi quitter les bonnes, parce que nous en pouvons faire un mauvais ? Est-ce ainsi que vous raisonnez ? Mais si cette fougue n’est pas heureuse pour le raisonnement, au moins elle sert à embellir les histoires, et il est aisé de connoître celles qui ont passé par les mains de ceux qui savent faire des desseins de romans.

On voit bien que vous avez travaillé à celle des deux capucins. Mais ce n’est pas assez ; il est juste que chacun profite de ce qui lui appartient, et que le monde sache ce qu’il y a de votre invention dans le récit de votre aventure. Je ne vous déroberai rien ; ce qui n’est point de vous est fort peu de chose, et vous allez être fort bien partagé.

Il est vrai, car j’ai eu soin de m’en informer, que deux capucins, dont l’un étoit parent de M. de Bagnols, vinrent un jour à Port-Royal demander l’hospitalité. On en donna avis à la mère Angé-

lique ; et comme on lui demanda si l'on ne leur feroit point quelque réception extraordinaire à cause de M. de Bagnols, elle répondit qu'on ne devoit rien ajouter pour cela à la manière dont on avoit accoutumé de recevoir les religieux, et que M. de Bagnols ne vouloit point qu'en sa considération on changeât même dans les moindres choses les pratiques du monastère.

Voilà, monsieur, comment la chose se passa : de sorte que cette imagination, que l'un des capucins fût le père Maillart ou Mulart ; cet empressement avec lequel la mère Angélique *court au parler* ; ce *cidre* et ce *pain des valets* mis à la place du *pain blanc* et du *vin des messieurs* ; cette reconnoissance du prétendu père Maillart en disant la messe ; tout cela est de votre crû, sans compter l'application des proverbes et les autres gentilleses de la narration.

Cela ne va pas mal pour une petite histoire ; et, sur ce pied-là, du moindre sujet du monde vous feriez un fort gros roman. Ce que j'y trouve à redire, c'est que la vraisemblance n'est pas tout-à-fait bien gardée, et qu'il eût été difficile qu'à Port-Royal, où l'on étoit bien averti que c'étoit le père Mulart, cordelier, qui avoit sollicité à Rome la constitution du pape Innocent X contre les cinq propositions, on eût pu prendre un capucin pour cet homme-là. Mais vous n'y regardez pas de si près ; et d'ailleurs c'est là tout le nœud de l'affaire. Car si ce capucin ne passe tantôt pour le père Mulart, et tantôt pour le parent de M. de Bagnols ; et si, selon cela, on ne lui fait boire tantôt du cidre, tantôt du *vin des messieurs*, à quoi aboutira l'histoire ? Il faut songer à tout. Vous aviez besoin de quelque chose qui prouvât qu'on a vu de tout tems ceux de Port-Royal louer et blâmer le même homme, selon qu'ils étoient contents ou mal satisfaits de lui. Car, en vérité, l'exemple de Desmarêts ne suffisoit pas ; et si vous prétendez qu'on l'ait loué pour une simple excuse de civilité que lui fait M. Pascal d'avoir crû qu'il étoit l'auteur

des apologies des jésuites, vous n'êtes pas difficile en panégyriques.

Pour l'histoire du volume de *Clélie*, peut-être qu'en réduisant tous les solitaires à un seul, qui n'étoit pas de ceux qu'on pouvoit appeller de ce nom-là, et le plaisir que vous supposez qu'ils prirent à se voir *traiter d'illustres*, à la complaisance qu'il ne put se défendre d'avoir pour un de ses amis qui lui envoya ce livre, et qui l'obligea de voir l'endroit dont il s'agit; peut-être, dis-je, que cette histoire approcheroit de la vérité: mais je ne vois pas qu'en cet état-là elle vous pût servir de grand'chose.

Que vous reste-t-il donc qui puisse donner quelque couleur aux reproches que vous faites à ceux de Port-Royal, de ne juger des choses que selon leur intérêt? "On a bien souffert, dites-vous, que M. le Maître ait fait des traductions et des livres sur "la matière de la grace; et on trouve étrange que "Desmarêts en fasse sur des matières de religion." Sans mentir, la comparaison est bien choisie. M. le Maître, après avoir passé plusieurs années dans une grande retraite, et dans la pratique de plusieurs exercices de pénitence et de piété chrétienne, et après avoir joint à ses talens naturels des connoissances qui le rendoient très-capable d'écrire sur les plus grandes vérités de la religion, ne s'en est pas toutefois jugé digne, par cette même humilité qui fait qu'il s'accuse de dérèglement, quoique même, avant sa retraite, sa vie eût toujours été fort réglée: il n'a jamais écrit sur la matière de la grace, et n'a rien entrepris que de simples traductions et des histoires pieuses. Et Desmarêts, après avoir passé sa vie à faire des romans et des comédies, a sauté tout d'un coup jusqu'au plus haut degré de la contemplation et de la spiritualité la plus fine; et, sur le témoignage qu'il a rendu lui-même qu'il étoit envoyé pour donner aux hommes l'intelligence des mystères, il a commencé par se mettre en possession du titre et du ministère de prophète, à établir le nouvel ordre des

victimes, à leur donner les règles de sa nouvelle théologie mystique, enfin à débiter cet amas et ce mélange horrible de profanations et d'extravagances qui paroissent dans ses ouvrages. Que dites-vous de ce parallèle ? Trouvez-vous que cette réserve et cette modestie si chrétienne de M. le Maître soit fort propre pour autoriser les égaremens de Desmarêts ? Je ne sais s'il vous saura bon gré de vous être avisé de cette comparaison. Il faut qu'il ait soin de se tenir toujours dans cette élévation de l'ordre prophétique, pour n'en pas sentir le mauvais effet ; et pour peu qu'il voulût revenir à la condition des autres hommes, il verroit que c'est un mauvais lustre pour lui que M. le Maître.

Vous voyez donc, monsieur, que vous ne faites rien moins que ce que vous prétendez ; et je ne pense pas que personne demeure convaincu, sur l'histoire des deux capucins, sur les louanges qu'on a données à M. Desmarêts, ni sur l'exemple de M. le Maître, que ceux de Port-Royal ne jugent que selon leurs intérêts. Votre première saillie vous a mis en malheur. Quand on est échauffé, on s'éblouit soi-même de ce qu'on écrit ; et l'on se persuade aisément que les choses sont bien prouvées, pourvu qu'elles soient soutenues d'amplifications et de lieux communs. Pour cela, vous vous en servez admirablement : Peut-on rien voir de mieux poussé que celui-ci ?

“ Qu'une femme fût dans le désordre, qu'un homme
“ fût dans la débauche, s'ils se disoient de vos amis,
“ vous espériez toujours de leur salut ; s'ils vous
“ étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils
“ fussent, vous appréhendiez toujours le jugement
“ de Dieu pour eux. Ce n'étoit pas assez, pour
“ être savant, d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir
“ lu tous les auteurs ; il falloit avoir lu Jansénius,
“ et n'y point avoir lu les propositions.”

Il ne manque rien à cela que d'être vrai. Mais nous en parlons bien à notre aise, nous qui le regardons de sang froid. Si nous étions piqués au jeu,

et que nous nous sentissions enveloppés dans la disgrâce commune des poètes de théâtre et des faiseurs de romans, cela nous paroîtroit vrai comme une démonstration mathématique. L'imagination change terriblement les objets. Quand on est plein de la douleur d'une telle injure, il n'est pas aisé de s'en défaire. On a beau parler d'autre chose, on ne songe qu'à celle-là, et l'on y revient toujours. Y a-t-il rien de plus naturel que cette demande qui sort de la plénitude de votre cœur ? " Enfin que faut-il que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages sont défendus ? " Il n'y a personne qui ne crût que c'est là la conclusion d'un discours qu'on auroit fait pour soutenir qu'il est permis de lire des romans et des comédies. Point du tout, il ne s'agit point de cela. Mais c'est un cœur pressé qui se décharge, et qui fait tout venir à son propos.

Cette question me fait souvenir de ce qu'un homme disoit à un évêque qui ne vouloit pas le recevoir aux ordres ? " Que voulez-vous donc que je fasse, monseigneur ? que j'aïlle voler sur les grands chemins ? " Cet homme ne connoissoit que deux conditions dans le monde, celle de *prêtre* et celle de *voleur de grands chemins*. Et vous, vous ne connoissez qu'une sorte de plaisir dans la vie, la lecture des romans et des comédies. Mon Dieu, monsieur, qu'il me semble que vous auriez de choses à faire avant que de songer à lire des romans ! Mais vous avez pris votre parti, et il y a grande apparence que vous n'en reviendrez pas sitôt. Je vois à peu près ce qu'il vous faut, et je ne m'étonne pas si les *dissertations* et les *dissertations* vous ennuiant. Vous n'avez pas besoin d'une fort grande soumission pour vous rapporter de tout cela au pape et au clergé de France. Ce n'est pas là ce qui vous intéresse. Vous trouverez bon tout ce que fera l'auteur des *Hérésies imaginaires* ; vous lui donnez tout pouvoir, et vous lui abandonnez même M. Desmarêts, pourvu qu'il ne lui porte point de coups qui puissent retomber sur les au-

res (car c'est là ce qui vous tient au cœur), et qu'il vous laisse jouir en paix de cette *petite étincelle du feu qui ébauffa autrefois les grands génies de l'antiquité*, qui vous est tombée en partage.

Mais, monsieur, il semble qu'un homme aussi tendre et aussi sensible que vous l'êtes, ne devrait songer qu'à vivre doucement, et à éviter les rencontres fâcheuses. Et comment est-ce que vous n'avez pas mieux aimé dissimuler la part que vous auriez pu prendre à l'injure commune, que de vous mettre au hasard de vous attirer une querelle particulière ? Cependant vous ne vous contentez pas d'attaquer celui dont vous croyez avoir sujet de vous plaindre ; vous étendez votre ressentiment contre tous ceux qui ont quelque liaison avec lui. Il semble qu'ils soient en communauté de péchés, et qu'en faisant le procès au premier qui se présente, on le fait à tous.

Voudriez-vous répondre comme cela pour tous vos confrères, et n'auriez-vous point assez de votre iniquité à porter ? Il est vrai que si vous ne vous étiez avisé de cet expédient, votre lettre aurait été un peu courte. Il a fallu mettre tous les jansénistes en un, et même avoir recours à des choses où ils n'ont point de part, pour trouver de quoi la grossir. Encore avec tout cela n'avez-vous pas eu grand'chose à dire ; et peut-être qu'après avoir bien tout considéré, on trouvera que vous n'avez rien dit. Vous voyez bien à quoi se réduit ce que nous avons vu de votre lettre jusqu'ici. Et croyez-vous encore dire quelque chose quand vous alléguez la traduction de Térence ? N'est-ce pas un beau moyen pour repousser le reproche d'*empoisonneurs*, et pour rendre ceux de Port-Royal coupables du mal que ce livre peut faire, que de dire qu'ils ont tâché d'y apporter le remède, et qu'ils ont pris pour cela la meilleure voie qu'on pouvoit prendre ? Les comédies de Térence sont entre les mains de tout le monde, et particulièrement de ceux qui apprennent la langue latine. Il faut qu'ils passent par là, c'est une nécessité qu'on

ne sauroit éviter. On l'a même reconnu au concile de Trente ; et dans l'Index des livres défendus, on a excepté expressément ceux que le besoin qu'on a d'apprendre le latin a rendus nécessaires. Que peut-on donc faire de mieux pour les jeunes gens qui ont ce livre entre les mains, et qui tâchent de l'entendre, que de leur donner une traduction qui le leur explique de telle sorte qu'elle les fasse passer par-dessus les endroits qui seroient capables de les corrompre, qui leur ôte de devant les yeux tout ce qu'il a de trop libre, et qui supprime à ce dessein des comédies tout entières ? S'il y en a qui s'attachent à ce livre par le plaisir qu'ils y prennent, sans se mettre en peine du péril où ils s'exposent, on ne sauroit les en empêcher. Mais peut-on nier que cette traduction ne soit un excellent moyen pour conserver la pureté, l'innocence de ceux qui, ne cherchant dans cet ouvrage que ce qu'on y doit chercher, qui est d'y prendre une teinture de l'air et du style de cet auteur, et d'y apprendre la pureté de sa langue, se tiennent à ce que la traduction leur explique, et sont détournés de lire le reste où le secours de cette traduction leur manque, par la peine qu'ils auroient à l'entendre ? Que peut-on donc dire de celui qui, pour avoir un prétexte de traiter d'*empoisonneur* l'auteur de cette traduction, et d'envelopper dans ce reproche tous ceux de Port-Royal, selon le nouveau privilège qu'il se donne, tâche lui-même d'*empoisonner* un dessein qui n'est pas seulement très-innocent, mais qui est encore très-louable et très-utile ?

Vous avez bien connu qu'il y avoit là un peu de mauvaise foi ; et c'est pour cela que vous avez voulu essayer de prévenir la réponse qu'on vous pourroit faire. Mais vous vous y prenez d'une manière qui mérite d'être remarquée. Vous vous êtes souvenu qu'on avoit dit quelque part, " que le soin qu'on prend de couvrir des passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses : "

et sans savoir trop bien ce que cela signifie, vous avez cru que vous vous sauveriez par-là, comme-si, en retranchant les libertés des comédies de Térence, on avoit rendu les passions qui y sont représentées plus dangereuses, en les couvrant d'un voile d'honnêteté.

C'est le plus grand hazard du monde, quand on applique bien ce qu'on n'entend pas ; *couvrir les passions d'un voile d'honnêteté*, ce n'est pas ôter d'un livre ce qu'il y a d'impur et de deshonnête. Un même livre peut avoir des endroits trop libres, et d'autres où les passions soient *couvertes d'un voile d'honnêteté*, c'est-à-dire où elles soient exprimées par des voies qui ne blessent point la pudeur ni la bienséance, qui fassent beaucoup entendre en disant peu, et qui, sans rien perdre de ce qu'elles ont de doux et de capable de toucher, leur donnent encore l'agrément de la retenue et de la modestie. Ce ne sont pas ces endroits deshonnêtes qui empêchent le mal que ceux-ci peuvent faire. Ce seroit un plaisant scrupule, que de n'oser les ôter, de peur de rendre le livre plus dangereux ; et je ne connois que vous qui les y voulussiez remettre par principe de conscience.

Mais d'ailleurs ce n'est pas par ces passions couvertes et déguisées, que Térence est dangereux, surtout dans les comédies qu'on a traduites : il y a des délicatesses admirables ; mais elles ne sont pas de ce genre-là ; et dès qu'on en a retranche ce qu'il y en a de trop libre, il n'est plus capable de nuire.

Je pourrois ajouter à cela, qu'encore que toutes les comédies soient dangereuses, et qu'il fût à souhaiter qu'on les pût supprimer toutes, celles des anciens le sont beaucoup moins que celles qu'on fait aujourd'hui. Ces dernières nous émeuvent d'ordinaire tout autrement, parce qu'elles sont prises sur notre air et sur notre tour ; que les personnes qu'elles nous représentent sont faites comme celles avec qui nous vivons ; et que presque tout ce que nous y voyons, ou nous prépare à recevoir les impressions

de quelque chose de semblable que nous trouverons bientôt, ou renouvelle celles que nous avons déjà reçues.

Mais nous retomberions insensiblement sur un sujet qui vous importune, et vous ne prenez pas plaisir qu'on parle contre les comédies et les romans. D'ailleurs je vois que vous n'aimez pas qu'on soit long-tems sur une même matière. C'est ce qui vous a dégoûté des écrits de Port-Royal, et qui fait que vous vous plaignez qu'ils ne disent plus rien de nouveau. Cela ne me surprend point. Je commence à connoître votre humeur. Vous jugez à peu près de ces écrits comme des romans ; vous croyez qu'ils ne sont faits que pour divertir le monde, et que, comme il aime les choses nouvelles, on doit avoir soin de n'y rien dire que de nouveau. Il y a d'autres gens qui les lisent dans une disposition un peu différente de la vôtre. Ils y cherchent l'éclaircissement des contestations. Ils tâchent à profiter des vérités dont on se sert pour soutenir la cause que l'on défend. Ils remarquent comment on démêle les difficultés et les équivoques. Ils sont surpris d'y voir que, tandis que ceux qui disent que les propositions sont dans Jansénius demeurent sans preuve sur une chose dont les yeux sont jugés, ceux qui nient qu'elles y soient, quoiqu'ils fussent déchargés de la preuve, selon la règle de droit, ont prouvé cent et cent fois cette négative d'une manière invincible. Enfin ils aiment à voir dissiper tout ce qu'on allègue pour la créance du fait de *Jansénius*, en le réduisant à l'espèce de celui d'*Honorius* ; et au lieu que la répétition de cette histoire vous ennuie, ils voient avec plaisir qu'il n'y a qu'à la répéter pour faire évanouir le fantôme de la *nouvelle hérésie* toutes les fois qu'on le ramène. N'est-il pas vrai, monsieur, que vous avez bien de la peine à comprendre comment il peut y avoir des gens de cette humeur-là ? Quoi ! on ne se lasse point de lire les écrits de théologie *pleins de longues et de doctes périodes*, où l'on

ne fait que *citer les pères*, et où l'on justifie sa conduite par leurs exemples ? on peut souffrir des gens qui trouvent dans les pères tout ce qu'ils veulent, qui examinent chrétiennement les mœurs et les livres, et qui vont chercher dans *saint Bernard* et dans *saint Augustin* des règles pour discerner ceux qui sont véritablement sages d'avec ceux qui ne le sont pas ?

Je crois, monsieur, qu'il est bon de vous avertir que si les meilleurs amis de ceux de Port-Royal les vouloient louer, ils ne diroient que ce que vous dites. Je vois bien que vous n'y prenez pas garde ; et sous ombre qu'on ne loue point de cette sorte ni les romans ni ceux qui les font, vous croyez ne les point louer. Voilà ce que c'est que de vous être rempli la tête de ces belles idées. Vous ne concevez rien de grand que ces sortes d'ouvrages et leurs auteurs, et vous ne connoissez point d'autres louanges que celles qui leur conviennent. Cet entêtement pourroit bien vous jouer quelque mauvais tour, et vous ne feriez pas mal de vous en défaire. Mais au moins, tant qu'il durera, prenez bien garde qui vous louerez ; autrement, en pensant louer quelque père de l'église, ou quelque théologien, vous courez risque de faire insensiblement l'éloge de la Calprenède. Cela vaut la peine que vous y songiez.

Cependant, monsieur, je crois que l'auteur des *Imaginaires* peut se tenir en repos, et qu'à moins qu'il ne se fasse en vous un changement aussi prompt et aussi extraordinaire que celui qui s'est fait dans M. Desmarêts, vous ne lui ferez pas grand mal, non plus qu'à tous les autres que vous intéressez dans la querelle que vous lui faites. Vous auriez pu chercher quelque autre voie pour arriver à la gloire ; et quand vous y aurez bien pensé, vous trouverez, sans doute, que celle-ci n'est pas la plus aisée ni la plus sûre.

Ce premier avril 1666.

SECONDE LETTRE
DE M. RACINE

EN RÉPONSE

A celles de MM. Dubois et Barbier d'Aucourt.

JE pourrois, messieurs, vous faire le même compliment que vous me faites ; je pourrois vous dire qu'on vous fait beaucoup d'honneur de vous répondre : mais j'ai une plus haute idée de tout ce qui sort de Port-Royal, et je me tiens au contraire fort honoré d'entretenir quelque commerce avec ceux qui approchent de si grands hommes. Toute la grace que je vous demande, c'est qu'il me soit permis de vous répondre en même tems à tous deux ; car, quoique vos lettres soient écrites d'une manière bien différente, il suffit que vous combattiez pour la même cause ; je n'ai point d'égard à l'inégalité de vos humeurs, et je ferois conscience de séparer deux jansénistes. Aussi-bien, je vois que vous me reprochez à peu près les mêmes crimes ; toute la différence qu'il y a, c'est que l'un me les reproche avec chagrin, et tâche par-tout d'émouvoir la pitié et l'indignation de ses lecteurs, au lieu que l'autre s'est chargé de les réjouir. Il est vrai que vous n'êtes pas venus à bout de votre dessein, le monde vous a laissés rire et pleurer tout seuls. Mais le monde est d'une étrange humeur ; il ne vous rend point justice : pour moi, qui fais profession de vous la rendre, je vous puis assurer au moins que le mélancolique m'a fait rire, et que le plaisant m'a fait pitié. Ce n'est pas que vous demeuriez toujours dans les bornes de

votre partage : il prend quelquefois envie au plaisant de se fâcher, et au mélancolique de s'égayer ; car, sans compter la manière ingénieuse dont il nous peint ces Romains qu'on voyoit à la tête d'une armée et à la queue d'une charrue, il me dit assez galamment " que si je veux me servir de l'autorité " de saint Grégoire en faveur de la tragédie, il faut " me résoudre à être toute ma vie le poète de la passion." Voyez à quoi l'on s'expose, quand on force son naturel ; il n'a pu rire sans abuser du plus saint de nos mystères ; et la seule plaisanterie qu'il fait est une impiété.

Mais vous vous accordez sur-tout dans la pensée que je suis un poète de théâtre, vous en êtes pleinement persuadés ; et c'est le sujet de toutes vos réflexions sévères et enjouées. Où en seriez-vous, messieurs, si l'on découvroit que je n'ai point fait de comédies ? Voilà bien des lieux communs hasardés, et vous auriez pénétré inutilement tous les replis du cœur d'un poète.

Par exemple, messieurs, si je supposois que vous êtes deux grands docteurs ; si je prenois mes mesures là-dessus, et qu'ensuite (car il arrive des choses plus extraordinaires) on vînt à découvrir que vous n'êtes rien moins tous deux que de savans théologiens, que ne diriez-vous point de moi ? Vous ne manqueriez pas encore de vous écrier que je ne me connois point en auteurs, que je confonds les *Chamillardes* avec les *Visionnaires*, et que je prends des hommes fort communs pour de grands hommes. Aussi ne prétendez pas que je vous donne cet avantage sur moi ; j'aime mieux croire, sur votre parole, que vous ne savez pas les pères, et que vous n'êtes tout au plus que les très humbles serviteurs de l'auteur des *Imaginaires*.

Je croirai même, si vous voulez, que vous n'êtes point de Port-Royal, comme le dit un de vous, quoiqu'à dire le vrai, j'ai peine à comprendre qu'il ait renoncé de gaieté de cœur à sa plus belle qualité.

Combien de gens ont lu sa lettre, qui ne l'eussent pas regardée si le Port-Royal ne l'eût adoptée, si ces messieurs ne l'eussent distribuée avec les mêmes éloges qu'un de leurs écrits! Il a voulu peut-être imiter M. Pascal, qui dit dans quelque-une de ses lettres qu'il n'est point de Port-Royal. Mais, messieurs, vous ne considérez pas que M. Pascal faisoit honneur à Port-Royal, et que Port-Royal vous fait beaucoup d'honneur à tous deux. Croyez-moi, si vous en êtes, ne faites point de difficulté de l'avouer; et si vous n'en êtes point, faites tout ce que vous pourrez pour y être reçus, vous n'avez que cette voie pour vous distinguer. Le nombre de ceux qui condamnent Jansénius est trop grand: le moyen de se faire connoître dans la foule? Jetez-vous dans le petit nombre de ses défenseurs; commencez à faire les importans; mettez-vous dans la tête que l'on ne parle que de vous, et que l'on vous cherche partout pour vous arrêter; délogez souvent; changez de nom, si vous ne l'avez déjà fait; ou plutôt n'en changez point du tout, vous ne sauriez être moins connus qu'avec le votre. Sur-tout louez vos messieurs, et ne les louez pas avec retenue. Vous les placez justement après David et Salomon; ce n'est pas assez, mettez-les devant: vous ferez un peu souffrir leur humilité; mais ne craignez rien, ils sont accoutumés à bénir tous ceux qui les font souffrir.

Aussi vous vous en acquittez assez bien: vous les voulez obliger, à quelque prix que ce soit. C'est peu de les préférer à tous ceux qui ont jamais paru dans le monde, vous les préférez même à ceux qui se sont le plus signalés dans leur parti; vous rabaissez M. Pascal pour relever l'auteur des *Imaginaires*; vous dites que M. Pascal n'a que l'avantage d'avoir eu des sujets plus heureux que lui. Mais, monsieur, vous qui êtes plaisant, et qui croyez vous connoître en plaisanterie, croyez-vous que le pouvoir prochain et la grâce suffisante fussent

des sujets plus divertissans que tout ce que vous appelez les visions de Desmarêts ? Cependant vous ne nous persuaderez pas que les dernières *Imaginaires* soient aussi agréables que les premières *Provinciales* ; tout le monde lisoit les unes, et vos meilleurs amis peuvent à peine lire les autres.

Pensez-vous vous-même que je fasse une grande injustice à ce dernier de lui attribuer une *Chamillarde* ? Savez-vous qu'il y a d'assez bonnes choses dans ces *Chamillardes* ? Cet homme ne manque point de hardiesse ; il possède assez bien le caractère de Port-Royal ; il traite le pape familièrement ; il parle aux docteurs avec autorité. Que dis-je ? Savez-vous qu'il a fait un grand écrit qui a mérité d'être brûlé ? Mais cela seroit plaisant, que je prisse contre vous le parti de tous vos auteurs ; c'est bien assez d'avoir défendu M. Pascal. Il est vrai que j'ai eu quelque pitié de voir traiter l'auteur des *Chamillardes* avec tant d'inhumanité, et tout cela parce qu'on l'a convaincu de quelques fautes. Il fera mieux une autre fois ; il a bonne intention. Il s'est fait cent querelles pour vos amis ; voulez-vous qu'il soit mal avec tout le monde, et qu'il ne soit estimé des jésuites ni des jansénistes ? Ne craignez-vous point qu'on vous fasse le même traitement ? Car qui empêchera quelqu'un de me répondre, et de me dire, en parlant de vous : Quoi ! monsieur, vous avez pu croire que messieurs de Port-Royal avoient adopté une lettre si peu digne d'eux ! ne voyez-vous point qu'elle rebat cent fois la même chose ; qu'elle est obscure en beaucoup d'endroits, et froide par-tout ? Ils me diront ces raisons et d'autres encore, et j'en serai fâché pour vous ; car votre belle humeur tient à peu de chose ; la moindre mortification la suspendra, et vous retombez dans la mélancolie de votre confrère.

Mais il s'ennuieroit peut-être, si je le laissois plus long-tems sans l'entretenir : il faut revenir à lui, et faire tout ce que je pourrai pour le divertir. J'avoue

que ce n'est pas une petite entreprise ; car, que dire à un homme qui ne prend rien en raillerie, et qui trouve par-tout des sujets de se fâcher ? Ce n'est pas que je condamne sa mauvaise humeur ; il a ses raisons : c'est un homme qui s'intéresse sérieusement dans le succès de vos affaires ; il voit qu'elles vont de pis en pis, et qu'il n'est pas tems de se réjouir. C'est sans doute ce qui fait qu'il s'emporte tant contre la comédie. Comment peut-on aller au théâtre, comment peut-on se divertir, lorsque la vérité est persécutée, lorsque la fin du monde s'approche, lorsque tout le monde a tantôt signé ? Voilà ce qu'il pense : et c'est ce qu'alléguait un jour fort à propos un de vos confrères ; car je ne dis rien de moi-même.

C'étoit chez une personne qui, en ce tems-là, étoit fort de vos amies ; elle avoit eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *Tartuffe*, et l'on ne s'opposa point à sa curiosité ; on vous avoit dit que les jésuites étoient joués dans cette comédie : les jésuites au contraire se flattoient qu'on en vouloit aux jansénistes. Mais il n'importe ; la compagnie étoit assemblée ; Molière alloit commencer, lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne : Quoi ! madame, vous entendrez une comédie le jour que le mystère de l'iniquité s'accomplit, ce jour qu'on nous ôte nos mères ? Cette raison parut convaincante ; la compagnie fut congédiée. Molière s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avoit eu pour le faire venir, et de celui qu'on avoit pour le renvoyer...

En effet, messieurs, quand vous raisonnerez de la sorte, nous n'aurons rien à répondre, il faudra se rendre : car, de me demander, comme vous faites, si je crois la comédie une chose sainte, si je la crois propre à faire mourir le vieil homme ; je dirai que non : mais je vous dirai en même tems qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes, et qui sont pourtant innocentes. Je vous demanderai si la chasse, la musique, le plaisir de faire des sabots, et quelques

autres plaisirs que vous ne vous refusez pas à vous-mêmes, sont fort propres à faire mourir le vieil homme, s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure. Hélas ! oui, dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant ? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne seroit que d'un jésuite : il vous prouvera, comme ont fait vos amis, que la raillerie est permise, que les pères ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les lettres provinciales soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant, et tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le provincial a mieux choisi ses personnages ; il les a cherchés dans les couvens et dans la sorbonne ; il introduit sur la scène, tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ! tantôt il amène un jésuite bon homme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque tems ; et le plus austère janséniste auroit cru trahir la vérité que de n'en pas rire.

Reconnoissez donc, monsieur, que puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous le dites. Pour les pères, c'est à vous de nous les citer : c'est à vous, ou à vos amis, de nous convaincre par une foule de passages, que l'église nous interdit absolument la comédie en l'état qu'elle est ; alors nous cesserons d'y aller, et nous attendrons patiemment que le tems vienne de mettre les jésuites sur le théâtre.

J'en pourrois dire autant des romans, et il semble que vous ne les condamnez pas tout-à-fait. " Mon " Dieu ! monsieur, me dit l'un de vous, que vous " avez de choses à faire avant que de lire les ro- " mans ! " Vous voyez qu'il ne défend pas de les lire, mais il veut auparavant que je m'y prépare sérieuse-

ment. Pour moi, je n'en avois pas une idée si haute; je croyois que ces sortes d'ouvrages n'étoient bons que pour désennuyer l'esprit, pour l'accoutumer à la lecture, et pour le faire passer ensuite à des choses plus solides. En effet, quel moyen de retourner aux romans, quand on a lu une fois les voyages de Saint-Amour, Wendrok, Palafox, et tous vos auteurs? Sans mentir, ils ont toute une autre manière d'écrire que les faiseurs de romans; ils ont toute une autre adresse pour embellir la vérité: ainsi vous avez grand tort quand vous m'accusez de les comparer avec les autres. Je n'ai point prétendu égaler Desmarêts à M. le Maître: il ne faut point pour cela que vous souleviez les juges et le palais contre moi; je reconnois de bonne foi que les plaidoyers de ce dernier sont, sans comparaison, plus dévots que les romans du premier: je crois bien que si Desmarêts avoit revu ses romans depuis sa conversion, comme on dit que M. le Maître a revu ses plaidoyers, il y auroit peut-être mis de la spiritualité; mais il a cru qu'un pénitent devoit oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. Quel pénitent, dites-vous, qui fait des livres de lui-même; au lieu que M. le Maître n'a jamais osé faire que des traductions! Mais, messieurs, il n'est pas que M. le Maître n'ait fait des préfaces, et vos préfaces sont fort souvent de fort gros livres. Il faut bien se hasarder quelquefois: si les saints n'avoient fait que traduire, vous ne traduiriez que des traductions.

Vous vous étendez fort au long sur celle qu'on a faite de Térence; vous dites que je n'en puis tirer aucun avantage, et que le traducteur a rendu un grand service à l'état et à l'église, en expliquant un auteur nécessaire pour apprendre la langue latine. Je le veux bien. Mais pourquoi choisir Térence? Cicéron n'est pas moins nécessaire que lui; il est plus en usage dans les collèges; il est assurément moins dangereux; car quand vous nous dites qu'on ne trouve point dans Térence ces passions couvertes

que vous craignez tant, il faut bien que vous n'ayez jamais lu la première et la cinquième scène de l'Andrienne, et tant d'autres endroits des comédies que l'on a traduites, vous y auriez vu ces passions naïvement exprimées; ou plutôt il faut que vous ne les ayez lus que dans le françois, et en ce cas j'avoue que vous les avez pu lire sans danger.

Voilà, messieurs, tout ce que je voulois vous dire; car pour l'histoire des capucins, il paroît bien, par la manière dont vous la niez, que vous la croyez véritable. L'un de vous me reproche seulement d'avoir pris des capucins pour des cordeliers; l'autre me veut faire croire que j'ai voulu parler du père Mulard. Non, messieurs; je sais combien ce cordelier est décrié parmi vous: on se plaignoit encore en ce tems-là d'un capucin, et ce sont des capucins qui ont bu le cidre. Il se peut faire que celui qui m'a conté cette aventure, et qui y étoit présent, n'a pas retenu exactement le nom du père dont on se plaignoit; mais cela ne fait pas que le reste ne soit véritable. Et pourquoi le nier? quel tort cela fait-il à la mère Angélique? Cela ne doit point empêcher vos amis d'achever sa vie qu'ils ont commencée; ils pourront même se servir de cette histoire, et ils en feront un chapitre particulier, qu'ils intituleront: *De l'esprit de discernement que Dieu avoit donné à la sainte mère.*

Vous voyez bien que je ne cherche pas à faire de longues lettres. Je ne manquerois pas de matière pour grossir celle-ci; je pourrois vous rapporter cent de vos passages, comme vous rapportez presque tous les miens: mais, ou ils seroient ennuyeux, et je ne veux pas que vous vous ennuyiez vous-mêmes; ou ils seroient divertissans, et je ne veux pas qu'on me reproche, comme à vous, que je ne divertis que par les passages des autres. Je prévois même que je ne vous écrirai pas davantage. Je ne refuse point de lire *vos apologies*, ni d'être spectateur de vos disputes; mais je ne veux point y être mêlé. Ce seroit

une chose étrange, que, pour un avis que j'ai donné en passant, je me fusse attiré sur les bras tous les disciples de saint Augustin. Ils n'y trouveroient pas leur compte; ils n'ont point accoutumé d'avoir affaire à des inconnus: il leur faut des gens connus et des plus élevés en dignité; je ne suis ni l'un ni l'autre, et par conséquent je crains peu ces vérités dont vous me menacez. Il se pourroit faire qu'en voulant me dire des injures, vous en diriez au meilleur de vos amis; croyez-moi, retournez aux jésuites, ce sont vos ennemis naturels.

Je suis, etc.

De Paris, ce 10 mai 1666.

DISCOURS

*Prononcé à l'Académie françoise à la réception de
M. l'abbé COLBERT, le 30 Octobre, 1678.*

MONSIEUR,

IL m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre compagnie ; et je dois beaucoup au hasard de m'avoir mis dans une place où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur, si grand par lui-même, me devient, je l'avoue, encore plus considérable, quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentimens que l'académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remerciemens pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait ; mais elle a aussi des grâces à vous rendre : elle vous est obligée, non seulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déjà fait à toute la république des lettres.

Oui, monsieur, nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a long-tems que l'académie a les yeux sur vous : aucune de vos démarches ne lui a été inconnue. Vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les gens de lettres : tout ce qui regarde votre illustre maison ne leur sautoit plus être ni inconnu ni indifférent.

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les sciences : mais si vous

aviez excité d'abord notre curiosité, vous n'avez guère tardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissemens n'a-t-on point donnés à cette excellente philosophie que vous avez publiquement enseignée ! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les écoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la nature, les plus importans principes de la métaphysique. Non, monsieur, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire ; vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets. Vous avez rassemblé ce que les anciens et les modernes avoient de solide et d'ingénieux ; vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes. L'oserai-je dire ? vous avez fait connoître, dans les écoles, Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus noble science, je veux dire à la science de la religion. Et quels progrès n'avez-vous point faits dans cette étude sacrée ! Avec quelles marques d'estime la plus fameuse faculté de l'univers vous a-t-elle associé dans son corps ! L'académie a pris part à tous vos honneurs. Elle applaudissoit à vos célèbres actions ; mais, monsieur, depuis qu'elle vous a vu monter en chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'évangile, non seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse et toute la politesse de notre langue, alors l'académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, monsieur, elle vous a choisi : car (nous voulons bien qu'on le sache) ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'académie ;

elle va elle-même au devant du mérite ; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir ; elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plus propre que vous ? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur ? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'exploits, dont la grandeur nous accable, pour ainsi dire, et nous met dans l'impuissance de les exprimer ? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous présente une foule de nouveaux miracles. Étonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eût porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les places emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, et toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître ? La paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non seulement nous y avons reconnu l'élévation de votre esprit, la sublimité de vos pensées ; mais on y voit briller sur-tout ce zèle pour votre prince, et cette ardente passion pour sa gloire, qui est la marque si particulière à laquelle on reconnoît toute votre illustre famille. Tandis que le chef de la maison, rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infatigable génie ; tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'état ; avec quelle ardeur, quelle vigilance, ses enfans, ses frères, ses neveux, tout ce qui lui appartient, s'empressent-ils à le soulager, à le se-

conder ! L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation ; l'autre se signale dans les premiers emplois de la guerre ; l'autre donne tous ses soins à la paix, et renverse tous les obstacles que quelques désespérés vouloient apporter à ce grand ouvrage. Je ne finirois point si je vous mettois devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre maison. Vous entrez, monsieur, dans une compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle. Car, je le répète encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand prince. Chacun y emploie les différens talens que la nature lui a donnés. Et ce travail même qui nous est commun, ce dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si sèche et si épineuse, nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paroissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instrumens qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie françoise à la réception de
MM. T. CORNEILLE et BERGERET, le
2 janvier 1685.

Après la mort du célèbre M. Corneille, l'un des quarante de l'académie françoise, M. T. Corneille son frère ayant été élu pour remplir sa place dans cette compagnie, et, à quelques jours de là, M. Bergeret, secrétaire du cabinet, ayant aussi été élu en la place de M. de Cordemoy qui étoit mort peu de tems après M. Corneille, ces deux messieurs vinrent ensemble prendre leur séance à l'académie, et firent leur remerciement selon la coutume, chacun selon le rang de leur réception. M. Racine, qui étoit alors directeur de la compagnie, leur répondit en ces termes :

MESSIEURS,

IL n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même tems, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus grands coups qui la pût frapper : car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit ; et l'académie,

dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite ? Vous, monsieur, qui non seulement étiez son frère, mais qui avez couru long-tems une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie ; vous savez en quel état se trouvoit la scène françoise lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre ; les auteurs, aussi ignorans que les spectateurs ; la plupart des sujets, extravagans et dénués de vraisemblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, par-tout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque tems cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable ; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna; Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité et en même tems quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est sur-tout particulier, une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques; puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivoient en même tems qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états; nous ne craignons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits su-

blimes, passent de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de M. votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse : la postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaier à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercimens pour LOUIS LE GRAND.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère : voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu alté-

rer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien : il aimoit, il cultivoit nos exercices ; il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir se préférer à aucun de ses confrères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place ; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'apperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite ; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talens, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien ; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin.

que M. Corneille a porté la tragédie. Mais, après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, monsieur (1), qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affaiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-tems l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importants emplois de l'état; et qui, avec une connoissance exacte et de l'histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe? (2)

Toutefois, disons la vérité, monsieur, la voie de la négociation est bien courte sous un prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les

(1) M. Bergeret.

(2) M. Bergeret étoit premier commis de M. de Croissy, mini-

stre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

accommodemens. L'Espagne sur-tout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnaître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres ? Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées ? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embaras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligue se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligués ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiroient pas pour terminer toutes ces querelles ? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût

plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là-dessus les provinces délibèrent ; les ministres des hauts-alliés s'assemblent ; tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande ; les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; et tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons ; ici, il envoie des généraux à ses alliés ; là, il fait foudroyer Gênes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix ; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui, chacun selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis : leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires

modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action : il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle : l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue ; et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage, le plus parfait de tous les hommes !

EXTRAIT

DU TRAITÉ DE LUCIEN,

INTITULÉ : *Comment il faut écrire l'Histoire.*

L'HISTOIRE est toute différente de la poésie. Le poète a besoin de tous les dieux : quand il veut peindre Agamemnon, il lui faut la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars. L'historien peint Philippe borgne comme il étoit.

Alexandre jeta dans l'Hydaspe l'histoire d'Aristobule, qui lui faisoit faire des actions merveilleuses qu'il n'avoit point faites, et lui dit qu'il lui faisoit grâce de ne l'y pas faire jeter lui-même.

Il y a des historiens qui croient faire grand plaisir à un prince en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand s'il n'avoit pas défait un Hector. D'autres invectivent contre les chefs des ennemis, comme s'ils vouloient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son histoire de petits détails et de mots de l'art, comme feroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp ; un autre emploiera tout son tems à faire d'ennuyeuses descriptions de l'habillement ou des armes du général, ou d'un bois ; et quand ils viennent aux grandes affaires, ils y sont tout neufs ; ils pensent attraper le merveilleux, en écrivant des choses contre le vraisemblable, des blessures prodigieuses, des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles et magnifiques, comme pourroit faire un poète, et tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un

homme qui a un pied chaussé d'un brodequin et une sandale à l'autre pied.

Un autre décrit curieusement et fort au long les petites choses, et passe légèrement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un historien. Voici les principales qualités qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires, ce sont un bon sens pour les choses du monde, et une agréable expression. La première est un don du ciel ; l'autre se peut acquérir par un grand travail et une grande lecture des anciens.

Il faut qu'un historien ait vu une armée, des soldats rangés en bataille, ce que c'est qu'une aile, un front, des bataillons, des machines de guerre, etc. qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre, n'espérant ni ne craignant rien, inaccessible aux présents et aux récompenses, ne faisant grace à personne, juge équitable et indifférent, sans pays et sans maître, ἀπαρτιστος. Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder ni les déguiser ; car il n'est pas poète, il est narrateur, et par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte ; en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, et qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime de toute la postérité. Qu'il imite cet architecte du phare d'Égypte, qui mit sur du plâtre le nom du roi qui l'employoit, mais dessous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberoit, et que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois : " Oh ! que ne puis-je venir dans trois ou quatre cents ans, pour entendre de quelle manière les hommes parleront de moi ! ".

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique, il faut s'y prendre plus familièrement. Que le sens à la vérité soit pressé, qu'il y ait du sens

et des choses par-tout, mais que l'expression soit claire, et comme parlent les honnêtes gens. Car comme l'historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté et la vérité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, et de représenter les choses telles qu'elles sont. En un mot, que tout le monde l'entende, et que les savans le louent : ce qui arrivera, s'il se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées, ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'historien ait quelque chose du poète dans les pensées, sur-tout lorsqu'il viendra à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux prêts à combattre : c'est alors qu'il a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles, et qui fasse grossir la mer. Il faut pourtant que l'expression ne s'élève guère de terre.

N'avoir point trop de soin de l'harmonie et du son, mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des mémoires, et ne consulter que des gens non suspects ou de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons mémoires, alors il faut les coudre, et faire comme un corps d'histoire, sec et décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair et les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homère, que l'historien porte les yeux de tous côtés, et qu'il voie aussi bien ce qui se passe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur et sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien du sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais de quelle manière il le doit dire.

Sa narration ne doit pas être décousue : non seulement les choses doivent se suivre, mais se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir ne point s'étendre dans les descriptions : témoin Homère, qui en a pu faire de si belles, et qui a si souvent passé par-dessus courageusement. Ne croyez point que Thucydide soit long dans la description de la peste ; songez de quelle importance est tout ce qu'il dit : il fuit les choses ; mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever et être orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court et circonspect dans les jugemens, jamais calomniateur. Il faut toujours être appuyé de preuves. L'historien n'est point devant des juges pour faire le procès à ceux dont il parle : il ne doit point être accusateur, mais historien.

FRAGMENS HISTORIQUES.

QUAND le cardinal Mazarin sortit de France, il demanda un homme de confiance à M. le Tellier, qui lui donna Colbert, en priant le cardinal que quand il recevroit de lui des lettres secrètes, il ne les gardât point, mais les rendît à Colbert. Un jour le cardinal en voulut garder une ; Colbert lui résista, jusqu'à le mettre en colère.

Le cardinal Mazarin dit à Villeroi, quatre jours avant sa mort : " On fait bien des choses en cet état, " qu'on ne fait pas se portant bien." Le lendemain il vit M. le prince, lui parla long-tems, et fort affectueusement. M. le prince reconnut après qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vrai.

Il recommanda au roi trois hommes ; Colbert, Lescot jouaillier, et Ratabon des bâtimens.

M. Colbert disoit qu'au commencement que le roi prit connoissance des affaires, ce prince lui dit et aux autres ministres : " Je vous avoue franchement que " j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs ; mais " si vous vous appercevez qu'il me fasse négliger " mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir."

La reine mère savoit qu'on arrêteroit M. Fouquet. On l'avoit dit à Laigues, pour le dire à madame de Chevreuse, afin qu'elle y disposât la reine, ce qui se fit à Dampierre. Villeroi le sut aussi. Le roi vouloit le faire arrêter dans Vaux : " Quoi ! au milieu d'une " fête qu'il vous donne ?" lui dit la reine.

Le roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la reine dans son oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît une chose qu'il lui demandoit ; c'étoit, si Fouquet étoit condamné, de ne lui point demander sa grâce. Le jour de l'arrêt, il dit chez mademoiselle la Vallière ; " S'il eût été condamné à mort, je

“P'aurois laissé mourir.” Il avoit dit à M. de Turenne très-fortement de ne plus se mêler de cette affaire.

Le roi se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenoit la bougie lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante: il lui dit froidement: “Tu aurois aussi bien fait de la laisser tomber à terre.”

A un autre valet-de-chambre qui en hiver apporta sa chemise toute froide, il dit encore sans gronder: “Tu me la donneras brûlante à la canicule.”

Un portier du parc, qui avoit été averti que le roi devoit sortir par cette porte, ne s'y trouva pas, et se fit long-tems chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le roi dit: “Pourquoi le grondez-vous? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre?”

Le nonce lui dit que si le doge de Gênes et quatre des principaux sénateurs venoient, la république demeureroit sans chefs pour la gouverner. Il répondit, “Ils apprendront à mieux gouverner.”

En donnant l'agrément et la dispense d'âge à M. Chopin pour la charge de lieutenant-criminel, le roi lui dit: “Je vous exhorte à suivre plutôt les maximes de vos ancêtres que les exemples de vos prédécesseurs.”

L'évêque de Metz, revenant de son séminaire, où il avoit passé dix jours, parloit devant le roi avec exagération du désintéressement de tous ses ecclésiastiques, qui ne faisoient aucun cas, disoit-il, ni de bénéfices, ni de richesses, et qui même s'en moquoient: “Vous vous moquez donc bien d'eux,” lui dit le roi.

A son lever, l'archevêque d'Embrun louoit beaucoup la harangue de l'abbé Colbert. Le roi dit à M. de Maulevrier: “Promettez-moi de ne pas dire un mot à Colbert de tout ce que va dire l'arche-

“vêque d’Embrun.” Et ensuite il dit à l’archevêque : “Continuez tant qu’il vous plaira.”

Le chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au roi, en prenant congé de lui, qu’il ne vouloit plus songer qu’à son salut. Quand il fut sorti, le roi dit : “Le chevalier de Lorraine songe à faire une retraite, et emmène avec lui le père Nantouillet.”

Quand je lui eus récité mon discours, il me dit : “Je vous louerois davantage, si vous ne m’aviez pas tant loué.”

On prétend que les remontrances que lui faisoit M. Colbert, au sujet des bâtimens, l’avoient chagriné jusques-là qu’il dit une fois à Mansard : “On me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer à bâtir.”

Il écrivit à M. Colbert peu de jours avant la mort de ce ministre, pour lui commander de manger et de prendre soin de lui. M. Colbert ne dit pas un mot après qu’on lui eut lu cette lettre. On lui apporta un bouillon, et il le refusa. Madame Colbert lui dit : “Ne voulez-vous pas répondre au roi ?” Il lui dit : “Il est bien tems de cela ! c’est au roi des rois que je songe à répondre.” Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature, il lui dit : “Madame, quand j’étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du roi, ni vous ni les autres n’osiez y entrer ; et maintenant qu’il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos.” Le vicaire de saint Eustache vint lui dire qu’il avertiroit ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. “Non pas cela, dit M. Colbert : qu’ils prient Dieu de me faire miséricorde.”

TAILLES.

En 1658, 56 millions. En 1680, 32 millions.

En 1678, 40.

En 1681, 35.

En 1679, 34.

En 1685, 35.

La dépense des bâtimens, en 1685, a monté à 16 millions.

Le nonce Roberti disoit : " Bisogna infarinarsi di teologia, e far un fondo di politica."

Le même nonce disoit à M. l'abbé le Tellier, depuis archevêque de Reims, qui lui soutenoit l'autorité du concile au-dessus du pape : " Ou n'ayez qu'un bénéfice, ou croyez à l'autorité du pape."

M. l'archevêque de Reims répondit à l'évêque d'Autun qui lui montrait un beau buffet d'argent en lui disant qu'il étoit pour les pauvres : " Vous pouvez leur en épargner la façon."

Quand il fut coadjuteur sous le titre de Nazianze, les RR. PP.... lui vinrent demander sa protection. Il leur dit : " Je n'ai point de pouvoir à Reims ; mais à Naziance, tant que vous voudrez."

On dit qu'à Strasbourg, quand le roi y fit son entrée, les députés des Suisses l'étant venus voir, l'archevêque de Reims, qui vit parmi eux l'évêque de Bâle, dit à son voisin : " C'est quelque misérable, apparemment, que cet évêque. Comment ! lui dit l'autre, il a cent mille livres de rente. Oh ! oh ! dit l'archevêque, c'est donc un honnête homme." Et il lui fit mille caresses.

Mylord Roussel, qui a eu depuis peu le cou coupé à Londres, en montant à l'échafaud donna sa montre au ministre qui l'exhortoit à la mort : " Tenez, dit-il, voilà qui sert à marquer le tems ; je vais compter par l'éternité." Ce ministre étoit M. Burnet.

Dikfeld a avoué à un Danois, nommé M. Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande pour avoir voulu assassiner le prince d'Orange, avoit déclaré en mourant que jamais le roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein ; et que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui-ci lui dit que si le roi savoit qu'il eût une pareille pensée, il le feroit pendre.

On pensa commencer la guerre de 1666. Le roi en avoit fort envie ; mais il n'y avoit rien de prêt. Lorsqu'on la commença, l'artillerie n'étoit pas prête ; et ce fut une des raisons qui fit qu'on s'arrêta à ré-

parer Charleroi : de là le roi alla à Avesne, où on fit venir la reine et madame de Montespan.

En 1672, le roi vouloit que messieurs de Malte se déclarassent aussi contre les Hollandois ; ils dirent qu'ils ne se déclaroient jamais que contre les Turcs.

VITRI. Affection des habitans, feux de joie, lanternes à toutes les fenêtres. Ils arrachèrent de l'église où le roi devoit entendre la messe, la tombe d'un de leurs gouverneurs qui avoit été dans le parti de la ligue, de peur que le roi ne vît dans leur église le nom et l'épithape d'un rebelle.

SERMAISE, vilain lieu. Le fauteuil du roi pouvoit à peine tenir dans sa chambre.

COMMERCI. Le bruit de la cour ce jour-là étoit qu'on retourneroit à Paris.

TOUL. On séjourna un jour. Le roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, et ordonna deux bastions du côté de la rivière.

METZ. On séjourna deux jours. Le maréchal de Créqui s'y rendit, eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zèle des habitans de Metz pour le roi.

VERDUN. Le roi y trouva Monsieur, qui avoit une grosse fièvre. Il alla visiter la citadelle.

STENAY. Le roi y arriva avant la reine, et alla voir les fortifications de la citadelle. Le roi quitta la reine, et partit le lendemain à cheval. Il ne trouva point son dîné en chemin ; il mangea sous une halle, et but d'un très-mauvais vin.

AUBIGNY. méchant village. Le roi concha dans une ferme ; il vouloit aller le lendemain à Landrecies ; mais tout le monde cria que c'étoit trop loin. Il envoya les maréchaux des logis à Guise : il dîna le lendemain à une abbaye, et fit jaser un moine pour se divertir.

GUISE. Grand nombre de charités qu'il faisoit en chemin. Une vieille femme demanda où étoit le

roi : on le lui montra ; et elle lui dit : “ Je vous “ avois déjà vu une fois, vous êtes bien changé.” Le roi approchant de Valenciennes reçut la nouvelle que Gand étoit investi. A une lieue de Valenciennes le roi m'a montré sept villes tout d'une vue, qui sont maintenant à lui ; il me dit : “ Vous verrez Tour- “ nai, qui vaut bien que je hasarde quelque chose “ pour le conserver.” Le roi en arrivant à Valenciennes se trouva si las, qu'il ne pouvoit se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

GAND, 4 mars. Le roi trouva Gand investi par le maréchal d'Humières. Il dîna, et alla donner les quartiers, et faire le tour de la place. Le quartier du roi étoit depuis le petit Escaut jusqu'au grand Escaut ; M. de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas-de-Gand ; M. de Schomberg entre ce canal et le canal de Bruges ; M. de Lorges entre le canal de Bruges et le petit Escaut. La Lis passoit au travers de son quartier. M. le maréchal d'Humières étoit dans le quartier du roi. Les lignes de circonvallation étoient commencées, et le roi les fit achever ; elles étoient de sept lieues de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. M. de Marán fit faire un boyau, dont on s'est servi depuis et qui a été l'attaque de la droite, qu'on a appelée *l'attaque de Navarre*. Le lendemain 5, la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des Gardes.

Le roi a dit après la prise de Gand, qu'il y avoit plus de trois mois que le roi d'Angleterre avoit mandé à Villa-Hermosa qu'il avoit sur-tout à craindre pour Gand.

Misérable état des Espagnols : ils se rendirent faute de pain. Le gouverneur, vieil et barbu, ne dit au roi que ces paroles ; “ Je viens rendre Gand à “ votre majesté, c'est tout ce que j'ai à lui dire.”

Pendant que les armes du roi prospéroient en Allemagne, ses forces maritimes s'accroissoient considérablement, jusqu'à donner déjà de l'inquiétude à ses alliés. Ils s'étoient moqués de tous les projets qu'on

faisoit en France pour se rendre puissant sur la mer, s'imaginant qu'on se rebueroit bientôt par les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution, et par les horribles dépenses qu'il falloit faire. Ils ne voyoient dans les ports que deux galères, et une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tomboit, pour ainsi dire, par pièces, les arsenaux et les magasins entièrement dégarnis, etc.

Prédiction de Campanella sur la grandeur future du Dauphin (depuis Louis XIV.) Présage sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles; les neuf muses, suivant les astrologues; environnées de l'Aigle, grand génie; du Pégase, puissant en cavalerie; du Sagittaire, infanterie; de l'*Aquarius*, puissance maritime; du Cygne, poètes, historiens, orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'équateur, justice. Né le dimanche, jour du soleil. *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine Galliam, Galliæque amicos. Delphinus jam nominam nutricem sugit: aufugiunt omnes, quod mammas earum male tractet.* Premier janvier 1639.

Le parlement complimenta par députés le roi Henri IV sur la mort de madame Gabrielle. Le premier président de Harlay, rendant compte de sa députation, dit: *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

Plusieurs choses extravagantes trouvées après la mort de Mézerai dans son inventaire; entre autres, dans un sac de mille francs, ce billet: (1) "C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi: aussi depuis ce tems-là n'ai-je jamais dit de bien de lui."

Dans un sac d'écus d'or, il y avoit un écu d'or enveloppé seul dans un papier où étoit écrit: "Cet écu d'or est du bon roi Louis XII; et je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux financier de notre siècle." On lui trouva plus de cinquante mille francs en argent derrière des livres, et de tous côtés. Il fit un cabaretier de la Chapelle son légataire universel.

(1) On lui avoit ôté sa pension.

M. Feuillet regardoit Monsieur faire collation en carême. Monsieur, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant : " Cela n'est pas rompre le jeûne, n'est-il pas " vrai ? " Feuillet lui répondit : " Mangez un veau, " et soyez chrétien. "

Alexandre VIII, n'étant encore que monsignor Ottobon, et ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olimpia venoit souvent. Il avoit à la cour de cette dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, et un beau buffet tout aux armes d'Olimpia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, et compta déjà le buffet pour elle ; car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce prélat qu'Olimpia comprenoit bien son dessein galant, et en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet, et lui montra un très-beau collier de perles, en disant : " Ceci ira encore avec la *credenza* (le buffet). " Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottobon fut nommé, et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand, et fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olimpia.

M. Pignatelli, maintenant pape, au retour de sa nonciature de Pologne, n'étoit guère mieux instruit des affaires de ce pays-là, que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parloit du siège de Belgrade, le pape Innocent X, qui avoit fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli qu'il vint l'après-dîner l'entretenir sur la situation de Belgrade. Le bon prélat, fort embarrassé, se confia à un capitaine suisse de la garde du pape, qui avoit servi quelques années en Hongrie. Ce capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place ; et, lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disoit,

Eccovi la Sava, ecco il Danubio; et dans la fourche des deux doigts, *ecco Belgrada*. Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts, et répétant la leçon du Suisse; mais sur le point d'entrer, il oublia lequel de ses deux doigts étoit la Sava et le Danube, et revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivières. Du reste, pape de grande piété, et aimant fort l'église.

Le courier de l'évêque de Marseille, Fourbin, qui apporta en France la nouvelle de l'élection de Sobieski pour roi de Pologne, alla descendre chez M. le Tellier, et fut renvoyé en Pologne avec une lettre du cardinal de Bonzi pour la reine. Ce cardinal lui mandoit que, si le roi son mari vouloit, on lui donneroit cent mille écus pour nommer au cardinalat un sujet qui auroit tout l'appui qu'on pouvoit desirer pour faire réussir cette nomination; et ce sujet étoit M. l'archevêque de Reims.

Le roi de Pologne Sobiesky ne songeoit point à reconnoître le prince d'Orange pour roi d'Angleterre, n'ayant ni besoin en Hollande de lui, ni affaire à lui. Un Polonois qui avoit besoin d'une recommandation auprès du prince d'Orange, donna 300 pistoles à un religieux qui étoit auprès du roi de Pologne, et le roi se laissa gagner par ce religieux.

Comme le roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la reine le regardoit en pleurant, et embrassant un jeune fils qu'elle avoit, le roi lui dit: "Qu'avez-vous à pleurer, madame?" Elle répondit: "Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres." Le roi s'adressant au nonce, lui dit: "Mandez au pape que vous m'avez vu à cheval, et que Vienne est secourue." Après la levée du siège il écrivit au pape: *Je suis venu; j'ai vu; Dieu a vaincu*. Il avoit mandé à l'empereur qu'il n'y avoit qu'à ne point craindre les Turcs, et aller à eux.

J'ai oui dire à M. le prince, aux premières nouvelles de ce siège, que si la tête n'avoit pas tourné

aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'empereur étoit que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des bourgeois d'Anvers, qui, dans un feu d'artifice, représentèrent le Grand-Turc, un prince de l'Europe, et le diable, ligüés tous trois, qu'on faisoit sauter en l'air.

Les cardinaux ont envoyé à l'empereur cent mille écus, les dames romaines autant, et le pape deux fois autant.

Le roi, dès qu'il eut reçu la nouvelle du siège levé, l'envoya dire au nonce.

Le roi de Pologne joue tous les soirs à Colinmailard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

La raison pourquoi le cardinal Mazarin différoit tant à accorder les grâces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance est bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir, que non pas la reconnoissance. Siri dit que les secrets de ce cardinal étoient souvent trahis et révélés aux ennemis par des domestiques infidèles et intéressés. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur friponnerie ; et c'étoit la plus grande récompense dont il payoit leurs services, comme il punissoit leur infidélité en ne leur payant point leurs gages.

Il ne donna rien au courier qui lui apporta la nouvelle de la paix de Munster, et ne lui fit pas même payer son voyage ; au lieu que l'empereur donna un riche présent et mille écus de pension à celui qui la lui apporta. La reine de Suède fit noble son courier. Servien étoit au désespoir. Siri, qui dit encore que ce cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice, ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans à l'avenir, que pour diminuer leurs services, et délivrer le roi de la nécessité de les récompenser.

Dans le premier volume des *Memorie recondite*, Siri charge Frà Paolo de n'avoir pas été bon catholique.

J'ai relu avec attention cet endroit de son histoire ; sa narration m'a paru fort embarrassée ; et de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Frà Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire ; l'une, que dans le cœur Frà Paolo étoit luthérien ; l'autre, qu'il étoit en commerce avec les huguenots de France. Il avance le premier fait sur un simple oui-dire ; il appuie le second sur des dépêches de M. Brulart, ambassadeur de France à Venise, qui sont dans la bibliothèque du roi. Ces dépêches portent, dit Siri, que le nonce du pape en France, ayant surpris des lettres de Frà Paolo à des huguenots, forma le dessein de le déferer à l'inquisition de Venise, et en même tems d'en donner avis au sénat, afin que la république connût de quel théologien elle se servoit ; car Frà Paolo avoit la qualité de théologien de la république. Mais le nonce, ayant fait réflexion qu'étant ministre du pape le sénat n'auroit pas grand égard à son témoignage, s'adressa à M. Brulart, pour le prier de se charger de la chose, et de se plaindre, tant au nom du roi son maître, que pour l'intérêt de la religion, des cabales que Frà Paolo faisoit avec les calvinistes de France. M. Brulart, connoissant à quel point la république étoit prévenue pour Frà Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accusation. Cet ambassadeur, en arrivant à Venise, dit Siri, avoit eu la curiosité de voir un homme aussi fameux, et voulut lui rendre visite ; mais Frà Paolo, qui se tenoit toujours sur ses gardes, fit dire à l'ambassadeur qu'étant théologien de la république, il ne lui étoit pas permis d'avoir commerce avec les ministres des princes, sans permission de ses supérieurs, c'est-à-dire, du sénat. Siri ajoute que l'ambassadeur, sachant d'ailleurs que c'étoit un homme sans foi, sans religion, sans conscience, et qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, ne se soucia plus de le connoître, et que la chose en demeura là. Il dit encore que l'ambassadeur avoit

apporté pour Frà Paolo des lettres de M. de Thou et de M. Leschassier, avocat au parlement, comme voulant insinuer que c'étoient des calvinistes. Tout cela, ce me semble, ne prouve pas grand'chose. Il faudroit avoir rapporté quelques unes de ces lettres, pour juger si elles étoient hérétiques. Un homme peut écrire à des huguenots, sans être huguenot lui-même ; d'autant plus que Siri, comme j'ai déjà remarqué, l'accuse d'avoir été de la confession d'Ausbourg. Siri auroit mieux fait, ou de bien prouver la chose, ou de ne pas noircir légèrement la mémoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, et qui peut-être avoit plus de religion que Siri même. Je ne sais si ce n'est pas même faire tort à la religion, de dire qu'un homme si généralement estimé n'a point eu de religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

C'étoit sur le pensionnaire Wit que rouloit la principale conduite des états, homme zélé pour la république, et ennemi de la maison d'Orange, qu'il tenoit le plus bas qu'il pouvoit. Il avoit hérité ces sentimens de son père, vieux magistrat de Dort, qu'on regardoit autrefois comme le chef du parti opposé au prince Guillaume. Ce prince, jeune et entreprenant, fier de l'alliance du roi d'Angleterre, qui lui avoit donné sa fille, regardoit le titre de gouverneur et de capitaine général des états comme trop au-dessous de lui, et aspiroit assez ouvertement à la monarchie. Il fit arrêter Wit dans son hôtel à la haie, et l'envoya prisonnier, avec cinq des principaux de ce parti, dans son château de Louvestein. En même tems il marcha vers Amsterdam, qu'il avoit fait investir, et ne manqua que de quelques heures la prise de cette grande ville. On peut dire, avec assez de certitude, qu'il n'y avoit plus de république en Hollande, si la mort de ce prince, qu'on croit même avoir été avancée par quelque breuvage, n'eût interrompu ses desseins. Il laissa sa femme enceinte du prince qui vit aujourd'hui, dont elle accoucha deux mois après la

mort de son mari. La Zélande et quelques autres provinces vouloient qu'il succédât à toutes les dignités de son père ; mais la province de Hollande, où la faction de Wit étoit la plus forte, empêcha que cette bonne volonté n'eût aucun effet. La charge de gouverneur et de capitaine général ne fut point remplie, et les états s'emparèrent et de la nomination des magistrats, et de tous les autres privilèges attachés à cette charge. On prétend que le vieil Wit, avant que de mourir, ne cessoit d'encourager son fils à l'abaissement de cette maison, dont il regardoit l'élévation comme la ruine de la liberté, et qu'il lui répétoit souvent ces paroles : " Souviens-toi, mon fils, de la prison de Houvestein."

Au siège de Cambrai, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : " Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place." Du Metz l'emporta : la demi-lune fut attaquée et prise ; mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de 400 hommes et 40 officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître, sans y perdre que trois hommes. Le roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire.

C'étoit M. d'Éperneau que M. le prince et M. de Turenne firent gouverneur de Philisbourg, et qui, dans le tems même qu'ils lui déclaroient qu'ils l'avoient choisi pour cela, et qu'ils lui recommandoient de bien faire son devoir, les interrompit pour aller chasser une chèvre qui mangeoit un chou sur un bastion.

Depuis l'année 1689, jusqu'au 10 octobre 1695, on a fait pour quatre cents soixante et dix millions d'affaires extraordinaires.

Le roi avoit cette année près de 100 mille chevaux,

et 450 mille hommes de pied: c'étoit 40 mille chevaux plus qu'il n'avoit dans la guerre de Hollande.

M. de Feuquières avoit parlé tout l'hiver de l'avantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, et qu'on sut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le tapis. Le roi demanda à Chanlai un mémoire où il expliquât les raisons pour la Flandre et pour l'Allemagne. Chanlai avoua qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès lors de pousser de ce côté-là, et le détachement de monseigneur fut résolu. Le roi apprit cette résolution à M. de Luxembourg près de Mons.

M. le maréchal de Lorges dit qu'il avoit proposé tout l'hiver le siège de Maïence, comme beaucoup plus important et plus aisé même que celui de Heidelberg. Il prétend aussi que monseigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin ce qu'il y avoit à faire, il lui répondit qu'il falloit faire ce que César avoit fait en Espagne contre les lieutenans de Pompée; c'est-à-dire, faire périr l'armée de M. de Bade, en lui coupant les vivres et les fourrages. M. de Boufflers fut de son avis. M. de Choiseuil dit: "Cela me passe." La chose auroit pourtant été exécutée, mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres résolutions.

Dans le commencement, Turenne étoit fort haï des ministres, qu'il bravoit tous les jours. M. le Tellier envoyoit toujours demander à d'Humières où l'on alloit camper. Il avoit décrié dans l'esprit du roi plusieurs maréchaux, sur-tout le maréchal de Gramont, qui étoit au désespoir, et qui monta la tranchée à la tête des gardes. Il poussoit Duras, et le favorisoit en toutes rencontres. Il voulût faire attaquer le château de Tournai par Lauzun, déjà favori, quoique d'Humières fût de jour. Bellefonds, qui étoit aussi fort favorisé du roi et de M. de Turenne, ne vouloit point du gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la cour; et Turenne le fit donner

à d'Humières, qui se remit en grace avec lui. Après la paix, Turenne eut bien du dessous ; il demanda quartier au comte de Gramont, qui l'accabloit de plaisanteries devant le roi, et disoit que M. le prince entendoit bien mieux les sièges que Turenne.

Le cardinal Mazarin destinoit à Turenne, s'il eût voulu se faire catholique, les plus grands emplois et les premières dignités du royaume, avec une de ses nièces : mais mademoiselle de Bouillon, que la conversion de son frère aîné avoit mortellement affligée, fit son possible pour traverser cette seconde conversion.

Le brevet qui fit messieurs de Bouillon princes ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce brevet, que M. de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de maréchal de France ; et ce fut mademoiselle de Bouillon sa sœur qui l'en détournâ. Il ne se trouva plus aux assemblées des maréchaux, et envoyoit même leur recommander les affaires pour lesquelles on le sollicitoit. Les maréchaux furent sur le point de le citer ; mais ils n'osèrent.

Vessellini étoit d'abord chef des mécontents. Après lui, Tekeli : puis, celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Tekeli prit sa place, homme de fort bonne maison, seigneur d'Huniade, et des descendans du fameux Huniade. Son père étoit chevalier de la toison. Il étoit tout jeune quand on fit le procès à Nadasti et au comte de Serin, et s'enfuit de Vienne pour se retirer en Transylvanie.

Le Grand-seigneur ne songeoit à rien moins qu'à la réduction des Cosaques, quand ils lui envoyèrent demander sa protection. Il étoit à la chasse à Larisse, vers la fin du siège de Candie. Ce fut le général Tetera, chef des Cosaques, qui s'y en alla, pour se venger des Polonois qui avoient pris le parti de son secrétaire révolté contre lui. Le Grand-seigneur leur donna un étendard pour marque qu'il les prenoit en sa protection.

Vers le même tems les Hongrois irrités de la mort du comte de Serin, envoyèrent aussi demander au Grand-seigneur sa protection.

L'empereur, pour ramener les mécontents, leur écrivoit pour les exhorter à venir partager avec lui les grands butins qu'il faisoit en France.

Catherine de Médicis étoit fille de Laurent de Médicis duc d'Urbain, et de Magdeleine de la Tour, de la maison de Boulogne. Le pape Clément VII son oncle la dota, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant : et Magdelaine de la Tour déclara dans son contrat de mariage qu'elle lui donnoit et substituoit son droit de succession aux comtés d'Auvergne et de Lauraguais, baronnie de la Tour, et autres terres possédées alors par Anne de la Tour sa sœur aînée, laquelle n'avoit point d'enfans. En effet, après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritière de la maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces terres en l'année 1559. Le roi Henri II son mari étant mort, le duché de Valois lui fut assigné. En 1582 elle détacha de ce duché la terre de la Ferté-Milon, et l'engagea à madame de Sauve, depuis marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la reine Catherine lui avoit accordée pour récompense de ses services. Le roi Henri III son fils continua depuis et la donation et l'engagement. Catherine mourut en 1585, et le roi Henri III lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi ce prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don par son testament des comtés d'Auvergne et de Lauraguais à feu M. le duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de comte d'Auvergne. Mais en 1606 la fameuse reine Marguerite, restée seule des enfans, fit déclarer ce testament nul, et, en vertu de la donation par forme de substitution, stipulée dans le contrat de mariage de Catherine, se fit adjuger par le parlement de Paris toutes les terres que la reine sa mère avoit possédées, et aussitôt en fit présent au Dauphin, qui depuis a

été Louis XIII, de telle façon que ces comtés et cette baronnie ont été réunis à la couronne.

M. DE SCHOMBERG. Son grand-père amena des troupes au service de Henri IV, lorsque le prince Casimir en amena; et M. de Schomberg prétend qu'il lui en est encore dû de l'argent.

Son père fut gouverneur de l'électeur palatin, depuis roi de Bohême; ce fut lui qui alla en Angleterre négocier le mariage avec la princesse Élisabeth.

Il eut beaucoup de part aux partis qui se formèrent en Bohême pour l'électeur, et mourut à trente-trois ans, avant que ce prince fût élu roi.

M. de Schomberg n'avoit que sept ou huit mois à la mort de son père. Il dit que l'électeur voulut être son tuteur, et nomma quatre commissaires pour administrer son bien. Il prétend de grandes sommes de M. l'électeur palatin, pour cette administration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il se trouva à seize ans à la bataille de Nortlingue; il se trouva aussi à la fameuse retraite de Maience; il se trouva à la retraite de devant Dole sous M. de Rantzau, qui lui avoit donné une compagnie dans son régiment.

Hermenstein ayant été pris par les ennemis, le cardinal de Richelieu, piqué au vif de cette perte, donna ordre à M. de Rantzau de lever en Allemagne douze mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amusa vers Hambourg, se maria à sa cousine, et se laissa enlever un quartier. Pour avoir sa revanche, il envoya Schomberg avec des troupes pour enlever un quartier des ennemis qui étoient dans Northausen. Il tomba sur une garde de dragons qui étoient hors de la place, et entra dedans pêle-mêle avec les fuyards.

Schomberg se maria; et parce que l'empereur avoit fait confisquer tous ses biens, il quitta le service de la France. Ennuyé d'être sans rien faire, il alla en Hollande, où le prince Henri Frédéric lui donna une compagnie de cavalerie; M. de Turenne avoit

alors un régiment d'infanterie. Il entra dans la confiance du prince Guillaume, qui lui communiqua son dessein sur Amsterdam, qui fut entrepris de concert avec la France et la Suède. Schomberg donnoit avis de toutes choses à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze membres des états, du nombre desquels étoit le père de Wit.

Le prince Guillaume mourut. Schomberg avoit promis de mener des troupes en Écosse au service du roi d'Angleterre; mais ce prince, ayant perdu la bataille de Worcester, vint à Paris, où il conseilla à Schomberg, qu'on regardoit comme anglois, et dont la mère étoit angloise en effet, d'acheter la compagnie des Gardes Écossoises du comte de Grey. Schomberg en donna vingt mille francs, avec six cents écus de pension viagère.

Au commencement des guerres civiles, le cardinal Mazarin l'envoya en Poitou; de là il vint au siège de Réthel, où M. de Turenne lui donna le commandement de l'infanterie, en l'absence des officiers généraux qui n'étoient pas encore arrivés.

Au secours d'Arras, il commandoit la gendarmerie. Le cardinal lui avoit donné une commission de lieutenant général pour l'expédition de Gueldres. Il servit en cette qualité au siège de Landrecies, puis au siège de Saint-Guilain, où il fut blessé: il eut le gouvernement de la place. Il servit encore au siège de Valenciennes en qualité de lieutenant général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée à sa vue et comme il lui commandoit de poser une fascine à un endroit découvert: il commanda qu'on l'emportât, et continua à donner ses ordres.

Il étoit de jour lorsque M. le prince attaqua les lignes; il pensa être prisonnier, et fit enfin sa retraite jusqu'au Quesnoi avec un bon nombre de régimens, M. de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

À la bataille des Dunes il commandoit la seconde ligne de l'aile gauche; comme il vit que les Anglois

de la première ligne étoient maltraités sur les Dunes par les Espagnols, il vint prendre le second bataillon des Anglois dans la seconde ligne, et les mena au secours des autres, qui chassèrent et défirent les Espagnols.

Ensuite on assiégea Berg, dont il eut le gouvernement ; de là il fut commandé pour les sièges d'Oudenarde et de Gravelines. Il employoit volontiers Vauban dans tous ces sièges, parce que le chevalier de Cherville n'alloit point lui-même voir les travaux, et que Vauban se trouvoit par-tout.

Après la défaite du prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque, et d'investir Ypres. On lui promit que toutes les places qu'on prendroit de ce côté-là seroient de son gouvernement de Berg. Cependant M. de Turenne fit donner Ypres à M. d'Humières, qui étoit dans ses bonnes grâces. Schomberg sut encore que M. de Turenne avoit écrit à la cour pour faire que M. Lillebonne commandât en qualité de capitaine général ; ainsi il n'auroit été que subalterne. Voilà les premiers mécontentemens qu'il eut de M. de Turenne, etc.

PIERRE DE MARCA. Il fut nourri de lait de chèvre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfans, et demeura veuf en 1632. Il étoit alors conseiller au conseil de Pau ; et lorsqu'en 1640 Louis XIII érigea ce conseil en parlement, il fit Marca président.

On disoit que le cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire patriarche en France, avoit fait faire par M. Dupuy le livre des libertés de l'église gallicane. Il parut un livre intitulé *Optatus Gallus*, contre le livre de M. Dupuy. Marca répondit à ce livre par ordre du cardinal, et ce fut le sujet qui lui fit faire son livre *de Concordiâ Sacerdotii et Imperii* l'an 1641. La même année le roi le nomma à l'évêché de Conserans. On lui refusa assez long-tems ses bulles, à cause de ce livre, dont plusieurs endroits avoient choqué la cour de Rome. Après la mort d'Urbain

VIII. Innocent X fit encore examiner ce livre, et apportoit bien des longueurs aux bulles de Marca, qui en ce tems-là même fit un écrit pour expliquer son dessein sur la publication du livre de *Concordia*, etc. le soumettre à l'autorité et à la censure du saint siège, et prouver que les rois étoient les défenseurs et non pas les auteurs des canons ; que les libertés de l'église gallicane consistoient dans la pratique des canons et des décrétales ; et beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux rois. Il envoya ce dernier livre à Innocent X, avec une lettre où il désavouoit beaucoup de choses qu'il avoit avancées dans le premier, demandoit pardon des fautes où il étoit tombé, et déclaroit qu'à l'avenir il soutiendrait de toute sa force les droits de l'église : tout cela, comme il l'avoit lui-même dans une autre lettre, pour avoir ses bulles, qu'il eut en 1647. Il n'étoit que tonsuré ; il se fit ordonner prêtre, après avoir reçu ses bulles à Barcelone, où autrefois saint Paulin fut ordonné prêtre, mais malgré lui.

Peu de tems après il écrivit de *singulari Primatu Petri*, pour faire plaisir à Innocent X, ensuite une lettre sur l'autorité des papes envers les conciles généraux.

En 1644 il avoit été fait visiteur général de la Catalogne, avec une juridiction sur les troupes, et avec le soin des finances. En 1651 il partit de Barcelone, et fit son entrée à Conserans. L'année d'après il fut nommé à l'archevêché de Toulouse. Il écrivit fort humblement à Innocent X pour avoir ses bulles, et se comparoit à un Exupère qui, ayant été, disoit-il, président en Espagne, fut élevé par Innocent I à l'évêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mécénas (car c'est ainsi qu'il appelle toujours Marca) fit un mensonge de dessein formé pour chatouiller les oreilles du pape : car l'Exupère qui fut évêque de Toulouse n'est point l'Exupère qui exerça la magistrature en Espagne. Baluze rapporte qu'ayant appris qu'un auteur l'avoit accusé de s'être trompé sur ce trait d'histoire, il rioit de la simpli-

cité de cet auteur, qui n'avoit pas pris garde qu'il s'agissoit d'avoir ses bulles, et qu'il falloit tromper le pape, qui ne lui étoit pas d'ailleurs fort favorable.

Le pape le soupçonnoit fort mal-à-propos d'être janséniste, et ne lui envoyoit point ses bulles : mais heureusement ce pape ayant publié alors sa constitution contre Jansénius, et Marca l'ayant reçue avec grande joie, on lui envoya ses bulles.

En 1656 il fut député à l'assemblée du clergé, où il soutint si vigoureusement les intérêts du saint siège, que le pape Alexandre VII l'en remercia par un bref. C'étoit lui qui écrivoit toutes les lettres du clergé au pape.

Comme il avoit honte d'être si long-tems absent de son diocèse, pour lever son scrupule on le fit ministre d'état. Durant les conférences de la paix, il fut un des commissaires pour régler les limites des deux royaumes du côté des Pyrénées. Ses décisions furent suivies; c'est-à-dire, que les comtés de Roussillon, de Conflans, le Capsir, et le Val de Quéról, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurèrent à la France. Après la mort du cardinal, le roi le mit de son conseil de conscience avec l'archevêque d'Auch, l'évêque de Rhodéz, et le père Annat. Peu de tems après il fit un traité de l'infailibilité du pape, qui est son dernier ouvrage.

Le 25 février 1662, la duchesse de Retz apporta au roi la démission du cardinal de Retz pour l'archevêché de Paris, qu'il avoit signée à Commerci le 13 février. Le jour même le roi appella Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisoit archevêque de Paris, et écrivit lui-même pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 mai suivant, reçut le 12 juin des lettres de Rome qui l'assuroient de sa translation à l'archevêché de Paris, en témoigna une grande joie, et mourut le 28 juillet, laissant un fils qui avoit sa charge de premier président, et l'abbaye de saint Albin d'Angers. Marca mourut à 62 ans, et fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, au-dessous du trône archiépiscolal.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Ps. 77. *Adbuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* Combien de gens ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, etc. meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir, ayant encore le morceau dans la bouche !

Ps. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum, etc.* C'est dans sa colère que Dieu accorde la plupart des choses qu'on desire dans ce monde avec passion.

Isaïe. 55. *Quare appenditis argentum non in panibus, etc.* Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui nous rassasient si peu, et qui nous laissent mourir de faim ? L'enfant prodigue souhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland ; et encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento*, dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Mat. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean, 11, v. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei ? etc.* Jésus-Christ entend parler du tems que son père a prescrit à sa vie mortelle, et la compare à une journée, comme s'il disoit : Tant que le jour luit, on peut marcher sans péril ; mais quand la nuit est ve-

nue, on ne peut marcher sans tomber : ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est-à-dire le tems des ténèbres, soit venue.

Idem, c. 18, v. 1. *Trans torrentem Cedron*. Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé à cause qu'il y avoit eu des cèdres dans cette vallée. En grec c'est le torrent des cèdres. Jésus-Christ accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce roi, fuyant Absalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

V. 6. *Abierunt retrorsum*. David a dit, ps. 35, *Avvertantur retrorsum*. et Isaïe, 37, *Cadant retrorsum*. Quelle terreur n'imprimera-t-il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant près d'être jugé!

Responsum non dedit ei, c. 19, v. 9. Il lui en avoit assez dit, en lui disant que son royaume n'étoit pas de ce monde ; et d'ailleurs Pilate, en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent, s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage : ne s'étoit-il pas même rendu indigne que Jésus-Christ lui répondît maintenant, lui qui, lui ayant demandé ce que c'étoit que la vérité, n'avoit pas daigné attendre la réponse ? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité, quand ils la pouvoient apprendre, ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

Nescis quia potestatem habeo, etc. v. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnoît donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

Non habemus regem, etc. v. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le tems du messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda, et en même tems ils renoncent à la promesse du messie.

Quod scripsi, scripsi, v. 22. C'étoit comme la sentence du juge, à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem, v. 24. Cette tunique, qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

Stabat, v. 25. La sainte Vierge étoit debout, et non pas évanouie, comme les peintres la représentent. Elle se souvenoit des paroles de l'ange, et savoit la divinité de son fils. Et dans le chapitre suivant, ni dans aucun évangéliste, elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allèrent au sépulcre : elle étoit assurée que Jésus-Christ n'y étoit plus.

Separatim involutum, c. 20, v. 7. Les linges ainsi placés, et séparés les uns des autres, marquoient que le corps n'avoit point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultueusement.

Ad fratres meos, v. 17. Il les appelle frères, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis*. Il semble que Jésus-Christ ait eu ce verset en vue en les appelant ses frères, comme tout ce qui précède dans ce même psaume a été une prédiction de ses souffrances.

1

O U V R A G E S

ATTRIBUÉS

A M. RACINE.

JOHN R. G. B. S.

THE FACILE

DISCOURS

*Prononcé à la tête du Clergé, par M. l'abbé COLBERT,
coadjuteur de Rouen.*

SIRE,

LE clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance et la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siècle sur le penchant de sa ruine; on l'a vue déchirée par ses propres enfans, trahie par ceux qui devoient la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis: enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira peu de tems avant votre naissance heureuse. Avec vous elle commença de revivre; avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre règne; et c'est sous le plus florissant empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque votre zèle ne lui laisse pas le tems d'en

former, et que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la foi, cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'église, qualités si rares dans les princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidelle dans ses promesses, ferme et inflexible contre toutes sortes d'injustices, droit et équitable jusqu'à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses peuples, et plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un roi toujours sage et toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus; qui ne règne pas seulement sur ses sujets par son autorité souveraine, mais sur son conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit, et par la sagesse dont il sait instruire ses ministres; qui, pouvant tout par lui-même, sait se passer des plus grands hommes, et, sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter; qui donne la loi sur la mer aussi-bien que sur la terre; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusques sur les bords de l'Afrique; qui sait à son gré humilier les nations superbes, et réduire des souverains à venir au pied de son trône reconnoître son pouvoir et implorer sa clémence.

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister: et le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnans de vos armes triomphantes, nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres

saintes qui sont en estime devant Dieu. Le clergé, SIRE, s'attachera sur-tout à louer en vous cette piété qui, toujours attentive aux intérêts de la religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre, au-delà des mers, dans les lieux où elle est inconnue, pour la faire triompher dans l'un et l'autre monde.

Mais que dis-je ? L'église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi et à l'extinction de l'hérésie ? Il semble que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu ; et le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance, qui, tenant désormais vos voisins en bride, ôte aux hérétiques de votre royaume, et l'audace de se révolter, et l'espoir de se maintenir par de séditieux commerces avec les ennemis de l'état.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire ! Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion ? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes, et le triomphe le plus digne d'un roi très-chrétien.

Mais quelle que soit votre puissance, elle avoit encore besoin du secours de votre bonté : c'est en gagnant le cœur des hérétiques, que vous domptez l'obstination de leur esprit ; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement ; et ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'église par une autre voie que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il l'avouer, SIRE, quelque intérêt que

nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporterait peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer et au feu, comme on a été obligé de faire dans les règnes précédens. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, et nous en aurions quelque horreur, parce qu'elle seroit sanglante : nous ferions des vœux pour les succès de vos armes sacrées ; mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable : enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, et nous gémirions en secret sur un triomphe qui, avec la défaite des ennemis de l'église, envelopperoit la perte de nos frères.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur et par la sagesse du gouvernement, que vos loix, soutenues de vos bienfaits, sont vos seules armes, et que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte et du schisme, nous n'avons que de pures actions de grâces à rendre au ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux et sages moyens de vaincre l'erreur, et de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de grâces et de faveurs, ramener à l'église ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos pères : aussi ne falloit-il pas que, l'état vous devant déjà son salut et sa gloire, l'église dût à un autre qu'à vous sa victoire et son triomphe ; sans cela votre règne, que le ciel a voulu qui fût un règne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'Écriture dit de plusieurs grands rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la monarchie ; il a autorisé et réformé les loix, il a fait régner la justice. Mais on auroit

ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zèle a déjà fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités et le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples et des autels que se borne votre zèle ; vous avez entrepris de faire revivre la piété et les bonnes mœurs ; et c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant que de pratiquer la vertu ; et si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher ; et les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, et sauvent les âmes foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près, où les blasphèmes et les railleries de ce qu'il y a de plus saint éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre règne heureux ; et si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignoreroions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la noblesse françoise ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel où depuis tant de tems vous l'avez enseveli : vous l'avez étouffé, tout indomtable qu'il paroisoit. VOTRE MAJESTÉ a su renverser les fausses maximes de l'honneur et de la honte ; et autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la

coutume invétérée du mal, et sur le penchant criminel des hommes.

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de remontrances ; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale ; et persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres tems, et avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindrait par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les provinces de votre royaume faire retentir les louanges que l'église doit à votre zèle. Chaque pasteur aura la joie de retrouver par vos soins son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, et chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un prince qui se les attire par des actions si glorieuses et si utiles à la religion.

RELATION
DE CE QUI S'EST PASSÉ
AU SIÈGE DE NAMUR.

IL y avoit près de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses ennemis s'étoient flattés : elle avoit non seulement renversé tous les projets de la fameuse ligue d'Ausbourg ; mais même, par la sagesse de sa conduite et par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les confédérés, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une nation attaquée par tant de peuples conjurés contre elle, et dont ils avoient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient ; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes ; et qu'enfin tant de puissances réunies pour l'accabler n'eussent fait que fournir par-tout de la matière à ses conquêtes et à ses triomphes.

En effet, depuis cette dernière guerre, sans parler des célèbres journées de Fleurus, de Stafarde et de Leuse, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes, sans compter aussi plusieurs de leurs places prises et rasées, il avoient vu passer sous la domination de

la France, Philisbourg en Allemagne, Nice et Montmélian en Savoie, et enfin Mons dans les Pays-bas.

Mais, malgré les avantages continuels que le roi remportoit sur eux, ils se flattoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se lasserait de suivre toujours le même parti; et qu'enfin la France seroit contrainte de succomber, et à la force ouverte qu'ils lui oppo-
soient au-dehors, et aux atteintes secrètes qu'ils tâ-
choient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur ligue étoit fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la compo-
soient avoient du grand génie du prince d'Orange, qui en est comme le chef et le premier mobile; et lui-même ne manquoit pas de les flatter par toutes les illusions dont il les croyoit capables de se laisser pré-
venir. Il leur avoit fait espérer d'abord que le pre-
mier effet de son établissement sur le trône d'Angle-
terre seroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçu de lui, sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois royaumes, et en état de se donner tout entier à la cause commune, il avoit marqué l'année 1692 comme l'année fatale à la France, et où les révolutions si long-tems attendues devoient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employoit aux grands apprêts de la campagne prochaine les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois et des Hollandois; et, à son exemple, ses alliés faisoient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le roi, vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter

auxquels ils ne s'attendissent pas, et les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le prince d'Orange dans les Pays-bas pouvoit, avec ses troupes et avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six vingts mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; et résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis, s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; et Namur étant la plus importante place qui leur restât, et celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir et à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le siège.

Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tout tems par nos ennemis comme le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du pays de Liège, des Provinces-unies, et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces provinces, on peut dire que, par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivières, elle étoit également bien placée, et pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable; mais surtout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la place, que favorable pour les secours; et enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avoient jetées, et

qu'ils avoient dessein d'y jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres et de munitions le long de la Meuse et dans ses places frontières des Pays-bas, que pour faire hiverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer celles des ennemis, qui grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie et d'infanterie, et disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même tems il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime souverain.

Les alliés de leur côté ne formoient pas, comme j'ai dit, de petits projets. Le prince d'Orange, en passant la mer, l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes, et en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur-tout d'en remplir les places des Espagnols, desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles conférences à la Haie entre lui et les autres confédérés, sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printems. Dans cette vue, ils faisoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, et se tenoient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies, le prince d'Orange s'étoit retiré à Loô, maison de plaisance qu'il a dans le pays de Gueldres, lieu solitaire et conforme à son humeur sombre et mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilité pour entretenir ses cor-

respondances secrètes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa présence, sans avoir pu rien faire pour le secourir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet, il prétendoit avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les places dont il jugeroit à propos de faire le siège, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il affectoit de mener à Loô une vie fort tranquille, y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, et paroissant aussi peu ému de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France sur mer et sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des événemens. Cette tranquillité apparente, à la veille d'une campagne si importante pour les deux partis, étoit fort vantée par ses admirateurs, qui l'attribuoient à une grandeur d'ame extraordinaire; et ses alliés, la croyant un effet de sa pénétration et de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès de ses desseins, se moquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner, et demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de mai ils apprirent que le roi, suivi de toute sa cour, étoit arrivé auprès de Mons où étoit le rendez-vous de ses armées de Flandre. En même tems ils surent qu'une autre armée étoit sur les côtes de Normandie, prête à passer la mer avec le roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de bâtimens de charge étoient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce royaume; et qu'enfin une flotte de soixante gros vaisseaux, destinée pour appuyer le passage et le débarquement des troupes, n'attendoit

à Brest et dans les autres ports qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté, il prévit l'orage qui alloit fondre dans les Pays-bas, et jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher : de l'autre, il n'ignoroit pas que tous les ports d'Angleterre étoient ouverts, qu'il n'avoit encore ni flottes pour couvrir les côtes du royaume, ni armée pour combattre les François à la descente ; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveroient la plupart des seigneurs mécontents de lui, et les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot, il appréhendoit que le roi son beau-père ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le trône qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandre, et assembla en diligence et avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même tems il dépêcha le lord Portland à Londres, pour concerter avec la princesse d'Orange et avec son conseil les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du royaume, et qu'on y fît repasser les troupes restées en Écosse et en Irlande ; qu'on arrêât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les ennemis ; et qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourroit, tant pour contenir le dedans du royaume, que pour border les côtes où l'on soupçonnoit que les François voudroient tenter la descente. Sur-tout il pressa l'armement de ses flottes, et voulut qu'on y travaillât nuit et jour, n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglois et des Hollandois, ni celui de tous ses alliés. Non content de ces précautions, il fit remarcher à Willemstadt, entre l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse, une partie des régimens qu'il avoit amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre, et commanda qu'on

lui tint un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étoient un peu tardives, et couroient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux François qu'ils leur étoient contraires.

Sur ces entrefaites, le roi durant cinq jours ayant rassemblé ses armées dans les plaines de Gevries, entre les rivières de Haine et de Trouille, il en fit le vingt-unième de mai la revue générale. Il les trouva complètes, et dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaiter. Il trouva aussi que, conformément à ses ordres, on avoit chargé à Mons, de munitions de guerre et de bouche, plus de six mille chariots tirés des pays conquis. Tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'armée destinée pour faire le siège de Namur, et qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons. L'autre armée, commandée par le maréchal duc de Luxembourg, composée de soixante-six bataillons et de deux cents neuf escadrons, devoit tenir la campagne, et observer les ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'armée d'observation.

Les lieutenans généraux de l'armée du roi étoient le duc de Bourbon, le comte d'Auvergne, le duc de Villeroi, le prince de Soubise, les marquis de Tilladet et de Boufflers, et le sieur de Rubentel. Le marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour commander une armée, que dans ce tems-là même il assembloit dans le Condros. Les maréchaux de camp étoient le duc de Roquelaure, le marquis de Montrevel, le sieur de Congis, les comtes de Montchevreuil, de Gassé et de Guiscar, et le baron de Bressé. Au reste, le Dauphin de France, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le maréchal d'Humières, avoient le principal commandement sous le roi. Le sieur de Vauban, lieutenant général, étoit chargé de la direction des attaques.

Le maréchal de Luxembourg avoit pour lieute-

nans généraux le prince de Conti, le duc du Maine, le duc de Vendôme, le duc de Choiseul, le comte de Montal, et le comte de Roses, mestre-de-camp général de la cavalerie légère; et pour maréchaux de camp, le chevalier de Vendôme, grand-prieur de France, les marquis de la Valette et de Coigny, les sieurs de Vatteville et de Polastron. Le baron de Busca, aussi maréchal de camp, commandoit particulièrement la maison du roi. Le corps de réserve étoit commandé par le duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-troisième de mai. Celle du maréchal, qui étoit campée le long du ruisseau des Estines, alla passer la Haine entre Marlanwelz sous Marimont et Monraige, et campa le soir à Feluy et à Arquennes, proche de Nivelles. Celle du roi traversa les plaines de Binche, et ayant passé la Haine à Carnières, alla camper à Capelle d'Herlaimont le long du ruisseau de Piéton. Le roi menoit avec lui une partie de son artillerie et de ses munitions : l'autre partie, accompagnée d'une grosse escorte, alla passer la Sambre à la Bussière, pour marcher à Philippeville, et de là au siège qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatrième, le maréchal alla camper entre l'abbaye de Veilley et Marbais, proche de la grande chaussée; et le roi dans la plaine de Saint-Amand, entre Ligny et Fleurus.

La nuit suivante il détacha le prince de Condé avec six mille chevaux et quinze cents hommes de pied, pour aller investir Namur, entre le ruisseau de Risnes et la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le sieur Quadt, avec sa brigade de cavalerie, l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de Boufflers, avec quatorze bataillons et quarante-huit escadrons, faisant partie de l'armée qu'il assembloit, parut en même tems devant la place de l'autre côté de la Meuse. Et enfin le sieur Ximénès, avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville et de Dinant, aux quelles le marquis de Boufflers

ajouta encore douze escadrons, investit la place du côté du château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre et la Meuse. En telle sorte que Namur se trouva en même tems entouré, de tous côtés.

Le vingt-cinquième, l'armée du maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, et celle du roi auprès de Milmont et de Golzonne au-delà des Mazis, d'où il envoya ordre au maréchal de détacher le comte de Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se poster au Long-Champ et à Genevoux, proche des sources de la Méhaigne, et le comte de Coigny, avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroi. Le premier devoit couvrir le camp du roi du côté du Brabant, et l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville et de Dinant, et tenir en bride la garnison de Charleroi, et les corps de troupes que les ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixième le roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, et les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre et sur la Meuse, et régla enfin tout ce qui concernoit l'établissement et la sûreté des quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine et une métairie appelée la Rouge-Cense, un peu au-dessus de l'abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette abbaye pour considérer la situation de la place, et les ouvrages qui la couvroient de ce côté-là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune et le peu de prévoyance des ennemis, et confessa lui-même qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du château, ou sur celles

du ruisseau de Wedrin, ils auroient pu faire avorter tous ses desseins, et mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au comte d'Auvergne de se saisir de l'abbaye de Salzenne et des moulins qui en sont proche; ce qui fut aussitôt exécuté. Le marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le quartier du roi jusqu'à la place. Et le marquis d'Alègre, avec un corps de dragons, fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé, poste important sur le chemin de Huy et de Liège, du côté de la Hesbaye.

Pendant l'alarme étoit parmi les ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du roi, ils se hâtèrent de renforcer les garnisons de toutes leurs places. Ils craignoient sur-tout pour Charleroi, pour Ath, pour Liège, et pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'électeur de Bavière, se confiant et à la bonté de la place et à la grosse garnison qui étoit dedans, souhaitoit qu'il prît envie au roi de l'assiéger.

Le rendez-vous de leur armée étoit aux environs de Bruxelles, et il y arrivoit tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de nations. Elles faisoient déjà près de cent mille hommes, dont le principal commandement et la direction presque absolue étoient entre les mains du prince d'Orange, l'électeur de Bavière n'ayant dans cette armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enflaient le cœur des confédérés. Ils demandoient qu'on les fit marcher au plus vite, et se tenoient sûrs de rechasser le roi jusques dans le cœur de son royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé et de leur marche et de leur nombre, et se mettoit de son côté en état de les bien recevoir.

L'armée devant Namur étoit séparée par les deux rivières en trois principaux quartiers, dont le premier, c'est à savoir celui du roi, occupoit tout le

côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui étoit celui du Marquis de Boufflers, s'étendoit dans le Condros, depuis la Meuse, au-dessous de Namur, jusqu'à cette même rivière au-dessus; et le troisième, sous le sieur de Ximénès, tenoit le pays d'entre la Sambre et la Meuse. Au reste, le quartier du roi étoit divisé en plusieurs autres quartiers: car, outre le Dauphin et le Duc d'Orléans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son quartier le prince de Condé, le maréchal d'Humières, et tous les lieutenans généraux, à la réserve du marquis de Boufflers; et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des lignes de circonvallation.

Le roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer les lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au-dessus du village de Flawine, et, traversant un fort grand nombre de bois, de villages et de ruisseaux, en-deçà et au-delà de la Meuse, passaient dans la forêt de Marlagne, et revenoient finir à la Sambre, entre l'abbaye de Malogne et une espèce de petit château qu'on appelloit la Blanche-Maison.

Le vingt-septième, c'est-à-dire, le lendemain de l'arrivée du roi devant la place, il alla visiter le quartier du prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et de munitions. De là s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de fer et celle de saint Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette dernière porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent par-tout achevés, et la communication des quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les quartiers de Boufflers et de Ximénès à visiter. Le roi s'y transporta donc le vingt-huitième, et, ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, et la Meuse au-dessous du village

de Huépcion, reconnut tout le côté de la place qui regarde le Condros, reconnut aussi le fauxbourg de Jambe, où les ennemis s'étoient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse ; et ayant remarqué le long de cette rivière une petite hauteur d'où on voyoit à revers les ouvrages de la porte saint Nicolas qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours et les suivans, les convois d'artillerie et de toute sorte de munitions arrivèrent de Philippeville par terre, et de Dinant par la Meuse, et on commença à cuire le pain dans le camp pour la subsistance des deux armées.

Ce fut vers ce tems-là que plusieurs dames de qualité de la province, qui s'étoient réfugiées dans Namur, et plusieurs des dames mêmes de la ville, firent demander par un trompette la permission d'en sortir ; ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres dames, se confiant à la générosité du roi, et la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pied par la porte du château, suivies seulement de quelques-unes de leurs femmes, qui portoient leurs hardes et leurs enfans, et se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menèrent d'abord à la Blanche-Maison, près des ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'abbaye de Malogne, et de là à Philippeville.

Vingt mille pionniers, commandés dans les provinces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation, aux abattis de bois, et aux réparations des chemins.

Les assiégés avoient encore quelque infanterie dans les bois au-dessus des moulins à papier de Saint-Servais : mais le roi ayant ordonné qu'on l'en chas-

sât, elle ne tint point, et se renferma fort vite dans la ville.

La garnison étoit de neuf mille deux cents quatre-vingts hommes en dix-sept régimens d'infanterie de plusieurs nations, savoir, cinq allemands des troupes de Brandebourg et de Lunébourg, cinq hollandois, trois espagnols, quatre wallons, et en un régiment de cavalerie, et quelques compagnies franches. Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'étoit aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvues de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siège, et ayant à défendre une place de cette réputation, également bien fortifiée et par l'art et par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands apprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes : mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque ; et c'étoit celle qui étoit au-delà de la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes parallèles ; la première, le long du bord de la Meuse ; la seconde, à mi-côte de la hauteur de Bouge ; et la troisième, par un grand fond qui aboutissoit à la place du côté de la porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du vingt-neuvième au trentième mai. Trois bataillons avec un lieutenant général et un brigadier montèrent à la véritable attaque, et deux à la fausse avec un maréchal de camp ; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le comte d'Auvergne, comme le plus ancien lieutenant général, monta la première garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingts toises du glacis. On travailla en même tems avec tant de dili-

gence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge, que de l'autre côté de la Meuse, que les unes et les autres se trouvèrent bientôt en état de tirer et de prendre la supériorité sur le canon de la place.

La nuit suivante, le travail qu'on avoit fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unième mai on travailla à s'étendre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés, et les empêcher de faire des sorties.

Le premier de juin on continua les travaux à la sape, l'artillerie ruinant cependant les défenses des assiégés, qui, étant vus de front et à revers de plusieurs endroits, n'osoient déjà plus paroître dans leurs ouvrages.

La nuit du premier au deuxième juin on se logea sur un avant-chemin-couvert en-deçà de l'avant-fossé que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin et de Risnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques, et on éleva de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau deux batteries qui commencèrent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion et contre la muraille qui règnent le long de cette rivière. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le marquis de Boufflers fit attaquer le fauxbourg de Jambe que les ennemis occupoient encore, et s'en rendit maître. Sur le midi l'avant-fossé de la porte saint Nicolas se trouvant comblé, et toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses et le régiment de Stoppa de la même nation, qui étoient de tranchée sous le marquis de Tilladet, lieutenant général de jour, y marchèrent l'épée à la main, et l'emportèrent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue, qui défendoit la contrescarpe, et se logèrent en très-peu de tems sur ces dehors, sans que les ennemis, qui faisoient de leurs autres ouvrages un fort grand feu,

osassent faire aucune tentative pour s'y rétablir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxième juin, le marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'aperçut que les assiégés avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt comblé; et quoique la demi-lune fût fort exposée, et que les ennemis tirassent sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion et la muraille qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette rivière. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, et on auroit ainsi attaché bientôt le mineur au corps de la place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluies qui survinrent, et qui ne discontinuèrent presque plus jusqu'à la fin du siège, on fut obligé d'abandonner ce dessein, et de s'attacher uniquement aux ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa, pendant le troisième et quatrième juin, de battre en brèche la face et la branche du demi-bastion de la Meuse, et y fit enfin une ouverture considérable. Les assiégés témoignoiént à leur air beaucoup de résolution, et travailloient même à se retrancher en dedans. Mais on les voyoit qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportoient dans le château, leurs munitions et leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on étoit déjà logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquième de juin au matin, le duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, et demandèrent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le roi, on convint, entre autres articles, que les soldats de la garnison en-

treroient dans le château avec leurs familles et leurs effets? qu'il y auroit pour cela une trêve de deux jours; et que, pendant tout le reste du siège, on ne tireroit point ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article, lorsqu'ils le jugeroient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La capitulation signée, le régiment des gardes prit aussitôt possession de la porte de saint Nicolas. Ainsi la fameuse ville de Namur, défendue par neuf mille hommes de garnison, fut, en six jours d'attaque, rendue à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le tems de perfectionner les lignes de circonvallation, et qu'à peine on achevoit d'y mettre la dernière main, que, la ville étant prise, l'on fut obligé de les raser; pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la ville capituloit, on eut nouvelle qu'enfin les alliés s'avançoient tout de bon pour faire lever le siège. Au premier bruit que le roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avoient dépêché aux généraux Flemming et Serclaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, et l'autre celles de Liège dans le voisinage de cette ville, avec ordre de les venir joindre; et le prince d'Orange avec l'électeur de Bavière, à la tête de l'armée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom, puis à Lefdaël et à Wossem, de là à l'abbaye du Parc et au château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque tems dans ce dernier camp, ou pour donner le tems à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la

mer, dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, étoit à la mer avec un vent favorable ; et qu'au contraire le comte de Tourville n'ayant pu être joint par les escadres du comte d'Estrées, du comte de Château-Regnaut, et du marquis de la Porte, n'avoit que quarante-quatre vaisseaux, avec lesquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors voyant ses affaires vraisemblablement en sûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus songer, et ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquième juin, et vint camper à Meldert et à Banchem. Il campa le lendemain sixième auprès de Hougaerde et de Tirlemont, le septième entre Orp et Montnackem au-delà de la rivière de Ghete, et enfin le huitième sur la grande chaussée entre Thinnes et Breff, à la vue du maréchal de Luxembourg. La prise de la ville ayant mis le roi en état de faire des détachemens de son armée, il avoit envoyé à ce maréchal le comte d'Auvergne et le duc de Villeroy, lieutenans généraux, avec une partie des troupes qui se trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la trêve qu'il avoit accordée aux assiégés étant expirée, il avoit passé de l'autre côté de la Sambre avec ce qui étoit resté de troupes au-delà de cette rivière. C'étoit le septième de juin, qu'il quitta son premier camp pour en venir prendre un autre, entre Sambre et Meuse, dans la forêt de Marlagne. Voici de quelle manière ce nouveau camp étoit disposé. Le quartier du roi étoit auprès d'un couvent de carmes, qu'on appelloit le Désert ; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'abbaye de Malogne sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion. Une autre ligne de dix bataillons, qui composoient la brigade du roi, eut son camp marqué sur les hauteurs du château, pour en occuper tout le front, qui est fort res-

serré par les deux rivières, et pour rejeter ainsi les ennemis dans leurs ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs, et moins encore des retranchemens qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, et entre autres d'un hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes, qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, et qui, dans ce moment-là, portoient leurs tentes et leurs autres hardes sur leurs épaules, jetèrent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, et grim pant en bon ordre et sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux et inégal, arrivèrent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquets, que les ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, et les poursuivit jusqu'à une seconde hauteur, non moins escarpée que la première, où leurs bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, et menés battant l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchemens, qui même couroient risque d'être forcés, si le prince de Sou bise, lieutenant général de jour, et le sieur de Vau ban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive et fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du roi douze ou quinze officiers, et quelque cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, et on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours, relevée par sept bataillons. Il ne fut pas possible, les jours suivans, d'avancer beaucoup

le travail, tant à cause du terrain pierreux et difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables et des pluies continuelles qui rompirent tous les chemins, et les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les assiégés profitèrent peu de tous ces obstacles, et firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin, le treizième juin, les travaux ayant été poussés jusqu'aux retranchemens, il fut résolu de les attaquer. La contenance fière des ennemis, qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits, derrière ces retranchemens, et qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le roi de leur opposer ses meilleures troupes, et de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cents mousquetaires du roi à la droite, les grenadiers à cheval à la gauche, et huit compagnies de grenadiers d'infanterie au milieu, marchèrent aux ennemis l'épée à la main, soutenus des sept bataillons de tranchée, et des dix de la brigade du roi, qu'il avoit fait mettre en bataille, sur la hauteur, à la tête de leur camp. Les assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayèrent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, et, abandonnant la redoute et les retranchemens, se retirèrent en désordre dans les chemins couverts des ouvrages qu'ils avoient derrière eux. Ils perdirent plus de quatre cents hommes, la plupart tués de coups de main, et entre autres plusieurs officiers et plusieurs gens de distinction. Les François eurent quelque cent trente hommes, et quarante, tant officiers que mousquetaires, tués ou blessés.

Le comte de Toulouse, amiral de France, jeune prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du roi; et plusieurs personnes de la cour furent aussi blessées autour de lui. Le duc de

Bourbon, qui étoit lieutenant général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes, animées par la présence du roi, se signalèrent à l'envi l'une de l'autre ; et les moindres grenadiers de l'armée disputèrent d'audace avec les mousquetaires, de l'aveu des mousquetaires mêmes. On accorda aux assiégés une suspension pour venir retirer leurs morts. Mais on ne laissa pas, pendant cette trêve, d'assurer le logement, et dans la redoute, et dans tous les retranchemens qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchemens et la première enveloppe du château, nommé par les Espagnols *Terra nova*, on trouvoit sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un ouvrage irrégulier que le prince d'Orange avoit fait construire l'année précédente, et qu'on appelloit, à cause de cela, le fort neuf, ou le fort Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que, bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé ; et il sembloit se dérober et au canon et à la vue des assiégeans, à mesure qu'ils s'en approchoient. Ce fut, de toutes les fortifications de la place, celle dont la prise coûta le plus de tems et de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cents pas vers la gorge de ce fort. Le quatorzième on s'étendit sur la droite, et l'on y dressa deux batteries, tant contre le fort neuf que contre le vieux château. Ce même jour, les assiégés abandonnèrent une maison retranchée qui leur restoit encore sur la montagne, et ainsi on n'eut plus rien devant soi que les ouvrages que je viens de dire.

Le quinzième, les nouvelles batteries démontèrent presque entièrement le canon des assiégés, mais elles ne firent que très-peu d'effet contre le fort neuf.

La nuit suivante, on ouvrit, au-dessus de l'ab-

baye de Salzenne, une nouvelle tranchée pour embrasser ce fort par la gauche ; et le travail fut poussé environ quatre cents pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le château de Namur, le prince d'Orange étoit, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette rivière et attaquer l'armée du maréchal de Luxembourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein ; son intérêt, et celui de ses alliés ; l'état de ses forces ; sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déjà donné quelque atteinte ; en un mot, les vœux unanimes de son parti, et sur-tout les pressantes sollicitations de l'électeur de Bavière, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir, à son arrivée dans les Pays-bas, enlever la plus forte place du gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les alliés avoient reçues de la bataille qui s'étoit donnée sur mer : car, bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois et pour les Anglois, mais sur-tout pour ces derniers, et qu'il fût jusqu'alors inoui qu'une armée de quatre-vingt-dix vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage ; néanmoins, comme le vent, en séparant la flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses vaisseaux qui avoient été obligés de se faire échouer, et où ils avoient mis le feu, il y avoit toutes sortes d'apparences que le prince d'Orange saisiroit le moment favorable où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son infanterie dans les villages et dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage, et enfin fit jeter une infinité de ponts sur cette rivière. On remarqua pour-

tant avec surprise que, dans le tems qu'il faisoit construire cette grande quantité de ponts de bois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui se trouvoient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le roi qui ne vouloit point qu'on engageât, d'un bord de rivière à l'autre, un combat où sa cavalerie n'auroit point eu de part, manda au duc de Luxembourg de se retirer un peu en arrière, et de laisser le passage libre aux ennemis; et la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en quelque sorte les défier, et leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste; tantôt s'excusant sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours; tantôt publiant qu'il feroit périr l'armée du maréchal sans la combattre, ou du moins qu'il le réduiroit à décamper faute de subsistance.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat, s'il eût réussi. Il détacha le comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce général, ayant pris encore dans cette place un détachement considérable de l'infanterie de la garnison, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son infanterie, dans le dessein de couper le pont de bateaux qui étoit sous Namur, et qui faisoit la communication de nos deux armées. Lui cependant marcha avec sa cavalerie, pour attaquer le quartier du marquis de Boufflers, et brûler le pont de haute-Meuse, avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le port, et qu'on avoit fait descendre par cette rivière. Le roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts et le quartier de Boufflers; et ayant rappelé un corps de cavalerie de l'armée du maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes, et les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës qui en eut le vent, retourna

fort vite passer la Meuse, et alla rejoindre l'armée confédérée.

Le prince d'Orange, après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne, en décampa tout-à-coup, et remontant le long de cette rivière jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la cense de Glinne, près du village d'Asche, et sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le maréchal de Luxembourg, qui observoit tous les mouvemens des ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plutôt en marche, que de son côté il remonta aussi la rivière ; en telle sorte que ces deux grandes armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchaient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi-portée de canon. Celle de France campa, la droite à Hanrech, la gauche à Temploux, ayant à-peu-près dans son centre le village de Saint-Denis.

Le prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux armées, et envoya l'électeur de Bavière pour reconnoître lui-même le camp des François. L'électeur passa la rivière à l'abbaye de Bonneffe, et se mit en devoir d'observer l'armée du maréchal. Mais on ne lui laissa pas le tems de satisfaire sa curiosité, et il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'approche de quelques troupes de carabiniers, qu'on avoit détachées pour l'éloigner de la vue des lignes.

A dire vrai, le maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux ennemis la connoissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux et de petits marais, qui rendoient la communication de ses deux ailes fort difficile, et d'ailleurs commandé de la hauteur de Saint-Denis; d'où les ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, et engager enfin, dans un pays serré et embarrassé de bois, un combat particulier d'infanterie, où ils au-

roient eu tout l'avantage du lieu. Le roi, qui sut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le maréchal alla reconnoître; et il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussitôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourrage, et se contenta de laisser une partie de son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, et étendit sa droite par Temploux et par le château de la Falize, jusqu'auprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve: de sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'armée du roi, et tout proche aussi de la Sambre et de la Meuse, d'où il tiroit la subsistance de sa cavalerie, couvroit entièrement la place, et réduisoit les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes et propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui étoit supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, et sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arrière-garde. Le prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxième de juin, le bois de Cinq-étoiles, et, ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster à la droite de Sombreff, et la gauche proche de Marbais sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en un jour la Sambre pour tomber sur le camp du roi, auroit pu donner de l'inquiétude à un général moins vigilant et moins expérimenté. Mais comme il avoit pensé de bonne heure à tous les mouvemens que les ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pays d'entre Sambre et Meuse: et après avoir fait reconnoître les plaines de Saint-Gérard et de Fosse, qui étoient les seuls chemins par où

ils auroient pu venir à lui, il ordonna à ce marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre. il fit en même tems jeter un pont sur cette rivière, entre l'abbaye de Floreffe et Jemeppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenault, où la gauche du maréchal de Luxembourg étoit appuyée. Par ce moyen il mettoit ce général en état de passer aisément la Sambre, dès que les ennemis voudroient entreprendre la même chose du côté de Charleroi et de Farsiennes. La seule chose qui étoit à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avoit donné au marquis de Boufflers ne fût pas suffisant pour disputer aux ennemis le passage de la Sambre, et que, s'ils le tentoient si près de lui, on n'eût pas le tems de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient, le maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de réserve, qui fut suivi peu de tems après des brigades d'infanterie de Champagne et de Bourbonnois, et enfin de l'aile droite de la seconde ligne commandée par le duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre proche des ponts de bateaux, à portée, ou de passer en très-peu de tems dans les plaines de Fosse et de Saint-Gérard, ou de repasser à l'armée du maréchal, selon le parti que prendroient les ennemis.

Pendant ces différens mouvemens des armées, les attaques du château de Namur se continuoient avec toute la diligence que les pluies pouvoient permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizième de juin, les assiégés se trouvoient extrêmement resserrés dans le fort neut, où ils commençoient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septième, ils firent une sortie de quatre cents hommes de troupes espagnoles et du Brandebourg sur l'attaque gauche, et y causèrent quelque désordre. Mais les Suisses, qui y étoient de garde, les repoussèrent aussitôt, et rétablirent en très-peu de tems le travail. Il y eut quarante ou cinquante

hommes tués de part et d'autre. Le dix-huitième et le dix-neuvième, les communications du fort neuf avec le château furent presque entièrement ôtées aux assiégés, et leur artillerie rendue inutile, et enfin, le vingtième, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout-à-la-fois et le fort et le château. Mais, comme vraisemblablement on y auroit perdu beaucoup de monde, le roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtième et le jour suivant à élargir et perfectionner les travaux. Et le soir du vingt-unième, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'ouvrage neuf.

Huit compagnies de grenadiers commandées, avec les sept des bataillons de la tranchée, commencèrent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enveloppoient les deux ouvrages. Le duc de Bourbon se trouvant encore à cette attaque lieutenant général de jour, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un même siège elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachemens soutenus des corps entiers. Ils marchèrent en même tems au premier chemin couvert; et en ayant chassé les assiégés, les forcèrent encore dans le second, et, le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite brèche, les ennemis battirent à l'instant la chamade, et leurs étages furent envoyés au roi. Mais pendant qu'ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'y commencer des logemens contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nombre de quatre-vingts officiers et de quinze-cents cinquante soldats en cinq régimens, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un ingénieur hollandois, nommé Coehorn, sur les desseins duquel le fort avoit été

construit, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques officiers des ennemis demandèrent à entrer dans le vieux château, pour y servir encore jusqu'à la fin du siège. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg qui commandoit les troupes hollandoises.

Le fort Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux troupes, et la tranchée ne fut plus relevée que par quatre bataillons. Mais le château n'en fut pas moins vivement pressé, et les attaques allèrent fort vite, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisième on éleva dans la gorge du fort neuf des batteries de bombes et de canon.

Le vingt-quatrième et le vingt-cinquième on embrassa tout le front de l'ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la première enveloppe du château, et on acheva la communication de la tranchée qu'on avoit conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le roi alla le vingt-cinquième visiter le fort neuf et les travaux. Comme il avoit remarqué que sa présence les avançoit extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivans, malgré les incommodités du tems et l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non seulement au mousquet des ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes qui retomboient souvent de leurs ouvrages avec violence, et qui tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes à ses côtés et derrière lui.

Le vingt-sixième les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin couvert. A mesure qu'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des bombes et des grenades que les ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, et qui séparoit les deux forts.

Le vingt-septième, les travaux furent perfection-

nés. On dressa deux nouvelles batteries, pour achever de ruiner les défenses des assiégés, pendant que les autres battoient en ruine les pointes et les faces des deux demi-bastions de l'ouvrage : et on disposa enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près auroient dû, ce semble, lasser la valeur des troupes ; mais plus elles fatiguoient, plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur : et en effet, cette dernière action ne fut pas la moins hardie ni la moins éclatante de tout le siège. Le roi voulut encore y être présent, et se plaça entre les deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitième, à midi, le signal donné par trois salves de bombes, neuf compagnies de grenadiers commandées, avec quatre des bataillons de la tranchée, marchèrent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins couverts des assiégés. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné, elles passèrent au second sans s'arrêter, tuèrent tout ce qui osa les attendre, et poursuivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les déroba à leur furie. Les ennemis ainsi chassés réparurent en grand nombre sur les brèches, quelques uns même avec l'épée et le bouclier s'efforcèrent, à force de grenades et de coups de mousquet, de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques grenadiers de la compagnie de Saillant du régiment des gardes ayant été commandés pour reconnoître la brèche qui étoit au demi-bastion gauche, ils montèrent jusqu'au haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un, entre autres, qui y demeura fort long-tems, et y rechargé plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la brèche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins couverts, dans la contre-garde du demi-bastion gauche, dans une lunette qui étoit au milieu de la courtine vis-à-vis du chemin souterrain, et en un mot dans tous les dehors. La perte des assiégés monta à quelque trois cents hom-

mes, partie tués dans les dehors, partie accablés par les bombes dans l'ouvrage même. Les assiégeans n'eurent guère moins de deux ou trois cents, tant officiers que soldats, tués ou blessés ; la plupart après l'action, et pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de tems après, les sapeurs firent la descente du fossé ; et dès le soir les mineurs furent attachés en plusieurs endroits ; et on se mit en état de faire sauter tout-à-la-fois les deux demi bastions, la courtine qui les joignoit, et la branche qui regardoit le fort neuf, et de donner un assaut général.

Néanmoins comme on se tenoit alors sûr d'emporter la place, on résolut de ne faire jouer qu'à la dernière extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entièrement le rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le canon élargît les brèches qu'il avoit déjà faites aux deux faces et aux pointes des demi-bastions ; et c'est à quoi on travailla le vingt-neuvième.

La nuit du trentième, le sieur de Rubentel, lieutenant général de jour, fit monter sans bruit au haut de la brèche du demi-bastion gauche quelques grenadiers du régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, et qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appellèrent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussitôt montés, ils chargèrent avec de grands cris les assiégés, et s'emparèrent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencèrent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite, voyant les François dans l'ouvrage, et craignant d'être coupés, cherchèrent comme les autres, leur salut dans la fuite, et laissèrent les assiégeans entièrement maîtres de cette première enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à-peu-près de même espèce, non moins difficiles à attaquer que les premiers, et qui avoient de grands fossés très-profonds.

et taillés dans le roc. Derrière tout cela on trouvoit le corps du château, capable lui seul d'arrêter longtemps un ennemi, et de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le gouverneur, qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes et du canon, que par la valeur infatigable des assiégeans, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, et demanda à capituler.

Le roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda ; et, dès ce jour, une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de juillet, la garnison sortit, partie par la brèche, qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du fort neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cents hommes en douze régimens d'infanterie, un de cavalerie et quelques compagnies franches de dragons ; lesquels, joints aux seize cents qui sortirent du fort neuf, faisoient le reste de neuf mille deux cents hommes, qui, comme j'ai dit, se trouvoient dans la place au commencement du siège. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cents par la désertion ; tout le reste avoit péri par l'artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les assiégés battissent la chamade, les confédérés étoient partis tout-à-coup de Sombreff ; et, au lieu de faire un dernier effort, sinon pour sauver la place, au moins pour sauver leur réputation, ils avoient en quelque sorte tourné le dos à Namur, et étoient allés camper dans la plaine de Brunchault, la droite à Fleurus, et la gauche du côté de Frasca et de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le prince d'Orange ne s'étoit appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi ; comme si dès lors il n'avoit plus pensé qu'à empêcher le roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin, le soir du dernier jour de juin, ils apprirent, par trois salves de l'armée du maréchal de Luxembourg et celle du marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en tombèrent dans une consternation qui les rendit comme immobiles durant plusieurs jours, jusques-là que le maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songèrent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la plaine de Saint-Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la place, et les remises d'artillerie, de munitions et de vivres qu'il y falloit jeter, que pour donner aux troupes fatiguées par des mouvemens continuels, par le mauvais tems, et par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du château à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, et en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreffe le maréchal de Luxembourg, qu'il laissoit avec une puissante armée dans les Pays-bas, et lui expliqua ses intentions pour le reste de la campagne. Il détacha différens corps pour l'Allemagne et pour assurer ses frontières de Flandres et de Luxembourg. Il avoit déjà quelque quarante escadrons dans le pays de Cologne, sous les ordres du marquis de Joyeuse; et il les y avoit fait rester pendant tout le siège de Namur, tant pour faire payer le reste des contributions qui étoient dues, que pour obliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable: ce qui diminueoit d'autant l'armée du prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de son camp le troisième de juillet, pour retourner, à petites journées à Versailles: d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition étoit uniquement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur ses

seules lumières, et exécutée, pour ainsi dire, par ses propres mains, à la vue de toutes les forces de ses ennemis ; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit rompu tous leurs desseins, et fait subsister ses armées ; et qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui lui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté en cinq semaines une place que les plus grands capitaines d'Europe avoient jugée imprenable ; triomphant ainsi non seulement de la force des remparts, de la difficulté des pays et de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air, et de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des élémens.

On a parlé fort diversement, dans l'Europe, sur la conduite du prince d'Orange pendant ce siège ; et bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il sembloit devoir hazarder tout pour prévenir la prise d'une ville si importante, et dont la perte lui seroit à jamais reprochée. On a même allégué des motifs qui ne lui font pas d'honneur. Mais à juger sans passion d'un prince en qui l'on reconnoît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris, l'expérience du passé lui ayant fait connoître combien il étoit inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisoit lui-même ; et il a jugé Namur perdu, dès qu'il a su qu'il l'assiégeoit en personne. Et d'ailleurs, le voyant aux portes de Bruxelles avec deux formidables armées, il a cru qu'il ne devoit point hazarder un combat, dont la perte auroit entraîné la ruine des Pays-bas, et peut-être sa propre ruine, par la dissolution d'une ligue qui lui a tant coûté de peine à former.

TABLE

DES PIÈCES

DU TOME TROISIÈME.

	Page
ESTHER.	11
<i>Athalie.</i>	71

ŒUVRES DIVERSES EN VERS ET EN PROSE.

<i>La Nymphé de la Seine, (Ode à la reine.)</i>	147
<i>La Renommée aux Muses, (Ode.)</i>	153
<i>Idylle sur la Paix.</i>	157
<i>Épigrammes sur divers sujets.</i>	160
<i>Hymnes traduites du Bréviaire romain, pour tous les jours de la semaine, à Matines, Laudes et Vêpres, et suiv.</i>	164
<i>Cantiques spirituels sur différens sujets. et suiv.</i>	181
<i>Plan du premier acte d'Iphigénie en Tauride.</i>	189
<i>Première lettre de M. Racine à l'auteur des Hérésies imaginaires et des deux Visionnaires.</i>	193
<i>Première réponse à la lettre précéd. par M. Dubois.</i>	202

TABLE.

<i>Seconde réponse à la même par M. Barbier d'Aucourt.</i>	219
<i>Seconde lettre de M. Racine, en réponse à celles de MM. Dubois et Barbier d'Aucourt.</i>	236
<i>Discours prononcé à l'Académie françoise à la réception de M. l'abbé Colbert.</i>	245
<i>Discours prononcé à la même Académie à la réception de MM. Corneille et Bergeret.</i>	249
<i>Extrait du Traité de Lucien, sur la manière d'écrire l'Histoire.</i>	258
<i>Fragmens historiques.</i>	262
<i>Réflexions pieuses sur quelques passages de l'écriture sainte.</i>	283

OUVRAGES ATTRIBUÉS A M. RACINE.

<i>Discours prononcé à la tête du Clergé par M. l'abbé Colbert.</i>	289
<i>Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur.</i>	295

FIN DE LA TABLE.

9 N064

